MAURICE FOMBEURE

POÈTES d'Aujourd'hui

PAR
JEAN
ROUSSELOT

PIERRE
SEGHERS
ÉDITEUR

MAURICE FOMBEURE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SIX EXEMPLAIRES SUR JAPON MOIRANS MARQUÉS
DE A A F QUI CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.
© 1957 BY PIERRE SEGHERS ÉDITEUR.

POÈTES
d'AUJOURD'HUI

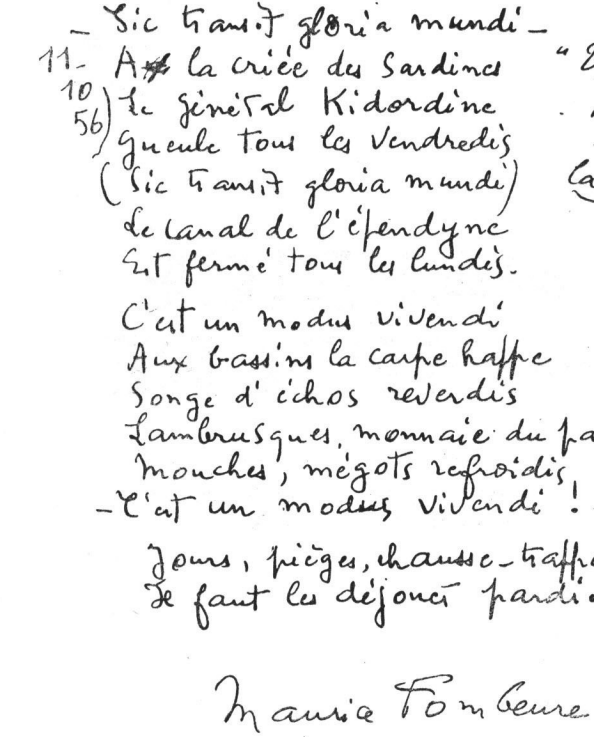
57

MAURICE FOMBEURE

Présentation par JEAN ROUSSELOT

Choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similés.

EDITIONS PIERRE SEGHERS



Poème manuscrit de Maurice Fombeure.

MAURICE FOMBEURE

par

JEAN ROUSSELOT

Il faut un peu de fraîcheur sur la terre

Au mois de mai 1930, une petite revue : *Jeunesse*, que venaient de fonder, à Bordeaux, Jean Germain et Pierre Malacamp, publiait en tête de ses cahiers modestes, sous une couverture aux couleurs de l'herbe et de l'espérance, un texte assez surprenant dont voici de larges extraits :

La poésie est devenue trop difficile. Il est temps de la débarrasser de ses pièges et de ses fausses trappes qui ont déjà servi, bien inutilement et bien longtemps, à détacher d'elle la plupart des lecteurs moyens dont la foi n'est pas très sûre...

Je pressens un renouvellement, un rafraîchissement de la poésie. Pourquoi ne pas faire-là ce qu'un Ramuz ou un Pourrat ont fait dans la prose. Nous avons pour nous servir un vieux fonds toujours jeune de complaintes et de chansons populaires...

Je crois que le salut est là, en y mettant de la mesure toutefois. Il y avait dans Apollinaire des accents de la complainte. Il y en a d'admirables dans les poèmes de Morven le Gaëlique, qui n'est autre que Max Jacob et qui, sentant le vent, s'est aventuré hardiment sur ces terres fraîches et neuves. Il faudrait donner à la poésie une nouvelle virginité. Aujourd'hui, elle a mal de tête. Avec les surréalistes, c'est devenu une névralgie aiguë et continuelle.

Lavons-la, brossons-la, promenons-la dans les herbes, dans le vent, dans les bois. Ecoutons un peu notre cœur : la tête a joué son rôle. Elle y a failli. Nous n'en voulons plus.

Il faut un peu de fraîcheur sur la terre : la poésie des gouttes d'eau.

Ce texte, qui résonne comme un manifeste, avait pour auteur Maurice Fombeure. Il était illustré d'un dessin de H.-J. Laporte, intitulé *Printemps*, et assorti de cette légende descriptive :

« La poésie d'aujourd'hui, hésitante entre le suicide des surréalistes et la petite fleur bleue de M. Fombeure. »

A la page suivante, un poème : *Pluie du soir*, intervenait comme une démonstration par l'exemple ; il était tiré des *Silences sur le toit*, le premier recueil de Fombeure, qui allait paraître quelques mois plus tard :

Le grand-père est à la fenêtre
Assis sur les genoux du chat.
Les oies jouent de la trompette
L'araignée compte sur ses doigts...

A ma connaissance, Fombeure n'est jamais revenu à cette veine théorique et critique de sa vingt-quatrième année. Il s'est contenté d'écrire des poèmes et de vivre en poète, et d'accomplir au mieux le programme qu'il s'était tracé. Une seule fois, entreprenant d'écrire *La Vie aventureuse de M. de Saint-Amant, « le plus grand poète lyrique de la première moitié du XVII^e^ et, en même temps, le plus familier, le chantre inégalé du melon, du fromage et des cabarets »*, il s'est laissé aller à quelques considérations sur le parti-pris de tristesse et de morne impudeur qui plane sur notre poésie :

« Il existe, en France, une espèce de préjugé en faveur des poètes tristes. Les grands élégiaques, les braillards, les pleureurs ont toujours fait prime sur le marché. Le poète doit avoir souffert. Chacun sait cela. Et, pour nous émouvoir, il sied qu'il vienne gratter devant nous ses incurables plaies. Il lui convient de prendre le ciel et la terre pour témoins de ses souffrances indomptables ».

Mais ces considérations — qui rappellent les sarcasmes de Lautréamont contre Lamartine et autres « grandes têtes molles » du romantisme — si elles ne sont pas spécialement applicables à la poésie de notre temps, ne constituent pas non plus une contribution véritable au débat toujours ouvert, et qui n'est pas près de se clore, sur les buts et moyens de la poésie. Fombeure n'est pas, ne veut pas être un de ces « poéticiens » dont l'espèce, depuis René Ghil et Robert de Souza, n'a cessé de se multiplier, tandis que devenaient de plus en plus rares les poètes spontanés, les poètes « poémiers ». Sa philosophie de la poésie, c'est dans ses poèmes eux-mêmes qu'on la doit chercher, et plus encore peut-être dans ceux où il s'abandonne à sa libre faconde (ou féconde) que dans cette *Espèce d'art poétique* où il s'est avisé, un jour, avec le sourire en coup de chapeau des natifs de la Balance, de s'expliquer :

Goutte de crapaud sanglote
Des étoiles plein les toits.
Comme lui, donne ta note
Sans jamais forcer la voix.

Et sauve une ombre, une rose,
La caresse d'un tambour,
Les plaines noyées de songe,
Les danses du temps jadis.

La lourde paix des villages
Ecartelés de chaleur,
Les yeux des chats sur la neige,
Les flambées des Chandeleurs.

Tout ce qui fait le cœur sourd
Quand on marche vers les tentes
Navré d'une pluie battante
Dans les pays des labours.

et qui est moins explicite, d'ailleurs, en dépit de son titre, que *Le Poète au travail* :

Je m'égale au démiurge
Mais garde un œil en coin,
Rusé comme Panurge,
De moi-même témoin.

Je suce ma bouffarde
Je regarde le ciel,
La rue de l'Angelarde,
Le soleil essentiel.

Je dessine mes marges
Je soupèse les mots
Puis pars au pas de charge,
A cheval, au galop.

Viennent les prés, les lunes,
Les étangs et les bois,
Les chacuns, les chacunes,
La bergère et le roi.

S'enlacer dans mes rondes,
Se perdre à mes pipeaux.
— De la beauté du monde,
Je suis l'humble suppôt. —

En vérité, les poètes qui s'expliquent sont toujours agaçants. Et l'on en peut dire autant des peintres, des sculpteurs et des musiciens. Trop souvent, la montagne d'arguments n'accouche que d'une souris et l'on reste confondu, en entendant tel entasseur de triangles et de ronds de couleur, ou tel assembleur de mots sans suite, répondre, à qui l'interroge sur son art, que ces mosaïques de touches ou de syllabes représentent des années et des années de spéculations métaphysiques, contiennent une explication du monde ; et cela sur le mode olympien, avec la voix des cimes ou des sorbonnes. L'humilité n'est pas le fort des artistes d'aujourd'hui. La simplicité non plus. On n'avouerait pour rien au monde que l'on écrit, ou peint, ou sculpte, ou compose, avant tout pour satisfaire le besoin qu'on en a ; on se refuse plus énergiquement encore à admettre que l'art puisse trouver sa justification dans le plaisir qu'il procure ; on rougirait d'avouer que l'on demande autant au travail, au métier, qu'à l'inspiration. Tout le monde se veut mage, colombe annonciatrice.

Les recherches hardies et dangereuses auxquelles la poésie, depuis Baudelaire et Nerval, s'est exclusivement ou presque consacrée, ne pouvaient pas ne pas avoir pour conséquence une plus ou moins grande obscurité ; l'honneur des vrais poètes est qu'ils cherchent à la réduire. Un texte comme *Inconscient, spiritualité et catastrophe*, que Pierre Jean Jouve plaçait, en 1933, en tête de son recueil capital : *Sueur de sang*, n'aura pas peu fait pour élucider, en même temps que de nouvelles zones de la conscience, les avenues poétiques nouvelles qui en per-

mettent l'exploration, la mise en valeur. Mais à côté de ces vrais poètes, il y a les gens du dernier bateau, les précieux, les Trissotin, les fabricants de nuages de fumée, pour qui nulle œuvre ne mérite crédit si elle n'est hermétique, pour qui le mot « divertissement » ne saurait être employé qu'avec une nuance péjorative, et celui de « virtuosité » qu'avec une nuance de mépris. Ces poètes, et les beaux esprits qui les applaudissent, sont à tel point gâtés par leur mauvaise littérature qu'ils ne se rendent pas compte, eux, les raffinés, de l'ingénuité dont ils se rendent coupables quand ils réclament « une poésie plus serrée, de communication moins directe » et parlent d'« hermétisme par nécessité ». Avec quel dédain, un Léon-Gabriel Gros, dit-il que Fombeure est « sans doute le seul poète actuel qu'on puisse aborder sans la moindre initiation préalable » et reconnaît-il en lui « le représentant le mieux qualifié d'une certaine poésie de lecture courante dont la tradition ne s'est jamais entièrement perdue (1)... »

Possible, après tout, que la poésie de Fombeure ne soit ni « instrument de connaissance », ni « objet verbal » — encore que je n'en sois pas très sûr — et qu'il faille renoncer à voir son auteur entrer dans le Panthéon de bois mort des gens « à message ». Nous nous en moquons comme il s'en moque, ses pieds d'Obéron géant bien plantés sur son terroir d'Ogeron, en pleine chair tellurique, en pleine vérité humaine, sa lèvre gourmande distillant à petits coups une bonne pipe de garde-forestier...

Mais ce poète « de lecture courante » — quelle affreuse injure ! — a tout de même un jour trempé sa plume dans l'encrier de ces poéticiens qu'il n'aime pas et qui ne l'aiment qu'à contre-cœur. C'était, je l'ai dit, en 1930, et cela n'eut pas de

(1) *Poètes contemporains*, Deuxième série (Ed. Cahiers du Sud).

lendemain. Si j'y reviens, c'est parce que, cette profession de foi, Fombeure y est fidèle depuis plus d'un quart de siècle et qu'elle le définit assez exactement.

Il serait aisé de contredire, dès le départ, un poète qui en appelle aux « lecteurs moyens » — moyen étant trop souvent synonyme de médiocre — ; on discuterait de même, facilement, sa proposition de faire dans la poésie ce que Ramuz ou Pourrat ont fait dans la prose (la poésie ne serait-elle donc qu'un moyen d'expression, au même titre que la prose, la peinture, la musique, etc., et non point le moyeu de la roue, l'essence-mère de tous les arts ?) et l'on pourrait aussi chicaner Fombeure sur l'opportunisme qu'il inscrit au passif de Max Jacob avec son « *sentant le vent* »... Plus indiqué, et plus utile, me semble de relever dans ce texte de la vingt-quatrième année, ce qui peut nous aider à faire le portrait de son auteur.

Je reviendrai tout à loisir sur la formation « naturelle » — les champs, les bois, le plein air, les mœurs simples et les frustes velours — du poète d'*Arentelles* (toiles d'araignées pour les profanes, je veux dire les non-poitevins) et sur le climat intellectuel qui a baigné cette formation, à l'insu même du galopin en sarrau noir (on dit, en Poitou, un « drôle ») qui rêvait au bord de *la Rivière aux Oies*. Quand on est du pays de Rabelais, de Racan, de Descartes, de Fouquet ; quand on est au surplus né le 23 septembre, sous le signe de la Balance (comme Bossuet, comme Boucher, comme Largillière, comme Louis-Philippe... et André Salmon), on ne peut pas ne pas aimer la mesure, ne pas avoir horreur des pièges et chausses-trapes, ne pas vouloir être compris. En 1930, Fombeure est encore très proche de l'enfant qu'il fut ; s'il s'amuse avec les mots, c'est — écrira plus tard Yves Gandon — « comme un écolier avec ses billes » et, dans le « monde sensuel et naïf, tendre et cocasse » d'où il émerge à peine (G.-E. Clancier), la difficulté n'a pas cours ;

d'où la prédilection du jeune Fombeure, et nous en reparlerons quand nous entrerons d'ahan dans sa biographie, pour les poètes qui ne sont pas dans la bibliothèque de l'apprenti-homme que la vie a fait de lui, fatalement, arraché le cocon de l'enfance : Apollinaire, Max Jacob, Cocteau. Ceux-là ne sont pas « difficiles » ; autrement dit, ils ne s'opposent pas à ce qu'un homme demeure toute sa vie l'enfant qu'il fut, prêt à toutes les aventures, « *tout seul et sans partages* », sur les terres heureuses et fraîches de cette facilité : la vie. Mieux, ils réinventent dans chacun de leurs poèmes cette enfance qui finit, quoi qu'on fasse, par s'enfuir et derrière laquelle on se précipite vainement en soupirant : « *M'y voici parmi les hommes ! Et j'y suis pour toujours...* »

En fait, il n'y a pas eu, pour Fombeure, à choisir entre plusieurs voies. Son « *il est temps de...* », son « *pourquoi ne pas faire là...* », s'ils montrent à autrui ce qu'il y aurait lieu de faire, n'éclairent qu'après coup le chemin qu'il a pris lui-même... et qu'il ne pouvait pas ne pas prendre. Introduisant dans sa poésie la complainte et la chanson populaire parce qu'il les avait dans le cœur, les jeux de mots et le biscornu parce qu'il est d'une « varenne » où la représentation des choses et des idées par le langage est affaire d'humour et d'imagination autant que d'intelligence, identifiant la poésie à la fraîcheur de l'eau et au frémissement des brises parce que tout le poème de son enfance a eu pour rythme celui d'une rivière (« *Je couchais au bord de l'eau... J'étais réveillé par des reflets de soleil dans l'eau... C'est là, durant ces heures de soleil et de frais que j'ai pris mon amour de l'eau...*), pour bestiaire « *les bêtes du marais, les bêtes du frais* », pour contre-point « *le vent des peupliers éternels* ». Et puis, ce fils de la Balance, où aurait-il pu prendre ailleurs qu'en lui-même — Zodiaque exige ! — son amour pour ce qui nage et vole, son goût de la romance et de l'ara-

besque, du pittoresque et de l'anecdote, sa prédilection pour « les femmes de Rubens, le bleu ciel et le cuivre, et cette métaphysique de la stabilité » — je cite toujours Arcandiam, revu par Max Jacob et Conrad Moricand avec toute la malice souhaitable — qu'il définira assez bien en parlant de sa « *vie discrète et attentive* » (1) et en subordonnant à la « *mesure* » le « *salut* » de la poésie par la complainte et la goutte d'eau.

Je n'insisterai pas — jusqu'au « trop loin » cher à Jean Cocteau — sur ce déterminisme ; je voudrais seulement faire comprendre que Fombeure-le-poète n'a rien fait qui ne fût déjà dans sa nature d'homme, que tout rêve de son enfance et tout acte de sa vie témoignent de l'authenticité de son œuvre ; que si l'on peut voir en lui « un véritable hérésiarque du lyrisme contemporain » (L.-G. Gros), cela ne tourne pas à sa confusion, mais à son honneur et à sa grandeur.

Il n'est pas question pour nous — ni pour Fombeure — de condamner le surréalisme ; nous sommes de ceux qui l'ont reçu en pleine poitrine, en plein regard, et lui doivent, peu ou prou, leur façon de respirer et de voir ; mais nous pensons que Fombeure, capable de « s'égaler au démiurge » tout en restant « l'humble suppôt de la beauté du monde », eût trahi sa propre cause et celle d'une réalité à la fois ornementale et féerique, comestible et enivrante, mesquine et douloureuse, qui n'en a pas fini de nous demander des comptes et de nous enchanter de ses contes, en « forçant sa voix » pour épouser ces « exigences morales du surréalisme » (L.-G. Gros) qui lui sont, paraît-il, demeurées étrangères. Le surréalisme, Fombeure n'ignore en vérité aucun de ses arcanes ; aussi bien les a-t-il fréquentés, humour noir compris, avant qu'ils ne fussent baptisés. A dix ans (donc en 1916), il avait déjà vu « *Paillon*,

(1) *La Rivière aux oies.*

le marchand de peaux de lapins, trente-six métiers, trente-six misères..., paillard, hilare, buveur et bavard », mais désireux de se familiariser avec la mort, faire fabriquer son cercueil « *avec une grille en guise de fond, pour faire tomber les asticots* » et s'en servir, en attendant, pour faire « *sécher ses noix* » (1) ; il avait déjà entendu passer, dans le haut des arbres, la « chasse Gallery » ou chasse « galopine », qui terrorise les vieilles, les nuits de grand vent, avant de s'en retourner dans les souterrains de l'âme, où la « Nonne sanglante » n'en finit pas d'expirer ; il avait déjà dans l'oreille et sur la langue ces « fatrasies » que les paysans de nos terres de l'ouest — pour ignorants qu'ils soient de Philippe de Beaumanoir ! — composent à longueur de journée, au naturel...

N'oublions pas qu'en 1916 André Breton et Louis Aragon mallarmisaient encore, que Max Jacob n'en avait pas fini de brasser les mots dans son *Cornet à dés*, qu'on n'avait pas encore « inventé » Champavert, Monk Lewis et Lewis Carroll... Surréaliste à l'état sauvage, Maurice n'aurait nul besoin, pour devenir Fombeure, d'aller à l'école de la rue Fontaine ; il lui suffirait de boire à sa propre « fombeure » (fontaine, ou source, en patois poitevin), de rester fidèle à ce « *monde à (sa) taille* », à ce « *monde à (sa) mesure* » circonscrit, sur la géographie sentimentale, littéraire et onirique, par « *les écluses tristes qui pleurent toute la nuit* », la porte de l'abbaye de Thélème, Chinon-emprès-Rabelais, les chalets verts d'où la grenouille « *sort pour nous voir en délivrant une couronne de bulles* », « *l'odeur de l'herbe, du bois vert, de la paille et de la bouse séchée* », les trônes de carton de Lancelot, de Rachel et de César et le « *ciel cravaché d'hirondelles* »...

Je n'avance point que ce poète s'est fait tout seul, ne doit

(1) *La Rivière aux oies.*

rien à personne. Je dis qu'il est de ceux — infiniment rares — qui pensent, avec Jacques Rivière, qu'« il n'y a jamais de désavantage à se montrer comme on est », et que toutes les dislocations du monde n'exprimeront jamais ce qu'un simple murmure est capable de nous dire. Les acrobates sont gens des villes. Rien de plus lourd et de plus gauche qu'un conscrit de village accroché pour la première fois à une barre fixe ; mais s'il ne réussira jamais le grand-soleil, il est capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing, même si le bœuf monte sur le toit... Ce qui a manqué au surréalisme (en temps que mouvement), c'est une solide base terrienne, des poumons d'arbre, des veines de ruisseau ; hormis Char et de Solier — mais il s'agit là de descendants, non de pionniers — ses poètes n'avaient guère d'attaches avec le sol, les travaux et les jours, les réalités viscérales de la vie, s'ils en avaient beaucoup avec les bibliothèques. D'où vient qu'à l'heure des grandes irrésolutions, en art comme en politique, ils n'ont su répondre que par l'isolement hautain ou par le reniement pur et simple aux « exigences morales » d'une façon de penser, et de se comporter, qu'ils avaient confondue avec la littérature. Plus modeste est celui qui « dessine des marges » à l'intérieur desquelles il se tiendra, « soupesant ses mots », « le sourire en coin ». Mais aussi plus conséquent, dès lors qu'il ne parle que de ce qu'il connaît bien. Et non moins efficient, peut-être, s'il est vrai et constant que la poésie a pour premier objectif d'augmenter ce « peu de réalité » dont notre conscience possède le contrôle, lui qui sait voir dans la réalité elle-même, et la plus forte aux narines et la plus lourde aux semelles, le reflet de sa future et de son infinie croissance.

Au pays du mulet rouge

Il m'est bien difficile de parler objectivement de Fombeure. Je le connais trop bien, et depuis trop longtemps ; nous sommes, à vingt kilomètres près, du même coin de terre ; si son enfance s'est déroulée à Bonneuil-Matours, en tirant vers Châtellerault qui tire déjà vers la Touraine, et la mienne entre les Trois-Bourdons et Ligugé, où la terre est déjà plus rouge, le film dut être à peu près le même, à sept ans de distance. Entre le 23 septembre 1906, où Maurice vit le jour à Jardres, plus exactement au hameau de la Rue (un dimanche !) et le 27 octobre 1913 où je le vis à mon tour, je ne sache pas que des changements notables soient intervenus dans la façon de ulluler des petits vachers qui s'appellent et se répondent d'un bord à l'autre du paysage, dans le maniement du lance-pierre (ou « tire-chaille »), dans l'art de construire des huttes de fougère, de tailler des sifflets, des bateaux d'écorce, d'attraper des têtards et de fumer sans vomir des cigares de « viouche », autrement dit viorne, ou clématite. Nous avons serré avec le même orgueil la mécanique du char-à-banc grand-paternel ou, autre mission de confiance, coupé le même « vert » avec la même faucille ; mangé les mêmes « fouaces » et les mêmes « croquants » ; frémi du même cœur, le soir, quand, du côté de la

mer, les immenses écroulements pourpres du couchant menaçaient d'engloutir le village bleu-charrette et pain-bis où nous attendions que la vie vînt nous prendre...

C'est en 1925 que j'ai rencontré Fombeure pour la première fois. Il ne s'en souvient peut-être pas mais, ce jour-là, pipe au bec, bien droit dans un pardessus de ratine marron, il traversait à pas lents la « sablonneuse place d'Armes » de Poitiers, parfaitement indifférent aux regards stupéfaits et aux rires qui saluaient son apparition. Qu'avait-il donc de si drôle ? Eh bien, sa coiffure, tout simplement ; en l'espèce un « caillon » de paysanne, bien blanc, bien empesé, dont les brides croisées voltigeaient gracieusement dans son large dos. Fombeure avait fait un pari et était en train de le gagner. Consciencieusement, imperturbablement. Il avait déjà, mais en plus lisse bien sûr, cette figure de Jupiter paysan, de Silène réfléchi, où le front têtu, la lèvre tetteuse, le nez fin aux narines largement ouvertes, les sourcils relevés vers les tempes, la largeur des mâchoires et la malice tendre de l'œil, concilient autorité et lunatisme, gaillardise et sagesse. Pour l'heure, c'était l'olympien qui l'emportait.

Quelques semaines plus tard, dans la cour grise bordée de troënes déchiquetés de l'Ecole Primaire supérieure, où je travaillais avec acharnement pour améliorer mon 0,5 sur 20 de moyenne en algèbre, un nouveau « pion » fit son entrée ; c'était l'homme au « caillon », c'était Maurice Fombeure... Je me rappelle que la récréation du matin prenait fin ; je revois, autour de Maurice, M. Changeur, dit « Barbe-en-zinc », notre professeur de français, le « père » Désiry, dit « le Bouc », notre professeur de maths ; M. Ory, dit « Orifice », notre professeur de musique ; je revois, contre le crépi sale, la cloche que nous avions mission, chacun à tour de rôle, de mettre en branle, et que nous nous efforcions d'arracher. Je peux préciser

que, ce matin-là, le sonneur de cloche était un nommé Pin, qui formait avec Laffont et moi, le redoutable trio des « la-pin-rou » ou lapins roux. Pauvre Pin ! C'était un énorme garçon rouge et lent, réaliste et bûcheur. Le jour où, dans une composition française, il compara les chaumes à une vieille brosse à dents qui perd ses poils, il eut, pour cette image pourtant très juste, une mauvaise note qui l'affligea beaucoup. Quelques années après avoir quitté l'Ecole Primaire supérieure, j'ai appris qu'il était mort, je ne sais comment, ni pourquoi. J'en ai eu de la peine mais, chose étrange, quand je pense à lui, ce n'est pas sa mort qui m'attriste, mais le chagrin qu'il eut, un jour, à cause de cette comparaison prosaïque qui avait dû, pourtant, lui coûter un terrible effort d'imagination.

Vous voyez bien qu'il m'est difficile de parler objectivement de Fombeure ! Trop de souvenirs m'assaillent, m'émeuvent et m'enchantent. Quand Fombeure se rappelle l'enfant que je fus, il me parle de mes compositions françaises, ce qui me flatte, mais aussi de mon sarrau noir, ce qui m'agace. Je ne portais pas de sarrau noir ; il doit confondre... Un peu plus tard, en 1930, quand parurent les *Silences sur le toit*, j'étais auxiliaire à la préfecture de la Vienne, d'où j'envoyais de longues lettres en vers, dans le goût de celles de M. Decalandre, alias Tristan Derême, à mon ami Abel Rogeon, que Fombeure évoque dans *Le Concours de l'Eglantine*, une des nouvelles de *Manille coinchée*, et si je pense au Fombeure de cette époque, il arrive à moi tout embarbouillé des fioritures « decalandresques » qui me ravissaient alors, précédé d'une fade odeur de colle et d'imprimés, suivi d'une escouade de gratte-papier mesquins qui prétendaient m'empêcher d'aimer les filles et les livres. Si bien, ou si mal, que des vers aussi beaux que ceux-ci, dont je me gargarisais pourtant, se trouvent soudain occultés, rabougris :

Batellerie des toits sur une mer où glissent
Des voiles de fumée, des oiseaux, des souris.
L'arche est en marche sur la terre douce et rude,
Malgré nos reniements, nos lâchetés, nos cris.

Je m'abandonne à vous, ô pilotes du cœur ;
Je n'ai jamais revu les rives en dérive.
Embarqué parmi les moutons humains, j'ai peur
De la mer aux fenêtres, de ses rides de givre.

Des crapauds doux et tristes enfermés par la nuit
Qui chantent pour les astres, aux herbes élastiques
Emmêlent leur sommeil et troublent de leurs cris
La pureté de ces nuits chaudes et bibliques.

J'ai peur : sur mes malheurs, cette femme pâmée,
Morte, la tête morte et les yeux grand ouverts ;
Terre, j'ai peur de toi, de ton ventre de mère
Où mes ancêtres poussent parmi les arbres verts.

Je n'ai pu résister au désir de recopier en entier ce poème, intitulé *Peur terrestre* et dédié au poète Pierre Menanteau qui dirigeait alors l'Ecole normale d'instituteurs de Poitiers où Fombeure venait d'achever le premier cycle de ses études. Il m'a suffi d'en dévider une strophe pour que le charme agisse, aujourd'hui comme autrefois. Fombeure est tout entier dans ces alexandrins de jeunesse. Mais encore dispersé, mal jointoyé. Il y a de l'ivresse panique dans l'abandon du poète aux images. La syntaxe du discontinu, c'est le mouvement rythmique, c'est l'enchaînement sonore. « *L'arche* » qui est en « *marche* » ne l'est peut-être que pour des raisons allitératives et l'on peut

supposer qu'il en est de même pour les « *rives* » qui « *dérivent* » ; arrivé au mot « *givre* » qui termine la deuxième strophe, on comprend tout à fait que l'on a affaire à un « bateau ivre », bien que le mot « ivre » ne soit pas venu à la rime, et l'on se rend compte que l'image initiale : « *batellerie des toits* », qui est certainement arrivée sur ses propres ailes, n'a eu de cesse qu'elle n'ait trouvé, dans l'inconscient du poète, sa résolution rimbaldienne. Déjà « *cœur* » et « *peur* » n'évoquaient-ils pas les « haleurs » de Rimbaud :

« *Je ne me sentis plus guidé par mes haleurs.* »

Mais, déjà, la réalité tirait à elle un poète qui lui est rattaché par tant de fibres qu'il ne peut longtemps s'écheveler dans le courant médiumnique : les « *souris* » qui glissent sur la mer des toits n'y sont juchées que par une malice parfaitement rationnelle ; les « *voiles de fumée* » et les « *rides de givre* » de la mer sont du domaine de la comparaison, non de l'image ; il y a là quelque chose d'aussi délibéré que le :

« *Peau de panthère ou chlamyde trouée* »

du très volontaire et conscient Paul Valéry ; pour nous en tenir à la substance aquatique que met en œuvre si souvent Fombeure...

Après cette série d'identifications que l'on peut dire « transcendantales » — les maisons des hommes assimilées à l'arche ; la terre « *douce et rude* » à la mer, au déluge des âges, le poète à un bateau perdu sur une autre mer, qui serait celle de l'inconscient, des visions et des propositions insolites — et contre laquelle il n'est qu'une défense : le recours aux « *pilotes du*

cœur » ; après ce télescopage d'images, de presciences et de métaphores, le poète passe la main à l'« homme pensant », et nous avons une strophe troisième tout à fait apaisée, les « *pilotes du cœur* » ayant su guider le « bateau ivre » dans un hâvre à sa mesure, où tout lui est familier : « *les crapauds doux et tristes* » et les « *herbes élastiques* ».

Mais le discontinu recommence ses heureux ravages ; les marges que s'était données le mystérieux mouvement démiurgique qui naît dans les profondeurs du poète et sans quoi nul poème ne verrait le jour, que le poète se laisse porter par ce mouvement ou s'efforce de le contrôler, ces marges n'étaient pas encore atteintes ; il restait à combler un vide, une arabesque crayonnée à passer à l'encre. Fombeure aurait pu mettre fin à son poème après le mot « *bibliques* ». Le « *démiurge* » mystérieux auquel il n'a pas encore réussi à « *s'égaler* », l'emporte sur lui et lui dicte cette quatrième strophe où reparaît la terre-mer qu'il avait pratiquement laissée en pleine irrésolution organique dans la première moitié du poème. Cette strophe « donnée » (on eût dit autrefois : par les dieux) ne résoud d'ailleurs rien du tout ; elle fait mieux : elle ajoute un troisième terme, mais décisif celui-là, à l'équation dont Fombeure s'efforçait en vain de pénétrer l'évidence ; ce terme, c'est celui de « *mère* » ; il éclaire d'un coup non seulement le poème, mais — je m'excuse du jargon — la « démarche » entière du poète chez qui nous venons de pénétrer.

Pierre Reverdy s'est expliqué, tout au long de son œuvre, sur ses rapports contradictoires avec la nature, qui pèse sur lui, l'empêche d'être, et à laquelle, pourtant, il cherche de toutes ses forces à s'identifier. Si Fombeure n'avait pas écrit *Peur terrestre*, en ouverture à toute une poésie où jamais il ne se mettra dans le cas d'être accusé de « *gratter devant nous ses incurables plaies* », nous ne saurions pas les raisons les plus profondes

de son acharnement à gratter son incurable terre, son incurable enfance. La « *femme pâmée* »,

« *morte, la tête morte et les yeux grand ouverts* »,

n'est autre que la mère de Maurice Fombeure ; morte de l'avoir mis au monde et qui, dans le cœur de l'enfant, n'a cessé de grandir, jusqu'à atteindre les proportions cosmiques de la terre, mythiques de l'eau-mère d'où la terre est sortie, mythologiques de ce déluge qui n'épargna que l'arche et le microcosme de la création dont Noé l'avait emplie. Le retour constant de Fombeure à ses forêts, à sa rivière, à son village, ne s'explique pas autrement et, j'y reviens encore, son attachement particulier à l'humide, au moite, au chevelu petit monde des marécages et des fonds de rivière, sans oublier cette nostalgie profonde qu'il a de la mer, lui le terrien, lui le terrestre :

... O mer, je te retrouve après chaque désastre,
Intime, solennelle et rugissante en moi,
Secouée d'un grand rire, amoureuse des astres.

. . . . . .

Ta vague, liberté, dans mon ombre s'écroule
Ta splendeur étoilée s'allume sur mes nuits,
Tes rauques grondements peuplent comme une foule
Le vide de mon cœur ensommeillé d'ennui...

nostalgie doublée d'une connaissance instinctive si parfaite de l'univers marin, que nous devrons à cet explorateur de

forêts et de mares quelques-unes des plus belles « chansons de toile » que l'on ait jamais composées.

Terre au « *ventre de mère* » et « *mer intime* » me ramènent à la biographie pure et simple. La Rue, où Fombeure poussa son premier cri à la saison des prunes et des vendanges (les gens de la Balance raffolent des reines-claude et du bon vin) était un hameau à deux feux ; y habitaient d'une part le grand-père Jacques Fombeure, de l'autre, l'oncle et la tante Bouillaud et, dans la même maison, Louis et Juliette Fombeure, les parents de Maurice. Louis Fombeure, je l'ai bien connu, était un homme robuste, coloré, républicain « comme on n'en fait plus », plein d'une autorité patriarcale, mais vif autant que bon, au demeurant très fin. Je l'ai entendu, en 1936, découvrant au haut du clocher un drapeau rouge que quelque partisan du front populaire y avait hissé pendant la nuit, au risque de se rompre le col, murmurer, en se caressant la barbiche : « ceux que ça gêne n'ont qu'à l'enlever ». Maurice appelait son père « le Caïd » et ne s'est jamais senti plus heureux que le jour où, dans le vacarme et l'odeur entêtante de la scierie, le Caïd lui a dit, après avoir lu *La Rivière aux oies* : « C'est bien, Maurice, tu as eu de la mémoire ». Louis Fombeure, qui aimait le bois pour le bois, pour ses copeaux de miel, son écorce à bateaux, sa poussière d'or, aimait aussi le travail bien fait ; au *Lipp*, où Maurice l'avait amené un mercredi soir, parmi toute une clique de bruyants poètes, je le revois, digne jusqu'à la noblesse dans son costume noir de villageois qui s'endimanche, apprécier de l'œil et de la main les céramiques signées Fargue (le père de Léon-Paul) qui revêtent les murs de la brasserie.

« Grand forestier », prud'homme, maire de Bonneuil-Matours et parfait artisan, le Caïd est mort le 24 novembre 1956 ; je ne crois pas que Maurice guérisse jamais de cette mort.

Pas plus qu'il ne guérira de celle de Juliette Daillet sa mère (« daillet » signifie faucheur — celui qui tient le « dail », en poitevin), décédée treize jours après lui avoir donné la vie. Mis en nourrice à Liniers, à quelques kilomètres de Jardres, Maurice faillit y mourir. Alors, sa grand'mère, Eugénie Daillet, et son grand-père, Alphonse Daillet, le prirent avec eux à Ogeron (commune de Bonneuil-Matours) et le confièrent à une autre nourrice, la « mère Billoux », qui le sauva. Son père vint peu après se fixer à Ogeron, avec les grands-parents.

Dès qu'il put marcher, Maurice commença d'explorer la forêt de Moulière, toute proche, sous la conduite du grand-père Puisais, le père de grand'mère Eugénie ; nous le retrouverons gardeur d'oies et de vaches, dénicheur d'oiseaux et de proverbes, élève de l'école primaire puis, à douze ans, du collège de Châtellerault, où il est interne, où l'exil lui pèse. A seize ans, il entre à l'Ecole normale d'instituteurs de Poitiers. C'est à la fin de son séjour dans cet établissement, installé, à deux pas de Saint-Hilaire, dans l'élégant hôtel du *Doyenné*, qu'il devient mon surveillant à l'Ecole primaire supérieure ; il ne l'est que deux mois, s'en va à Bourges, toujours comme « pion », mais cette fois à l'Ecole normale ; il restera dans la cité de Jacques Cœur jusqu'en 1926, continuant à écrire des vers comme il le faisait depuis l'âge de quatorze ans. En 1925, il envoie des poèmes à Salmon, qui l'oriente sur Cocteau et Max Jacob, lesquels l'encouragent. En mars 1926, il fait, comme le feront tant de jeunes poètes, le pèlerinage de Saint-Benoît-sur-Loire ; Max lui fait les honneurs de la Basilique, lui fait admirer le narthex trapu, ses chapiteaux d'enfer. Echange de bons procédés, Maurice lui fera admirer les extraordinaires chapiteaux de Saint-Pierre, à Chauvigny, et les innombrables Mélusine-en-son-cuveau qui ornent le fronton des portes de cette curieuse

ville-haute, quand le « pénitent en maillot rose » viendra lui rendre sa visite, à Poitiers.

Fombeure habite alors rue Cloche-Perse, l'une des plus étroites et tortueuses de la capitale de l'art roman, à deux pas de la place de la Liberté où se tient chaque année le marché au raisin et au fond de laquelle le logis du marquis de Roux, pilier local de l'Action Française, s'accole à la Loge Maçonnique. On ne voit qu'en province de telles rencontres. Pour aller à la Faculté des Lettres, logée dans le magnifique *Hôtel-Fumé*, Maurice doit couper la rue de la Chaîne, où tout un moyen âge guenilleux et braillard perdure, en plein vingtième siècle, sous les encorbellements de ses maisons de torchis qui soufflent vers le passant une haleine de cave et qui seraient depuis longtemps écroulées si elles ne s'épaulaient l'une l'autre. Tout un monde de « *ferlampiers* », de « *zigues à puces* » et de « *faux-sauniers* », nourri de gros rouge et de mendigoteries diverses, qui cligne de l'œil en direction d'un poète bien fait pour le comprendre. Fombeure fait ses études dans le cadre même où il les eût faites s'il était né au temps de Maurice Scève ou de Saint-Fortunat. Le côté Villon, « escholier », « neige d'antan » qu'il y a dans son œuvre, s'explique par cette fréquentation, nullement littéraire, parfaitement réelle, que, vers sa vingtième année, Poitiers a permis à Maurice d'entretenir avec la tapisserie à peine dédorée des siècles endormis. L'*Hôtel-Fumé* et l'*Hôtel-du-Doyenné*, entre lesquels il fait la navette, c'est la Renaissance, une Renaissance déjà culottée comme une vieille pipe ; tout autour, c'est, un peu plus culotté encore, un foisonnement roman, gothique, foré de rues des Balances d'Or, du Calvaire, du Plat d'étain, de la Regratterie, d'escaliers du Diable. Ici, la borne où Jeanne d'Arc prit appui pour descendre de cheval ; ici, tronquée, donc « abolie », la tour du Palais des princes d'Aquitaine ; là, toujours intacte, la pierre-

levée où Rabelais et ses camarades se hissaient pour manger force pâtés et vider force flacons...

Mais revenons à la chronologie : c'est en 1927, à l'*Hôtel-Fumé*, que l'étudiant ès-lettres Maurice Fombeure fait la connaissance de l'étudiante ès-lettres Carmen Javaugues, qui deviendra sa femme le 6 août 1930 et se fera connaître, comme poète, sous le nom de Carmen Oriol :

Ton cœur est frais comme tes bras,
Ta bouche est fraîche comme l'ombre,
Ton ombre est fraîche comme une eau
Qui s'écoulerait de ton cœur.

Beau corps, violoncelle d'amour,
Les cheveux sont les harpes.
Au ruisseau d'ombre et d'herbes longues
Etincelle le saut des carpes.

Celle que j'aime est un ruisseau
Qui me caresse de sa course.
Celle que j'aime est un berceau
Où je m'endors au bruit des sources.

Celle que j'aime est un rosier
Dont je voudrais cueillir la rose.
Celle que j'aime est un brasier
Qui me purifie toute chose.

Celle que j'aime est un roseau
Qui me courbe sous ses bras frêles.
Celle que j'aime est un oiseau
Sa voix c'est du soleil qui grêle.

Celle que j'aime est une aurore
Qui me sépare de la mort.
Mais la mort qu'elle porte en elle
Est un mystère de lumière.

Pierre Menanteau, qui a vu naître cet amour, a écrit sur lui cette bien jolie page : « Parfois, boulevard Pont-Achard, nous faisons de la musique ; je chante de vieilles chansons des pays d'Ouest, des mélodies de Moussorgsky que vous accompagnez, Carmen, avec une souple autorité. Parce que vous êtes toute jeune, parce que vous êtes belle, parce que vous êtes réservée, vous intimidez un peu vos amis. Vénus peut vivre parmi nous — et ce n'est pas un madrigal : ceux qui vous connaissent savent bien que je n'exagère point ; mais, dans votre noblesse patricienne, vous êtes si attentive, si prévenante, si discrète, que les femmes ne vous en veulent pas d'être belle. On sent que vous avez derrière vous des aïeules montagnardes — l'une d'elles s'appelait Marie Oriol — qui ont vécu sans bruit leur dure vie économe et opiniâtre. Vous leur devez ce goût du silence, comme aussi ce rire qui, brusquement, sonne joyeux ! Etre la femme d'un poète, était-ce chose si facile ? Cependant vous donnez, Maurice et vous, l'image d'un bonheur à la fois fervent et équilibré. »

Mais n'anticipons pas : les années 1927, 1928 et 1929 sont encore pour Maurice des années d'études. Il prépare le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, s'échappant, dès qu'il le peut, vers Bonneuil-Matours, la scierie paternelle, la rivière où les « *truites de bronze* » rêvassent dans un rais de soleil, les sous-bois humides où les grenouilles « *aux yeux cerclés d'or* » coassent comme des âmes perdues. Il ne pourrait pas vivre sans ce contact renouvelé avec les eaux, la faune des eaux. A Poitiers, une de ses plus belles, une de ses plus

marquantes émotions est l'audition, en compagnie de la femme-ruisseau, de la femme fraîche qu'il aime, de *La Cathédrale engloutie :*

...On entend sortir de l'armoire
Un galop de chevaux noyés...
Et c'est un monde qui commence
Moins immobile que les morts.

Sous le signe de l'eau...

Cependant, Maurice ne cesse de s'occuper de poésie. On peut même dire qu'il lui consacre le meilleur de son temps et le meilleur de lui-même. Le climat intellectuel qui règne à Poitiers à cette époque est d'ailleurs bien fait pour l'y encourager. Sous la direction d'André Tunis, les étudiants publient une excellente revue d'avant-garde, *Le Diable dans le beffroi.* Au café de la Paix, chaque soir, se réunissent des jeunes gens qui brûlent de donner leur vie pour la poésie, la littérature, l'art : Jacques Marcineau, qui va publier *L'Auberge* chez Gallimard ; Michel Couturier qui n'est pas encore devenu le surréaliste Carrouges ; Gaston Massoulard, René Larroumets, Jacques de Ricaumont ; Louis Parrot qui arrive de Paris et qui emplit les vitrines du libraire Mansuy (« de franc-savoir amant suy ») dont il est le commis, des toutes dernières publications surréalistes ; François Lequenne... et le tout jeune poète que je suis. Se joignent à ce groupe bruyant, fervent, débordant de projets, des étudiants espagnols, allemands, cochinchinois, qui s'intéressent à la littérature moderne. Parmi eux, Leopoldo Panero, devenu depuis lors un des meilleurs poètes d'Espagne et qui nous révéla, dès 1930, l'œuvre de Vicente Alejandre, encore inconnu dans son pays. Raymond Guérin, Etienne Buthaud, Georges Baelde font également partie des « Jeune-

« *Je voudrais... que mon grand-père et ma grand'mère, quelques années avant de mourir, soient naïvement fiers de moi...* »

Maurice, à 2 ans, entre son grand-père et sa grand'mère Daillet.

Cinq ans...

(*Photo Mexiat*).

France » de Poitiers, auxquels s'agglomèrent quelques figures pittoresques : Blanchot d'Yorke, bohême râpé, mais aux manières exquises ; Pierre-Louis Berthaud, rédacteur en chef de l'*Avenir de la Vienne*, qui s'amusait à tirer des coups de revolver sur les chats, le soir, à travers ses persiennes... et qui devait mourir dans la peau d'un conseiller de l'Union Française, l'an dernier. Pierre-Louis Berthaud était bordelais, et félibre à ses moments perdus ; ce fut lui qui nous amena Louis Emié, autre bordelais, et poète de grande valeur, on le sait. Les conversations se prolongeaient très tard dans la nuit. Autour de nous la ville égrenait ses innombrables carillons dans l'eau morte des sommeils bourgeois. Nous vivions, et nous seuls... Nous seuls ? Pas tout à fait : il y avait encore çà et là, quand nous nous quittions enfin, quelques fenêtres éclairées : celle de Michel Iehl, magistrat et auteur secret d'un beau roman, *Le Déserteur* ; celle, sur les hauteurs de la Mérigote, de Jean-Richard Bloch, notre grand et alors célèbre aîné ; celles, enfin, des trois ou quatre érudits que toute ville de province possède et vénère de confiance, et du poète officiel local : René Jozereau, fondateur de la *Grand'goule* et des jeux floraux de l'Orientine (Eglantine), maigre et pointu vieil enfant qui, ayant un jour quitté Poitiers pour la première, et sans doute la dernière fois de sa vie — encore n'était-il allé qu'à Saint-Benoît, à 5 kilomètres — avait composé ces vers :

« Au pays du mulet rouge
Je suis un roseau qui bouge
Et c'est rare comme tout
De voir bouger en Poitou... »

Ces vers, je les retrouve dans l'*Anthologie des poètes poitevins*, parue en 1928 ; il y en a de plus méchants, signés par des

colonels en retraite ou des marquises ; il y en a de meilleurs, sous la plume même du « roseau qui bouge » :

« J'habite la cité des pierres en prière
Le toit qui fume encense un ciel souvent voilé... »

et sous la plume de Georges David, Pierre Menanteau, Francis Eon — alors conseiller de préfecture à Poitiers, l'un des plus beaux poètes de l'école fantaisiste et peut-être le seul, avec Toulet, Jean-Marc Bernard et Derême, qui ait su accéder à la haute poésie — enfin sous celle de Fombeure, qui a donné là trois poèmes inédits tirés des *Silences sur le toit*, notamment cette *Peur terrestre* que j'ai recopiée plus haut.

« *Heureuse époque : amour, poésie, effervescence de la jeunesse !* », s'exclame Fombeure quand il s'en souvient.

En 1929, il entre à l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud. Il y restera deux ans. Découverte de la vie parisienne, des milieux littéraires parisiens. *Les silences sur le toit* paraissent en 1930 aux éditions Saint-Michel (1). La même année, Maurice et Carmen vont se marier à Rouen (le 6 août), puis font un voyage aux îles Chausey qui renforcera l'amour du premier pour la mer.

En 1931, l'armée se souvient du sursitaire Fombeure. Incorporé au 21e régiment d'infanterie coloniale à la caserne Clignancourt, le poète est envoyé bientôt au peloton des candidats E. O. R. à Fontainebleau :

---

(1) Le volume est depuis longtemps épuisé. Fombeure en reprendra le texte, in extenso, dans un recueil paru en 1942 : *A dos d'oiseau* (Gallimard).

« O, Fontainebleau
Rouge fleur d'hiver
Tu rendrais dingos
Tous les E. O. R.... »

Cela se chante sur l'air de « Toulouse, Toulouse ! ». Beaucoup moins anodines sont les paroles que l'on peut chanter sur les airs des différentes sonneries militaires. A la fin d'un petit livre : *Soldat*, que Maurice publiera en 1935, on trouvera une véritable anthologie de cette poésie martiale. De quoi faire rougir les jeunes filles et frapper d'apoplexie les officiers supérieurs. Je reviendrai sur *Soldat* dans un chapitre consacré aux « matériaux » du poète. Clignancourt, Fontainebleau et de nouveau Clignancourt, où l'on renvoie Maurice au bout de six mois, l'ayant trouvé par trop rétif aux charmes de la sous-lieutenance, resteront parmi les meilleurs filons de sa verve comique.

Jusqu'à la fin de son service militaire, Fombeure, le caporal Fombeure, sera attaché au bureau des secrétaires du colonel — autre filon — et habitera bourgeoisement à Colombes, rue des Champarons. Sa femme enseigne à Argenteuil. Enfin rendu à la vie civile, il est nommé professeur de lettres à l'Ecole Normale d'Instituteurs des Vosges, à Mirecourt, où il passe deux années paisibles. En 1932, a paru *La Rivière aux oies*. A la rentrée d'octobre 1934, Fombeure est muté à Arras, où il restera trois ans, ne dédaignant pas l'accueil des « Rosati », cette Orientine du nord, mais préférant ses escapades à Lille, où il rencontre quelques joyeux drilles férus de bière et de blague hénaurme autant que de poésie : Yves Demailly, directeur de l'excellente revue *La Hune*, Pierre Meynadier, Pierre

Félix Quentin Caffiau, dit « P. F. Q. », auteur de ce fier distique :

« Avec ton sexe peint en rouge,
Tu ne m'effraieras pas, vautour ! »

A Arras, Fombeure a retrouvé le souvenir de Saint-Amant, son lointain précurseur :

« Déjà des lys sacrez Arras bénit l'odeur »

et il s'est plu à dérouler une « tapisserie des Flandres » bien faite pour plaire à son cœur tourné vers les légendes guillochées que toute province conserve jalousement :

« De ma fenêtre je vois
Une synthèse de toits
Et le grand beffroi d'Arras
Avec son lion martelé... »

En 1937, il quitte le chef-lieu du Pas-de-Calais, les Rosati, le lion des Flandres, pour la rue du Vieux-Colombier, l'ombre de Saint-Sulpice et la proximité de Saint-Germain-des-Prés. Le sixième arrondissement de Paris était tout indiqué pour cet amoureux des petits bourgs et des vieilles petites villes aux rues tortes. Il trouve-là un petit peuple d'artisans affables et bon-vivants, de cabaretiers à la trogne fleurie (« *Guitard, empereur des Canettes* »), de provinciaux que plusieurs lustres de vie parisienne n'ont débarrassés ni de leur accent, ni de leurs racines terreuses. Vieilles maisons de guingois, enseignes inso-

lites, noms cocasses, poétiques, dont l'origine se perd dans la nuit des temps (rue des Ursins, du Dragon, de la Colombe, des Lavandières Sainte-Opportune), découpage extravagant des toits nocturnes sur lesquels, comme elle le pourrait faire chez elle, la lune pose son « *large profil paysan* », Maurice trouve également là un cadre où il ne se sentira jamais vraiment exilé. Professeur au collège moderne de Saint-Germain-en-Laye, puis au lycée Jean-Baptiste Say, à Auteuil, enfin au collège Lavoisier, près du Val-de-Grâce, il partagera désormais son temps entre ses cours et son établi de poète, en l'espèce une immense table ancienne que lui offrit sa femme pour qu'il y puisse étaler à l'aise ses manuscrits, ses bouquins et ses pipes. Il a un fils, Jacques, dit Jacqueton (toujours le moyen âge), aujourd'hui — ou déjà ? — « hypokhagneux » au lycée Henri-IV, un chat nommé Marc-Adolphe Papillon, et une table réservée à la brasserie *Lipp*, le mercredi soir. Non qu'il tienne tellement à jouer les empereurs des lettres. Mais parce que la vie littéraire l'amuse. Et aussi parce que, se souvenant d'avoir reçu, à ses débuts, les encouragements d'un Gustave Kahn, d'un André Salmon, d'un Jean Cocteau, d'un Max Jacob, d'un Paul Valéry, d'un Léon-Paul Fargue, il croit de son devoir d'accueillir aujourd'hui ses cadets. Depuis 1942, innombrables sont les jeunes poètes qui sont allés vider une chope ou un demi-sentier avec lui. Que viennent-ils chercher ? Ils ne le savent pas exactement, et je ne crois pas qu'il sache très bien lui-même ce qu'il leur donne. C'est pourtant considérable et infiniment plus utile que n'importe quelle leçon de poésie : le compagnonnage d'un poète de plein vent et d'eau vive, toujours « tel qu'en lui-même », dans son comportement d'homme comme dans son « travail de poète ». Au *Lipp*, c'est-à-dire au sein de la province la plus littéraire de France, chaque syllabe lente, ronde, autonome, à la fois pesante et musicale,

que prononce le poète de Bonneuil-Matours, chaque bouffée méditative de sa pipe inséparable, libèrent des bonds de rainettes, des envols d'hirondelles, des chassés-croisés de truites « *tripartites* » sous les saules, des rires et des sanglots de moulin sous la lune. Si la migraine qui accable la poésie française depuis le surréalisme n'a pas dégénéré en méningite, si elle s'est même grandement atténuée, c'est à de telles soirées rafraîchissantes, revivifiantes, qu'elle le doit ; pour ne rien dire de l'atmosphère joyeuse, voire gauloise, que Fombeure sait entretenir autour de lui ; les prétentieux y apprennent à se montrer au naturel, et les gémissants, la pudeur ; tous, à se méfier d'une aventure poétique où l'on s'élancerait sans emporter avec soi la terre.

J'ai dit que la vie littéraire amuse Fombeure. Il s'en amuse, en vérité, comme de tout ce qui n'est pas très sérieux à ses yeux de paysan, de forestier, d'homme de la terre pour qui comptent seulement les réalités de la sève et de la glèbe. « *L'œil en coin* », il s'est laissé décorer, surnommer, abonner ; exactement comme il s'est laissé glisser de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge d'homme ; comme il s'est vu décerner par Paul Claudel, dans le style de Jean Nohain, le seul brevet de poète que l'olympien bonhomme ait jamais accordé à quelqu'un (« Quand on aime de tout son cœur la bonne vieille terre française et la bonne vieille vie française, les villages français, les petites villes françaises, toutes les choses et tous ces êtres autour de nous qui parlent français, il faut lire Maurice Fombeure, c'est quelqu'un qui parle français, un certain français, un certain vers français, clair et gai comme du vin blanc, et aussi adroit et prompt dans son empressement dactylique que le meilleur Verlaine. La veine de Villon et Charles d'Orléans ») — brevet académique auquel il préférera toujours le « *C'est bien, Maurice, tu as eu de la mémoire* » de son brave homme de

père. Tout cela, ces rubans, ces quittances, ces diplômes, ces louanges, est aussi vain qu'une « *voile de fumée* » aventurée sur la « *terre au ventre de mère* ». Fombeure a donné la mesure de ce qu'il en pense en rédigeant ainsi sa carte de visite :

MAURICE FOMBEURE
Professeur de l'Université
Homme de Lettres
Membre de l'Académie Ronsard
Sociétaire de la Société des Gens de Lettres
Chevalier de la Légion d'Honneur
Chevalier du Mérite agricole
Officier de l'Instruction publique
Commandeur du Nichan Iftikhar
Sergent de réserve
Garde-champêtre honoraire de Saint-Germain-des-Prés
Maire de la commune libre d'Ogeron (Vienne)
Membre actif de la « Pédale châtelleraudaise »
Journaliste hebdomadaire et mensuel
Abonné au gaz et à l'électricité de France
Membre de la « Société des Antiquaires de l'Ouest »
Membre du P. E. N. Club
Membre de la S. A. C. E. M., de la S. A. D., de la S. D. R. M.
Membre d'honneur de la Société Sportive :
« Les zèbres de Saint-Germain-des-Prés »
Sociétaire de la Société des poètes français
Membre de plusieurs jurys de littérature
Membre de la Société « Les Amis des Lettres »
Lauréat de l'Académie française
Lauréat du grand prix de l'Humour 1952
Superstitieux
Petit propriétaire terrien
Conférencier international
Père de famille
Marié
Contribuable
Résigné

Un bon cimetière au bord de l'eau

Si Fombeure n'est pas un poète qui s'explique, c'est un poète qui se raconte. En fait, il ne cesse de se raconter. Si l'on excepte son livre sur Saint-Amant, il n'a rien écrit, vers ou prose, qui ne soit en prise directe sur sa propre vie. Dates, titres, noms des lieux, noms des gens nous renseignent instamment sur son itinéraire. Il a « de la mémoire » et c'est dans sa mémoire qu'il puise la substance la plus riche de sa poésie aussi bien que de son œuvre en prose. Il avoue n'avoir aucune imagination et c'est pourquoi il ne nous donnera jamais les deux romans (*Rue de la Taupanne* et *Les Sobriquets*) dont il nous a fait la promesse, parfois, à la page dite « du même auteur » de ses œuvres. Comme je l'interrogeais sur ses préoccupations et sur ses thèmes, il m'a répondu, de sa voix d'enfant sage : « *Oh, moi, tu sais, en dehors de la vie, de l'amour, de la mort et de la campagne !* » Il aurait pu ajouter : « et de moi-même ». Et j'aurais compris cela comme il faut l'entendre, non comme une profession de foi égocentriste, mais comme le modeste aveu d'un poète incapable de rien dire, sur la vie, l'amour et la mort (excusez du peu !) qu'il n'ait éprouvé dans sa propre existence dans son propre cœur. Les poètes lyriques du siècle dernier généralisaient bellement leurs « *incurables plaies* », ou les

futiles dartres qu'ils prenaient pour telles. Fombeure se garde bien de donner une promotion universelle à ses états d'âme personnels. Il préfère nous dire, aussi précisément, aussi honnêtement que possible, ce qui lui advint, ce qui chante en lui, ce qu'il a aimé, ce qu'il a perdu, ce qu'il regarde au bout de sa vie. Il ne bâtit là-dessus nulle théorie. Comme Cadou, son cadet, qui lui ressemble par plus d'un trait, il pourrait s'écrier :

« *Ah ! je ne suis pas métaphysique, moi !* »

à quoi nous ajouterions que, s'il l'est, il ne le fait pas exprès, ce qui est infiniment plus estimable que de vouloir l'être à la façon de certains beaux esprits, capables de résumer en un vers, un seul, et d'une telle obscurité qu'eux seuls pourraient en faire l'exégèse, un système à faire suer d'envie feu Teilhard de Chardin.

C'est évidemment dans ses livres en prose que Fombeure s'est raconté le plus directement. *Soldat*, *Les godillots sont lourds* ne nous font grâce d'aucune date, d'aucun nom propre. C'est de l'autobiographie au petit point. Fort heureusement d'ailleurs, on y trouve autre chose : de l'humour, de la pâte humaine, une verve qui court la poste et, surtout, une contribution importante au portrait mental de l'auteur, à l'étude organique et géographique de son monde personnel. J'y reviendrai. Avec *La Rivière aux oies*, nous touchons à un livre moins daté, moins situé, mais de beaucoup plus essentiel. En vérité, tout Fombeure est déjà dans cette œuvre « *modeste et sage, en sarrau noir* » de sa vingt-cinquième année, dans ces « mémoires » qu'il entreprend d'écrire à l'âge où il est généralement admis qu'un homme commence tout juste à vivre, et qu'il écrit pour prolonger, pour protéger son enfance, autrement dit

la véritable vie, à côté de laquelle ce qu'on appelle une vie d'homme n'est qu'une longue et de plus en plus sinistre dérision. Le poète des *Moulins de la parole*, des *Etoiles Brûlées* et d'*Une forêt de charme* pourra bien — et il n'y manquera pas ! — se ramifier, s'approfondir, se renouveler et se perfectionner de recueil en recueil, acquérir cette « virtuosité technique » et cette « magnifique liberté d'allure des trouvères et des jongleurs » que lui reconnaît Léon-Gabriel Gros (1), il ne fera que reprendre des thèmes, des paysages, des héros, un vocabulaire et une conception fondamentale de la vie — et du langage — déjà dessinés, mis en place, adoptés pendant une enfance et une adolescence à la Pieter Bruegel dont *La Rivière aux oies* rend fidèlement compte, ou « conte », car c'est tout un.

Comme le jeune Bruegel, le jeune Fombeure a la passion des arbres, de l'herbe, de la neige, des oiseaux. Comme lui, il est favorisé du don précoce de se représenter la nature et les hommes sur un mode allégorique, vaguement halluciné, à la fois poétique, savoureux et caricatural. Le milieu où ils font leurs premiers pas dans la vie leur est également commun, à quatre siècles d'intervalle : pesants laboureurs, tâcherons maigres et fermiers gras, « bonshommes » rigoleurs et rêvant de tripailles, fagotiers aux doigts gourds, buveurs émerillonnés qui tombent du haut-mal. Les dominicales « assemblées » poitevines, d'où la jeunesse revient très tard, fin saoule, sur des vélos d'Empire, une lanterne vénitienne accrochée au guidon, ne sont pas tellement différentes des kermesses flamandes d'autrefois et d'aujourd'hui ; « Gueule-de-tomate », époux en secondes noces de la mère de Bruegel et nouveau maître de l'estaminet familial à l'enseigne de la *Terre Promise*, dont il boit consciencieusement le fonds entre deux colères épouvantables, est un frère

(1) Op. déjà cité.

de Désiré Maubert, dit « *Rabiottot* », de Boitard Bellequeusse « *un grand fou mélancolique, de qui l'on pouvait tout attendre* », de Paillon le marchand de peaux de lapin, de Roubier, « *prénommé Austrégile et dit Gésil, bègue et communiste, mais sobre* » (1) et de ce collectionneur de timbres, qui en a de tous les pays, « *des pays qui ne sont même pas sur le dictionnaire* » (2). Pieter Bruegel, du matin au soir, dessinera au charbon de bois et peindra à l'herbe écrasée ce petit monde cocasse, exubérant, mais plein de superstitions et de vieilles terreurs ; un jour, nous a dit Timmermans, ne sachant plus sur quoi dessiner ou peindre, il utilisera le dos des cochons qu'il a menés au champ. Maurice ne va pas jusqu'à écrire des vers sur le dos des vaches dont on lui confie la garde ; il n'écrira d'ailleurs ses premiers vers que dans sa quatorzième année. Mais c'est sur la nature entière qu'il trace le poème inconscient de son enfance. Et de même que Bruegel, devenu homme, peindra de mémoire son allégorie de l'Hiver et celle des Aveugles, il n'aura qu'à fermer les yeux pour retrouver tout un peuple de rainettes et de stropiats, de salamandres et de braconniers, de « bondrées » et de « gabelous », de bêtes à plume, à poil ou à écailles, et de gens à sobriquet ; tout le matériel est là ; commence alors le « travail du poète »...

J'ai cité plus haut un très beau passage de *La Rivière aux oies* ; celui qui nous dit où et comment Fombeure a senti naître en lui l'« *amour de l'eau* » ; le moment est venu de rétablir en entier ce paragraphe : « *Je couchais au bord de l'eau dans une vieille chambre de famille tapissée de photographies jaunies. Sur les cheminées, il y avait des couronnes de mariée des grand-mères, sous leur globe de verre. Et des bijouteries de coquillages.*

(1) *Manille coinchée.*
(2) *La Rivière aux oies.*

Et des calendriers muraux de 188... *Le lit était si haut sur ses couettes que je ne pouvais pas m'y tenir debout. Chaque matin, régulièrement, dans ma joie, je me cognais la tête au plafond. J'étais réveillé par des reflets de soleil dans l'eau. Ils dansaient sur le mur, avec des rides grises et mouvantes qui sont la crête des vagues. J'entendais la trompette du laitier, la petite sonnette du moulin. C'est là, durant ces heures de soleil et de frais, que j'ai pris mon amour de l'eau.* » En vérité, toute l'histoire d'une vocation tient dans ces quelques lignes : la rivière qui irrigue les songes tout en activant le moulin bien réel d'où sortira la farine nourricière ; la joie qui vient soulever un enfant au milieu des vestiges d'un passé poudreux comme fleur de froment ; les volutes mouvantes de l'eau, pareilles aux volutes d'une bimbeloterie fin de siècle pieusement conservée ; le côté aquatique et transparent de cette bimbeloterie (coquillages, globe de verre) qui, si elle évoque la mort, n'attriste pas pour autant l'enfant qui dort en sa compagnie. Ces rapports entre le souvenir des ancêtres et la vivacité éternelle des eaux ; cette joie jaillissante — jusqu'à heurter le « plafond » — qui, chaque jour, « *égale au démiurge* » un vivant sans illusion sur la durée et l'importance de l'existence humaine ; cette familiarité affectueuse avec la mort ; cette imagerie mouillée, soleilleuse, doucement dansante, toute l'œuvre de Fombeure en est tissée, nourrie, feutrée, brochée. Constamment, ses morts aimés traversent ses poèmes :

« *...Surpris jusqu'au bout des lèvres,*
N'en croyant plus leur raison,
De voir ce vivant qu'ils aiment
Endormi dans la maison... »

mais cela n'est point pour l'effrayer ; le compagnonnage avec

ces ancêtres paisibles, qui continuent de pousser « *parmi les arbres verts* », le rassurerait plutôt sur son propre sort. Ils sont à son image, il se retrouve en eux ; leur tranquillité, leur naturel le justifient de vivre, comme ils l'ont fait, en amitié avec les choses simples, les réalités les plus modestes de la terre. Certes, il pense souvent, et sans chercher à fuir l'énigme qu'elle lui pose, à :

« ... La mort qui nous suit dans les rues
Entre les pluies aux masques d'or... »

et il ne cherche pas davantage à nier qu'elle soit installée en lui, déjà. Mais c'est avec une sorte de tendresse acquiesçante qu'il se tourne vers elle :

« ... Pour ma mort je ne la repousse
Que par une habitude douce et obstinée
Et je la porte en moi d'une année à l'année.
Qu'elle me tue en mettant au monde
Son murmure d'éternité... »

à moins qu'il ne la bouscule gentiment, avec une bonne grosse verve dont il sait pertinemment qu'elle est à courte vue :

« ... Si métaphysicien qu'on soit par devers soi
On sait bien que la mort est chose irrémédiable.
Qu'on aille chez Yaveh, Mahomet ou le Diable,
On ne remettra plus ses pantalons de soie...
... Nous, métaphysiciens, espérons la survie ! —
En attendant je mords à pleins poings dans la vie.
Fi de l'orbite creuse et foin du pourrissoir !... »

Au demeurant, la mort n'a pas forcément cet aspect épouvantable qu'on lui voit dans les compositions blafardes des Romantiques. Les gens de la terre, capables de « *perdre une demi journée à deux hommes, en pleine saison des foins, pour* (sauver) *un petit chat enfoui sous trois mètres de foin* », n'ont jamais fait plus plantureux repas que ceux qui suivent les funérailles et il leur arrive, dès le retour du cimetière, de se mettre en vêtements de travail pour aller labourer ou ensemencer. La vie continue. Elle ne continue si bien que parce que la mort la sustante. Sans être capable de le formuler, le paysan a le sens de cette imbrication, de cette fraternité cosmiques. Il essuie une larme, lâche une réflexion banale — banale comme la vie, comme la mort, comme tout ce qui est vraiment profond — et recommence à s'occuper de « ceux qui restent » : « *ces pauvres vieux, disait mon oncle en la mettant en bière, ça n'a plus rien dans le corps. Et dire qu'on sera comme ça un jour...* ». Et l'oncle, ayant cloué consciencieusement sa caisse, s'en allait vider un pot, ou réparer une maie, pour que les rats ne puissent manger le pain des vivants. Maurice, qui a su très tôt que les enfants ne naissent pas plus dans les choux que les veaux et les poulains, les chatons et les poulets (il lui avait suffi d'ouvrir les yeux : la campagne est en copulation constante...) a pareillement vu, dès son jeune âge, en quelle cohabitation pacifique et harmonieuse vivent les vivants et les morts. Pas de séparation réelle, en vérité : les morts, « *on les met dans un bon cimetière au bord de l'eau. On y entend le vent des saules et des éternels peupliers. On entend aussi, l'été, le train-train joyeux des lavoirs, les battoirs et les langues...* »

Un bon cimetière au bord de l'eau... Le rapprochement vaut bien qu'on le souligne. Ce n'est pas là « solliciter » un texte. Nous n'aurons pas besoin de le solliciter davantage pour que *La Rivière aux oies* nous apparaisse comme l'idéal et

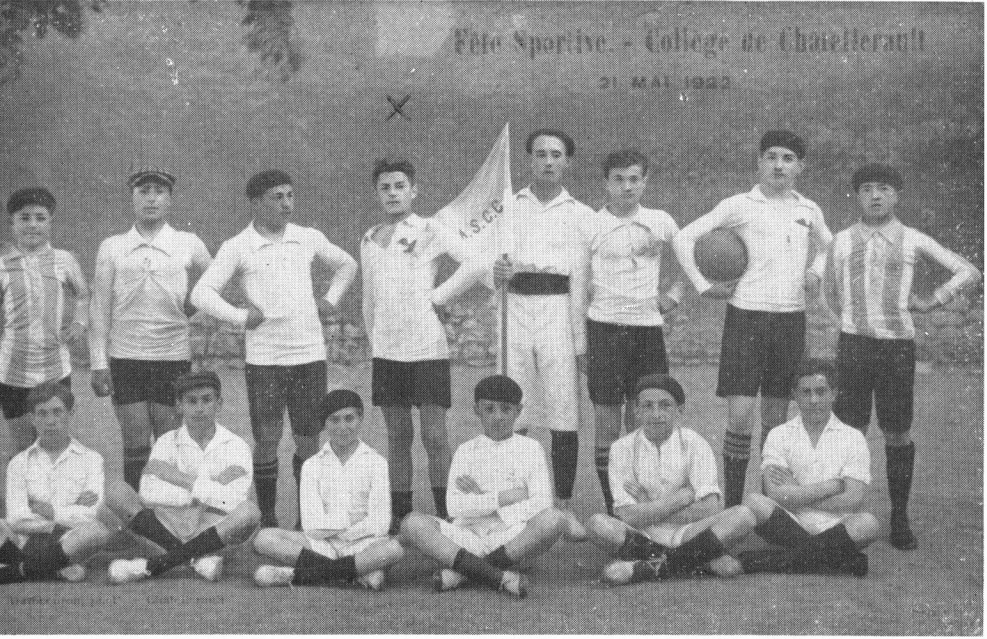
l'indispensable miroir dont Fombeure a besoin pour faire surgir la réalité. L'eau est vraiment pour lui l'élément premier. C'est dans l'eau qui la reflète, non dans le ciel où elle se découpe, qu'il regarde de préférence l'église de son village, ce qui l'amène, en toute logique poétique, à nous dire que « *les poissons nagent à l'ombre des cloches comme des battants échappés* » et qu'on « *entend sonner les carpes sur les harpes d'eau* » — une allitération spontanée étant venue, là-dessus, proposer une supplémentaire analogie. Ainsi de la mairie, de la gendarmerie, du quartier « *à croppetons* » où les vieillards attendent la douce mort ; ainsi de tout ce décor microcosmique au milieu duquel le poète est en train de naître. Plus tard, ce poète, plus savant qu'il n'en veut avoir l'air, nous parlera de « *l'eau solide du langage* », expression à la Héraclite, qui n'est point d'un « hérésiarque du lyrisme contemporain » ; dans *La Rivière aux oies*, il n'en est qu'à enregistrer, sans arrière-pensée dialectique, les mémoires de son enfance mouillée (« *dans la rosée jusqu'au cœur* ») et à prendre conscience de la transparence tout aquatique de la mort : « ... *parmi les morts, sans peurs, sans désirs, sans colères, transparents.* »

Gens et choses ont tous, dans *La Rivière aux oies*, quelque chose d'une imagerie dont les cartes à jouer, les décalcomanies, les santons et les gravures vivement coloriées d'Epinal entretiennent chez nous la nostalgie ; cette imagerie, c'est en quoi se résoud la représentation qu'un œil neuf se fait d'un monde sans âge mais qu'il croit aussi neuf que lui. Fombeure — vivrait-il cent ans, et c'est la grâce que je lui souhaite ! — ne verra jamais autrement qu'il ne les voyait autrefois les humains et les bêtes, les arbres et les eaux. Tout le monde net et frais, bien découpé et bien d'aplomb, qui peuplera ses poèmes, est déjà présent dans le livre « *modeste et sage* » de ses débuts : « *les meuniers tous pareils, tout blancs, avec de grosses mous-*

taches blanches », « *Le garde-forestier qui fume dans sa maison verte* », la « *grand'mère qui verse à boire au facteur* », « *Bouet, le forgeron*, « *poétique* », *comme dit la demoiselle de la poste* », qui chante tout le jour « *avec sa voix fausse mais belle et profonde* » ; les chevaux avec leurs « *gros yeux ovales et clairs* », « *les générations de chats qui se sont succédées dans le cellier, dans la cour et sur la maison ; l'un d'eux chassait la nuit et revenait le matin, tout mouillé de rosée, avec des plumes d'oiseau dans la gueule* », les grenouilles, les truites, les salamandres (« *deux salamandres dans ma vie !* »).

Et déjà cet humour, cet humour spontané, naturel, et non oint « composé », plus ou moins innocemment, comme celui de tant d'humoristes professionnels ! Ce n'est pas diminuer le mérite de Fombeure que de dire ce que son humour doit à la simple observation d'une réalité ingénuement drôlatique et malicieusement ambiguë dont le Poitou de son enfance lui a donné le quotidien spectacle : encore fallait-il qu'il sût l'observer, comme l'avait su faire Rabelais, son plus authentique ancêtre... Chez Fombeure, on baptise volontiers les petites filles « Ismérie », « Perce-neige » ; les juments, « Pélagie » ; les chiennes, « Parisienne » et les chiens, « Musico », ce qui dénote, de la part des parrains, pas mal de fantaisie, de poésie, de tendresse et d'irrespect pour le classement de la création en genres et en espèces bien définis. Le saugrenu n'est pas pour effrayer le Poitevin. De nos jours, il a inventé le « bitard », animal étrange qui tient du poisson, du renard et du faisan et qu'on va chasser dans les bois de Mauroc, une trique d'une main, un litre de rouge de l'autre ; au musée de Poitiers, on conserve la « grand-goule », sorte de tarasque épouvantable dont René Jozereau a fait l'emblème de sa revue ; le grand-père de Maurice contait à l'enfant, qu'en sa jeunesse on avait capturé « *dans la Vienne, un serpent jaune, gros comme un sac, qui tuait bêtes et gens* » ;

Quatorze ans...



A quinze ans, fièrement campé dans les plis du drapeau, le footballeur Maurice FOMBEURE ...

Pages suivantes :

« *Dans les emplois de Mars servant la République* », Maurice FOMBEURE (*au premier plan, à gauche*) à la cantine de la caserne de Clignancourt en 1931. *A sa gauche :* Jean PUCELLE, aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

— Maurice FOMBEURE, portrait par Suzanne VATTIER.

RENGAGEZ-VOUS
DANS LES TROUPES COLONIALES

quant à la « chasse-Gallery », ou « chasse d'Abram », ou « chasse galopine », on n'a pas fini d'en évoquer les méfaits, le soir à la veillée ; ni de s'ébaudir des prouesses athlétiques d'une « *truie enchantée* », qui maintenant « *brille dans les constellations* » après avoir, jadis, d'un saut fait passer la rivière aux voyageurs. Juments mythologiques, gardeuses d'oies au prénom de fleur ou de chimère, cochons qui volent, voilà bien de l'invention, et du surréalisme avant la lettre. Qu'on ne s'étonne pas de voir, dans les poèmes de Fombeure, le bestiaire le plus courant s'enrichir de « *darigoles* », de « *gicandouilles* », de « *tarabombanes* », de « *ratepanades* », et autres « *molubecs* », même si ces animaux étranges font penser à ceux dont Henri Michaux peuple sa *Grande Garabagne* et à ceux qui se promènent chez Léon-Paul Fargue (la « sondedam », les « pédards », le « compitalier ») tous étant, au demeurant, les descendants de la faune burlesque dont Rabelais nous fait la description dans ses relations de voyages imaginaires et symboliques. A cela près que Michaux et Fargue, ni plus ni moins que le Samuel Butler d'*Erewhon*, ont puisé dans une tradition littéraire ce que Fombeure, comme Rabelais, a directement extrait du fonds populaire et, plus précisément, du fonds poitevin et tourangeau.

Il suffisait d'avoir de la mémoire... et suffisamment d'audace et d'ingénuité pour y ajouter. Le trésor des contes et fatrasies, des comptines et des légendes, le panthéon des monstres et des merveilles que la tradition orale rechampit inlassablement, de génération en génération, ne sont pas anonymes ; ils le deviennent, par accumulation, frottement, arborescence, évaporation... Mais chaque joyau, chaque pierre, chaque figure y furent ajoutés par des individus, non par des collectivités, des agrégats, des chœurs. Fombeure est un de ces individus. Que son œuvre emplisse des livres, et non seulement

l'oreille d'une paysannerie qui regarde le feu dans l'âtre ; qu'elle soit un « monument littéraire » en même temps qu'une inflexion nouvelle donnée par un chanteur au *romancero* de la tribu, voilà bien qui montre qu'entre « poésie populaire » et « poésie élaborée », il n'y a pas un tel abîme. Encore faut-il un Lorca, ou un Fombeure, pour nous le prouver. Fargue a écrit, dans *D'après Paris* : « Ce soir-là, j'étais à la fois Villon, Gringoire, Coquillart et Jacquemin Gringonneur » ; auparavant, dans *La Côte*, nous avions entendu Max Jacob parler à la fois comme un poète du XX^e^ siècle et un druide, un assembleur de mots baroques et une naïve nourrice d'Armor ; dans l'intervalle, il était arrivé au très moderne et raffiné Apollinaire de chanter, hors du temps :

> « ... *Une chanson d'amour et de mélancolie*
> *Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise...* »

et, depuis quelque soixante ans, un Paul Fort, qui se délaie malheureusement de plus en plus, s'identifie obstinément au troubadour, au compagnon du tour de France, au violoneux de village... Mais je ne vois point qu'aucun de ces poètes ait su, comme Fombeure, être « au naturel » ce qu'ils s'efforçaient de devenir, ou ce qu'ils s'imaginaient parfois être devenus : un poète de toujours, un poète pour tous, un poète qui ajoute à la chronique du monde en nous racontant sa vie.

Les poètes gaillards ont artifice à part... • Nos terres de l'Ouest sont terres de poésie. Saint-Fortunat, Guillaume de Lorris, Jehan de Mung, Charles d'Orléans sont des nôtres. Un des plus beaux poèmes épiques français, et des plus méconnus, est une *Complainte de la bataille de Poitiers*, découverte en 1854 seulement dans les archives de Notre-Dame de Paris. C'est un poète de l'Ouest, Meslin de Saint-Gelais, qui a écrit le premier sonnet français et ce sont des poètes de l'Ouest qui, groupés dans la Pléïade, ont été les promoteurs de la renaissance poétique française, accomplissant en outre dans nos vers ce qu'un Guez de Balzac — homme de l'Ouest, lui aussi — devait accomplir dans notre prose : un rétablissement novateur de notre langue. Au cours des trente dernières années, l'Ouest a affirmé son importance poétique et plus généralement langagière. A Poitiers, Louis Parrot, Maurice Fombeure ; à Nantes, Julien Lanoë ; à Saint-Benoît-sur-Loire, Max Jacob ; à Tours, Rolland de Renéville ; à Solesmes, Pierre Reverdy ; à Rochefort-sur-Loire, René-Guy Cadou et l'école (buissonnière) de Rochefort : autant de sentinelles avancées, et vigilantes, sur « les frontières de l'illimité et de l'avenir ». Cadou a écrit que « les terres de l'Ouest sont suffisamment nostalgiques pour être vraies ». Il pensait aux Brières, aux bocages mouillés, aux couchants sanglants qui se mirent dans

la Loire. Plus bas, plus avant dans les terres, si chacun peut soupirer, avec Roger Dévigne :

« *J'ai dans l'âme une odeur marine* »

cette nostalgie se tempère grandement de bonne humeur. Le sonnet-prototype de Saint-Gelais, auquel je faisais allusion tout à l'heure, est un sonnet grivois ; un Guy de Tours ne se tient d'aise qu'il n'ait trouvé des rimes en « urne » ; un Rabelais, qu'il n'ait épuisé son stock d'allitérations et d'onomatopées drôlatiques sur la porte de l'abbaye de Thilème :

« *Ci, n'entrez pas, hypocrites, bigots,*
Vieux matagots, marmiteux, boursouflés,
Tord-cols, badauds plus que n'étaient les Goths,
Ni Ostrogoths précurseurs des magots :
Haires, cagots, cafards en-pantouflés,
Gueux mitouflés, frappants écorniflés,
Befflés, enflés, fagoteurs de tabus,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus... »

et jadis un Raoul Ponchon, et naguère l'école de Rochefort, ont amplement démontré que l'art de versifier et l'art de bien vivre peuvent s'exercer de pair ; qu'une certaine gaillardise, enfin, n'est nullement tombée en quenouille depuis que Ronsard n'est plus :

« *En l'art de poésie, un art il ne faut pas*
Tel qu'ont les prédicants, qui suivent pas à pas
Leur sermon su par cœur, ou tel qu'il faut en prose,
Où toujours l'orateur suit le fil d'une chose.
Les poètes gaillards ont artifice à part,

Ils ont un art caché qui ne semble pas art
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promène
D'une libre contrainte où la Muse le mène... »

Racan, Destouches, Henri de Latouche, Maurice Rollinat sont également des nôtres. Et profondément inspirés par ce terroir velouté, nuancé, raisonnable et malicieux tout ensemble. Une des constantes de la poésie de l'Ouest est précisément cet attachement à la terre natale. Quand Fombeure écrit, dans *La Rivière aux oies* : « *Je suis chez moi, oui je suis chez moi... J'ai retrouvé l'odeur de l'herbe, du bois vert, de la paille et de la bouse séchée. Odeur âcre, intime et pénétrante. Odeur que je n'ai reconnue nulle part ailleurs car chaque village a son odeur — l'Auvergne, la Bretagne — et la mienne n'est pas la vôtre...* », il est dans la tradition d'un Rabelais, d'un du Bellay, d'un Ronsard, qui nomment les gens, les choses et les lieux (la pierre-levée, la fontaine Caballine, le petit Lyré, la forêt de Gastyne, etc.) avec une précision toute géographique dont le souci est d'ordre affectif. Et, bien sûr, le côté « Théocrite et Martial », justement souligné chez Fombeure par Marcel Pic, est tout à fait dans la ligne agreste et bucolique de Racan.

Mais les poètes de l'Ouest ont en commun une vocation qui me semble plus essentielle. Roseaux qui bougent, ils secouent gaillardement les idées et les mots. L'allégorie, l'image, l'invention de vocables nouveaux ou l'arrangement nouveau de vocables anciens, voilà leur « *artifice à part* ». Quel prodigieux démiurge lexicographique fut Rabelais n'est pas à démontrer ; quel rôle jouèrent les poètes de la Pléïade dans la création d'une langue poétique capable de tout exprimer au plus juste, ne l'est pas davantage. Avec un Jules de la Mesnardière, qui fut (soit dit en passant) le médecin de Richelieu, la métaphore élégante, un peu ivre d'elle-même, telle que la pratiqueront

trois siècles plus tard un Apollinaire et un Cocteau, est déjà tout à fait au point :

« Le grand astre va lentement
Vers les saphirs de l'onde amère
Et Vénus, dans l'autre hémisphère,
Donne ordre à leur appartement...

... Ces grands rideaux à fond vermeil
Dont l'or pétille dans la nue,
Sont d'une étoffe peu connue
Aux pays où va le soleil.

... Sa rondeur croît en descendant.
Telle est la sphère de notre âme ;
Le cercle infini de sa flamme
S'augmente par son occident... »

Bucolisme, libre acquiescement à la contrainte de la Muse, plaisir aux mots, jusqu'à l'ébriété, voilà bien, je crois, ce qui définit une parentèle poétique à laquelle Fombeure tient autant qu'à sa famille et à son village. Quand il écrit :

J'ai longtemps vécu sous l'Empire,
Sous l'empire de la boisson... »

ou bien :

« Le facteur hypermétrope
S'avance entre les maisons
Distribue ses enveloppes
Au hasard de la raison... »

ou bien encore :

« *On évite les tumuli*
Les trognons de chou, les poubelles,
Saint-Sulpice enfin embelli
Par la nuit, ah qu'elles sont belles
Ces poubelles ! Beaux, ces poulbots... »

est-ce qu'il suit autre processus dialectique que celui dont Rabelais se fait le complaisant et amusé véhicule en courant après les échos multiples d'un mot dans sa mémoire sensorielle ? En vérité, les « *poubelles* » ont « *embelli* » Saint-Sulpice avant que « la nuit » ne s'en mêle ; elles ne l'ont fait que « pour cause » d'assonance et c'est pour la même cause qu'elles sont devenues « *belles* » à leur tour ; de la « *belle* » au « *beau* », des « *poubelles* » aux « *poulbots* », les provocations de l'allitération ont fait le reste. Item pour l'hypermétropie du facteur, choisie de préférence à la myopie parce qu'« *hypermétrope* » est plus joli, plus cocasse, parfumé comme héliotrope, étanche comme imperméable. Item pour « *l'empire de la boisson* », qui n'a fait que répondre présent, « l'œil en coin », à l'empire à shako qui cherchait une résolution graphique. Et l'on pourrait en dire autant d'

« *Un numismate unijambiste*
Dans nos campagnes retiré
S'établit comme orthopédiste,
Devient le bras droit du curé,
Puis le mari de la modiste... »

ou de :

« *Assez. Je remonte sur*
Mon socle de solitude

Loin des pourceaux, des pour sûr,
Des doux béliers de l'étude,
Des violents que rien n'élude,
Attila, César, Assur... »

Les mots s'appellent, naissent l'un de l'autre, se surimpriment, et avec eux la réalité qu'ils expriment. De leurs rapports, le poète est le témoin, un témoin complice, et non point l'agent, ou le contrôleur. Des « *bigots* » aux « *cagots* », il a fallu faire un détour burlesque chez les « *matagots* », puis un autre, historique, chez les « *Goths* » et « *Ostrogoths* ». Ni plus ni moins logique est de faire d'un « *unijambiste* », un « *orthopédiste* » et, de sa jambe unique, le « *bras droit* » du curé, puis le mari (ou moitié) de la modiste... Les mots ont de ces exigences auxquelles un poète se doit de céder et sur lesquelles il a parfaitement le droit de surenchérir. Fombeure ne s'en prive point. C'est même dans la mesure où, contrairement à ce qu'affirme Léon-Gabriel Gros, il tient la poésie pour un « objet verbal » et a moins « confiance dans la parole » que dans la vie organique du langage, qu'il est un grand poète et justifie cette définition que Platon donnait des poètes : « leurs créations étaient dues, non à leur savoir, mais à un don naturel, à une inspiration divine analogue à celle des prophètes et des devins. Ceux-là également disent beaucoup de belles choses, mais ils n'ont pas la science de ce qu'ils disent. Tel est aussi, je m'en suis convaincu, le cas des poètes... »

Sans nier aucunement l'influence qu'ont pu exercer sur Fombeure les grands contemporains qui se sont penchés sur son berceau : Max Jacob, Jean Cocteau, Léon-Paul Fargue ; les côtés Supervielle et Jammes qu'il y a dans son œuvre et, non plus, le côté bacchique (Saint-Amant, Fagus, Ponchon), ni le côté fantaisiste (Derême, Carco) qui ne lui fournit pas sa

meilleure veine, nous insistons sur ce qu'a de libre, de spontané, de naturel, le génie fabulant et « délirant » de ce poète. Fombeure n'est en vérité d'aucune école et l'on comprend qu'il décourage une critique paresseusement appuyée sur les béquilles de la référence. S'il doit à quelqu'un, c'est à l'enfant qu'il fut et aux parents et aux grands-parents qui l'aimèrent, le formèrent, et devant lesquels il voudrait briller : « *J'éprouve à confesser ainsi les animaux qui m'ont entouré, les arbres qui m'ont rafraîchi, et les gens qui m'ont aimé, une tristesse douce. Je voudrais réussir là, pour que mon grand-père et ma grand'-mère, quelques années avant de mourir, soient naïvement fiers de moi.* » S'il doit à quelque chose, c'est aux champs et aux bois, aux rivières et aux moissons. Mais aussi à cette complexe substance, physique et mentale, dans laquelle il a été pétri et dans la composition de laquelle entrent à parties égales la coloration exceptionnelle des couchants poitevins, la tendre et malicieuse bonhomie des hommes de l'Ouest, leur goût du calembour, du sobriquet, des mélanges, du baroque, de la farce, leur attachement à un vocabulaire imagé, savoureux, où traînent des expressions moyenâgeuses, des séquelles arabes, espagnoles, enfin à la survie, dans ce pays de transition où vint mourir la vague more, où les Anglo-Aquitains défirent les Valois, où le vent jette parfois des mouettes à la dérive, de vieilles terreurs, de vieilles pratiques mystérieuses dont le secret n'est pas près de s'éteindre. Il y a beaucoup de rebouteux et de guérisseurs en Poitou. La propre grand'mère de Fombeure « touchait » les dartres ; elle opérait « *avant le lever du soleil, neuf jours de suite* ». Périodiquement, on ravive à la chaux la croix conjuratrice qui surmonte la porte des maisons. On ne prononce jamais le mot « Abracadabra » parce qu'on attirerait sur soi les pires malheurs. Les campagnes sont peuplées de « Moreau », de « Maureau », de « Sarrazin » et

il n'est pas rare d'y croiser des hommes au teint basané, aux yeux de velours auxquels il ne manque que le burnous et les babouches. Le Poitevin chante plutôt qu'il ne parle, la dernière syllabe toujours en l'air ; il dit « quou » pour « ce » ; « quelle » ou « qualle » pour « cette », et s'amuse de le dire : « Ah ! quou cou qu'alle a qualle oie » — *acoucoucalacaloi* — Ah, ce cou qu'elle a, cette oie ! Il appelle l'eau : *l'aiguail* ou mieux encore : *l'ève* (« *Va don qu'ri d'l'ève* » : Va donc quérir de l'eau) ; une pie est pour lui une *ageasse*, ou une *pibole* ; son fromage favori est le *chabis*, dont le nom vient de *chabe* (la chèvre), mais peut aussi bien venir de *sabir*, ou de *saber* ; un amas de choses hétéroclites est pour lui un *drigail* ou un *aria* (arroi) ; il use et abuse d'un phonème bien à lui mais qui l'espagnolise : le « *ol* », qui remplace le ça ou le ç : « *Ol'é un biau drôle* » (c'est un bel enfant) ; il fabrique volontiers des mots à partir de mots français existants qu'il agglomère ou détourne plus ou moins de leur sens, ou à partir d'une onomatopée évocatrice, ou encore à partir de rien du tout, sinon de l'envie qu'il a de donner à quelque chose un nom à sa façon : quelqu'un qui a reçu un coup sur la tête en est tout « *ébarlobé* » ; tel autre, qui s'est pris les pieds dans une ornière ou un soc qui traîne, dit qu'il s'est « *enfergé* » ; si vous entendez quelque chose remuer en ferraillant, girouette ou clef, vous dites que ça « *sicrole* » ; vous appelez « *Pu-pu* » une variété de huppe qui fait son nid (puant) avec de la bouse et qui fait « pu-pu » en chantant, etc.

J'en passe, et des meilleures, et des plus grasses ou salées. Je ne voulais que montrer, par quelques exemples, que Fombeure est d'un pays où le langage n'est pas qu'une banale monnaie d'échange, mais une création constante ; qu'il ne saurait donc être accusé de faire de la littérature et de l'acrobatie quand il s'abandonne à sa verve langagière. Là encore

il suit sa pente, il est fidèle, il a de la mémoire. Il n'a pas eu besoin non plus de s'« assimiler la technique du discontinu », comme le dit Léon-Gabriel Gros. Le discontinu n'est pas une technique pour lui ; c'est une démarche parfaitement normale, dont il a hérité de ses ancêtres à complainte et à vielle, à coqs-à-l'âne et à franches repues. Si, comme je le crois, l'aventure poétique de ces quatre-vingts dernières années est, avant tout, une révolution du langage, il ne faut pas méconnaître l'importance de la contribution fombeurienne à cette révolution sous prétexte qu'il y a tout un cocon de musique et de tendresse, de douceur et de modestie autour de cette contribution.

C'est sans doute dans l'énumération de son bestiaire que Fombeure a déployé le plus de fantaisie et d'invention ; à côté d'animaux tout à fait réels (l'ornythorinque, la salamandre, la lamproie) ou tirés du fonds commun des légendes (centaure, ganipote, licorne) mais qui, les uns et les autres, ont déjà des noms « pleins de possibilités », voici :

> « ... *Le molubec, le plumeçon*
> *La gicandouille qui pendouille*
> *Au croc aigu de l'hameçon...* »

voici :

> « ... *la darigole*
> *tout empennée d'oiseau comme un poisson,*
> *Bête rusée qui n'est point malivole...* »

puis la « *ratepanade* » et la « *tarabombane* », déjà nommées, le « *coquemard* », les « *zircons* », le « *drû* », les « *cornenculs* », les « *loups à têtes de gnomes* », l'« *orphie* », l'« *hydre hydrophile* », auxquels viennent se joindre, en toute simplicité, le « *bœuf Apis* », la « *vache Hator* » et le « *chien Anubis* » (très

souvent, celui-là...) sans oublier les « *voiseaux* » et les « *z'hiboux* ».

Mais, s'il s'agit de parler des hommes, la verve n'est pas moins grande : « *Dans le village, nous avons la Marie Pickford... les Boitard, Bellequeusse, Palandrou* (?), *Gningnin. Et avec eux Matagot* (1), *Jabot de Chail, Paillon, Chapître, Tartifume, Tors la Piau, Bec de moule, Patte de cane, Beyacca* (?), *Bec à rebours, Boudiga, Talbatère. Puis des sobriquets d'allure militaire : La Bataille, L'Empereur, Magenta...* » (2). Il est vrai que la même tendresse et la même indulgence, et la même malice, ont toujours confondu gens et bêtes dans le cœur de Fombeure. Tout ça, ce sont des « bonshommes », eût dit Pieter Bruegel, du « bon petit monde », dit Maurice. Un très bon poème de *Pendant que vous dormez* exprime fort bien cette identité ; j'en ai copié trop de vers à l'instant ; le voici tout entier ; pour mon plaisir et pour le vôtre :

Animaux fantastiques sont
Le molubec, le plumeçon,
La gicandouille qui pendouille
Au croc aigu de l'hameçon.

L'homme? C'est l'animal qui trinque,
La femme? l'animal qui ment,
Mais connais-tu l'ornythorinque,
Le connais-tu suffisamment?

Ce mammifère monotrème
Aux pieds palmés, dont le museau

(1) Cf. Rabelais...
(2) *Manille coinchée.*

Rappelle tant celui-là même
De nos canards de basses eaux.

Et l'orphie, dis, la connais-tu
Qui te dis disciple d'Orphée?
Poissons à becs fins et pointus,
Animaux des contes de fées,

Et l'unicorne ou bien licorne
Cabrée sur les siècles défunts,
Dont l'œil d'une perle s'adorne
Et la toison de clairs parfums,

Et mon chat Papillon, de plume,
De braise et de ronron dormant,
Si bien roulé dans ma coutume
Qu'il n'y pèse point quasiment.

Mots amusants (« *multiplicande* », « *cadastral* », « *trublions* », « *croquignoles* », « *coquecigrues* », « *mascarons* ») ou rendus amusants par l'usage insolite que l'on en fait (« le tonnerre *ambroisien* », « mais le meunier s'est *résorbé* », « la vie qui *cloporte* ») ou par les rapprochements qu'on leur impose :

« *Les colonnes, les trombines,*
Les reîtres, les concubines,
Les exploits galants d'Eloi... »

« *Les laitues, les circonstances,*
L'inconstance du soleil... »

« *Chevelus, fleuris d'anguilles,*
Dans notre rue sont passés
Les Atrides, les Putrides
Et les crustacés »

mots rares, précieux, prestigieux (*zénith*, *nadir*, *involucre*, *sinople*, *aruspice*, *récubant*, *archimandrite*), patoisants (*piboles*, *arentelles*, *chiabrena*, *marouille*, *chalibaude*, *chaleil*, *pésan*), argotiques (*zigues*, *lingue*, *sorlingue*, *mégot*, *brandouiller*, *arquepincer*), fabriqués de toutes pièces ou tirés de mots existants (*gobelu*, *reginglé*, *mabraque*, *errabonde*, *herbivache*, etc.), Fombeure jongle, danse et s'enivre avec les mots. Il lui arrive d'aller trop loin, de se laisser corrompre par une facilité vraiment éblouissante :

« *Je lorulote, je débagote*
Je fais quatre repas
Je gorenflote je travaillote
Je pisse sur mes bottes
— Eh bien oui, j'en suis là... »

Dans certains de ses poèmes, il tient par contre avec succès la gageure d'être, en même temps, précieux, paysan, argotique et paillard :

« *La lune resplendine essaye son essor*
Et sur les champs ses rets sont arentelles d'or.

Le loup-garou charge le passant comme hotte
Ainsi l'homme succombe : il en a plein les bottes !

Mais dans ces nuits maléficiées je suis à l'aise :
C'est la nuit que l'on boit, c'est la nuit que l'on baise. »

Et dans tous, de donner une promotion poétique aux objets les plus prosaïques, aux expressions toutes faites. J'évoquais mon camarade Pin, jadis ridiculisé parce qu'il avait comparé les chaumes à une vieille brosse à dents. Ecoutez Fombeure « apprivoiser par jeu » une réalité non moins terre-à-terre et la hausser sur le pavois du langage :

« ... Mon enfance vous évoque
Tandis qu'un soleil léger
Pâle comme œuf-à-la-coque
S'élève sur les vergers... »

« Ne laissez pas
Les enfants jouer avec la serrure,
Ne laissez pas
Les enfants jouer avec leur nature,
Ne laissez pas
Les enfants contempler la nature... »

« ... Je prends les Hébrides
Comme on siffle un bock
Puis les Hespérides
Le Momapatoc.

Et le Potomak
Cher à Jean Cocteau
Sans quitter l'hamac
J'y fous mon couteau... »

Et écoutez-le, dans l'esprit même de Rabelais, accumuler, dans des strophes monorimes, des flots d'*Anathèmes* qui n'ont

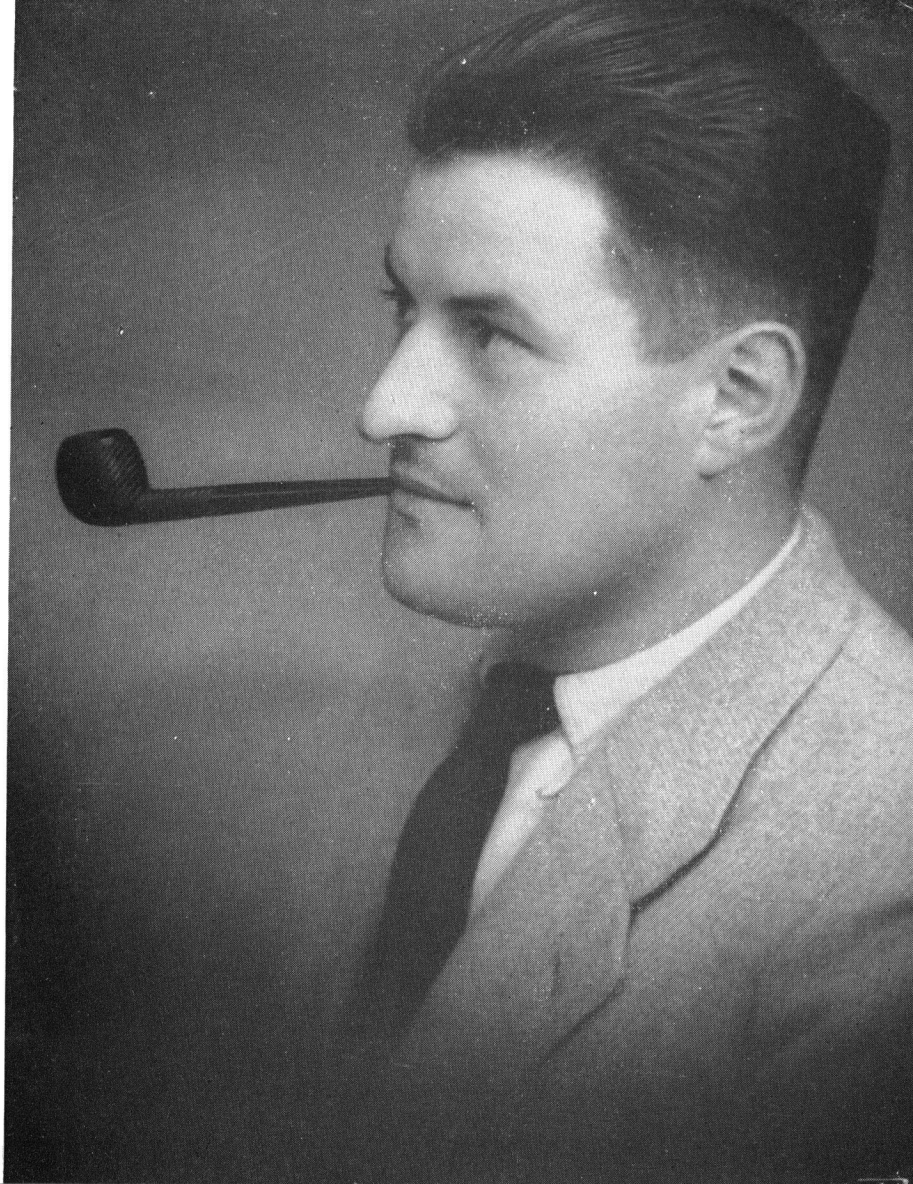
guère de logique, hormis celle de la provocation de l'écho et de la réaction en chaîne :

« Foin des victimes, des blafards
Des trublions, des nénufars,
Des croquignoles, des Putiphars,
Des Marquis, des chefs de fanfares,
Des orphéons, des blafafards,
Des cocus, des gardiens de phares !

Vivent les troubles, les truands,
Les tondus, les tonitruants,
Les Enguerrand, les conquérants,
La Malibran, Clermont-Ferrand,
Les gavots et les dévoirants,
Tous ceux qui sont sortis du rang
Et ran et ran et ranplanplan !... »

Il y a là bien de la virtuosité. Mais qui tient la plume ? Un poète soucieux de ses effets ou bien un télescripteur en chair humaine docile au pianotage plus ou moins aberrant des dieux ? Etudiant un jour la poésie d'Audiberti (1), je parlais du martellement mystérieux auquel est soumis l'inconscient du poète et auquel il finit par subordonner sa propre volonté, s'émerveillant des étincelles, voire des coups de foudre que cette frappe automatique fait jaillir de l'enclume du langage. Chez Fombeure, la soumission est la même ; c'est elle qui est à l'origine de l'étrangeté de certaines images et de la discontinuité du schème ; c'est elle qui transforme cette « poésie des gouttes d'eau » en une mitraillade intermittente, un peu

(1) In « Panorama critique des nouveaux poètes français ».



« *Les godillots sont lourds* »... Le coupe-chou à la main, le caporal Maurice FOMBEURE et quelques-uns de ses héros. (Pamiers, 1939).

En bateau sur la Vienne, à Bonneuil-Matours.

Au « Lipp », un mercredi. Maurice FOMBEURE bourre sa pipe, adossé aux céramiques de Fargue, père de Léon-Paul. *Assis à sa droite* : Louis LE CUNFF, Jean L'ANSELME, Jean LAZARE. *En face de lui* : Jean ROUSSELOT.

ivre, qui tient de la cavalcade de la chasse-Gallery et du tir aux pipes ; c'est elle qui maintient jusqu'au bout le poème en état d'irrésolution et donne à des petites questions de rien du tout — Charles le Quintrec l'a remarqué fort justement — une gravité singulière :

> « ... *L'homme c'est l'animal qui trinque*
> *La femme : l'animal qui ment*
> *Mais connais-tu l'ornythorinque*
> *Le connais-tu suffisamment?...* »

Mais cette soumission n'est jamais totale. « *Rusé comme Panurge* », Fombeure se reprend sans cesse, se repêche dans « *la transparence du délire* », remonte sur ses chemins vicinaux, recompte ses moutons, ses rainettes et ses darigoles, entonne un hymne « *A la gloire du litre* » ou médite sérieusement sur la mort :

> « *Vous parlez de la mort*
> *Comme d'une aventure*
> *Elle est dans votre corps*
> *Elle épie vos blessures*
> *Elle est sous votre main*
> *Comme un chien qui vous lèche*
> *Et vous mordra demain...* »

Après quoi, tout soudain, il se désaccorde et cède aux sollicitations des sons, générateurs d'analogies qui n'ont rien à voir avec la dialectique courante :

> « *Paysages de songe en des miroirs brisés,*
> *Putains agglutinées comme boyaux de moules,*

Soudain un grand cri vert a jailli de la foule
Le soleil se brossait sur les Champs-Elysées !

. . . . . .

« ... Au vent passent des ballons
Le soir fait chanter les moines
Mon amour est la cétoine
Qui s'endort à reculons... »

Toute l'œuvre poétique de Fombeure est faite de cette alternance entre l'acquiescement de l'intelligence aux propositions des mots, de leurs marges, de leurs échos et entrechocs, et son désir d'indépendance, d'autorité ; cette deuxième phase est propice aux poèmes de réflexion, de bon sens et d'artisanat, mais aussi à des compositions lyriques, sinon symphoniques, de proportions assez vastes, où le poète exprime son amour du printemps :

« O les nuits de printemps, longuement éclairées par la douce clarté des cerisiers en fleurs

Où l'arbre végétal, où la plante gargouillent, où la sève s'élance, fuse vers le ciel vert.

Où la mer immortelle vient à moi, s'est montrée dans la conque sonore et salée du sommeil

Où les agneaux nés de la veille sur la montagne vive tètent le pouce du berger.

. . . . . .

L'été déjà prend feu à la pointe des aigles et ses pins remués font le bruit de la mer,

Un cheval trotte l'amble, une fusée s'effile au village amusé couronné de visages

Le vieux Destin récuse et reprend sa besace et son gourdin noueux, se retourne et s'en va.
Laissez-nous vivre un peu dans ces prés jaune-blanc,
A l'écart de l'amour, à l'écart de la mort,
La douce appréhension qui se mêle au bonheur
Quand le jour et la nuit coulent comme une eau claire
Quand s'endort la vieille blessure, ah! parmi les troupeaux la sylve des blés verts,
Les pipes apaisées, le frileux bruit des seigles, laissez-nous vivre un peu, laissez-nous vivre en vain,
Printemps solennisé, pâleur des pâtres grecs. Printemps aimé des hommes, chérubin des saisons
Inépuisable et vif, bestial et doux, humus des floraisons du monde, espoir des dieux, Printemps! »

ou son amour pour la compagne de sa vie :

« *Je te ferai ce soir un poème d'amour*
Où l'on verra ton ombre apparaître à la rime
Mes désirs rouleront ainsi que des tambours
Dans l'odeur du sommeil et des algues marines... »

Mais, au long de l'œuvre, rares sont les poèmes qu'une seule des deux vocations de Fombeure anime, articule et mène au point final ; presque toujours, il y a concours entre les deux et cela ne contribue pas peu à la tournure baroque, à la beauté boiteuse d'une poésie qui, tel le forgeron de *La Rivière aux oies*, chante délicieusement faux, d'une voix belle et profonde... Cependant, les réalités foncières, on pourrait dire « cadastrales », sur lesquelles Fombeure ne peut se dispenser de reprendre pied, sont assez chevelues de merveilles et irriguées de mystère, pour qu'il ne soit pas dépaysé dans cette surréalité

imagière et lexicologique où il se laisse entraîner et rebondir. Je m'excuse auprès de lui de la comparaison, mais la « *truie enchantée* » qui « *brille maintenant parmi les constellations* » n'y fût pas allée s'y inscrire aussi aisément si elle n'avait été, sur la terre, une bête à la fois légendaire et familière, capable de discourir familièrement avec les hommes mais aussi de les porter, d'un bond, d'une rive à l'autre de la Vienne. Imagerie terrestre et chevauchées dans l'inconscient, simples instances amoureuses et délires incoercibles ont en définitive, chez Fombeure, le même découpage ornemental, la même texture ouvragée, le même style « dame à la licorne », la même inflexion douce et malicieuse, affectueuse et retorse. Caliban ailé, Ariel aux chevilles rouges de glaise, c'est toujours le même homme-enfant qui nous parle. D'où l'unité de cette poésie de pleine terre et de plein ciel, de plain-pied et de plain-chant.

Je porte le poids d'un monde... ● Un monde qui se suffit à lui-même, tel apparaît le monde de Fombeure. Est-ce à dire que le poète n'admet aucune transcendance et que, pour lui, cette réalité est la seule ? On le comprendrait bien mal si l'on répondait par l'affirmative à cette question. Non qu'il faille prendre pour argent comptant ses rares « recours » à Dieu, au Christ :

« Loisible à Dieu de nous donner des ailes,
Loisible à Dieu de nous crever les yeux... »

« Ah ! quand me rendrez-vous mes prairies, mes printemps
Où paissent les troupeaux ocellés des nuages?... »

« C'était un Christ doux et blond comme le miel
De sa mort saigne encor la terre rigoureuse... »

d'autant que, s'il parle à Dieu, c'est plus volontiers sur le ton du défi que sur le ton de la soumission :

« Cœur à cœur et les doigts noués sous ta colère,
Nous ne craignons plus rien de tes tristes éclairs.
Seigneur, vois notre joie, pourquoi la foudroyer?

Je l'aime plus que toi, ma femme et ton image.
Elle est lourde comme l'armoire de noyer.
Elle est belle comme un sourire de fontaine,
Et je l'aime, Seigneur, autant qu'on peut prier.
Je l'emporte avec moi de mes amours terrestres,
Et nous ne craignons plus ton jugement dernier. »

Michel Collier l'a très justement dit : « Dieu semble, dans l'œuvre de Fombeure, n'être qu'un podestat entouré de favoris bien étrangers au monde de la grâce. » Il faudrait ajouter que le sens du péché fait totalement défaut aux poètes qui, comme Fombeure, sont nés d'une protestation de l'enfance contre le malheur de devenir un homme et, toute leur vie, s'efforcent de se garder en état d'innocence par un retour constant à l'innocence du limon, duquel ils ont eu bien du mal à se différencier jadis, quand la raison des grandes personnes les y a contraints. Le « Dieu » de Fombeure n'est qu'un vocable hauturier, mais vague, qui peut aussi bien coiffer le grand Pan que le maître tripartite du panthéon chrétien ou quelque autre tout-puissant. Dans son église de village, il était surtout sensible à l'étrangeté de la « *mythologie romane, avec ses monstres d'animaux et de feuillages* », à la bizarrerie du « *fauteuil mérovingien* » dans lequel était assis un Christ dont les plaies ruisselaient « *en gerbes marron semblables à des javelles de sarrazin mûr* » et il a tout dit de sa religion avec cette dernière phrase : « *Et là-haut, dans le ciel, tout au fond, volent des chérubins immobiles, en robes longues. Cette voûte a fait la joie de mon enfance, pendant la messe et le catéchisme. Les peintures naïves m'enchantaient et je rêvais d'un ciel aussi simple où chacun doit se sentir à l'aise.* (1) »

(1) *La Rivière aux oies.*

Ce n'est donc pas parce qu'il arrive à Fombeure de prononcer le nom de Dieu qu'on peut battre en brèche l'implicite *credo* matérialiste partout ailleurs exprimé dans son œuvre. S'il est permis de voir en lui un homme pour qui l'au delà et l'en deçà existent, pour qui le « Qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? » de Gauguin restent les questions essentielles dont l'esprit est accablé, c'est grâce à la nostalgie poignante de certaines de ses images, à une surprenante faculté d'« évaporation », qui est propre à cette famille de poètes « innocents » dont il fait partie avec Villon, Saint-Amant, Nerval, Apollinaire, et qui chez lui, très souvent, laisse le poème sur un pied, l'autre aventuré dans un vide fuligineux, le réel coupé court au moment précis où l'on croyait s'y embourber ; enfin, à un certain nombre de phrases, lourdes de sens et de prolongements, que le poète a, systématiquement dirait-on, intercalées dans des tapisseries ou des mélodies purement décoratives. Le clairon dans lequel s'époumonne le soir, au fond du paysage, un vacher qui sera demain au régiment, ne joue si faux, ne joue si triste, que parce qu'il y a, entre la vie mordorée dont on rêve et la boue de nos galoches quotidiennes, des années-lumière de labours désolés et de prés gorgés d'eau, entre la condition de l'être et la grâce obscure à laquelle il aspire, des éternités de giration incontrôlable et apparemment sans but. L'homme gaillard, bon-vivant, amusé d'un jeu de mots, d'un déplacement cocasse des choses, tel qu'il peut se définir à travers nombre de poèmes de Fombeure, ne fait qu'un, en vérité, avec cet homme

> « *Chaste et vivant de peu, n'ayant pas mérité*
> *Sa chute ou sa grandeur...* »

ou avec cet

« *Homme si lourd de sa foi*
Qu'il dort encor dans l'aurore
Poussant de longs cris de joie... »

que le poète silhouette, çà et là, et auxquels, bien sûr, il s'identifie. Quoi que fasse l'être humain, qu'il acquiesce ou non à ses misères de « roi dépossédé »,

« *La mort pousse vers lui son bourrelet de laine* »

et peut-être son honneur est-il, le sachant, de s'en accommoder, voire d'en rire :

« *Morts lundi, pourris sam'di*
Sic transit gloria mundi... »

Creusons, creusons la poésie de Maurice Fombeure et nous nous apercevrons que cette « verve cabaretière » (Théophile Briant), cette « poésie artisanale, cousue main » (Georges-Emmanuel Clancier), ce tour « rustique et précieux, bachique et galant » (Yves Gandon), cette « magnifique liberté d'allure des trouvères et des jongleurs » (Léon-Gabriel Gros) co-existent avec une conception singulièrement grave, courageuse et lucide de la destinée, mais qui s'exprime furtivement, ironiquement, voire sous le couvert du scepticisme et de la dérision :

« *Je recèle une mort enfermée dans mon cœur,*
Qui me suit pas à pas, me parfait, me protège... »

« ... Le pésan ? C'est celui qui pèse sur sa terre
Pour arracher enfin ses secrets et ses fruits... »

« ... Un modéré délire aide à passer les jours... »

« ... Et tout délire est beau pourvu qu'il vous enivre... »

« ... A promener, fumer ma vie
Sans espoir et sans horizon
Ma vie sans haine, sans envie,
Sans amour et sans déraison... »

« ... Je porte le poids d'un monde
Qui mourra bien avant moi
Je me dresse au seuil debout
Je clame en vain ma détresse... »

« ... Au bas d'un ciel houleux, perclus de digitales,
Le squelette qui prend la forme de ma mort... »

Fombeure le stoïque ? Pourquoi pas ? Il ne nous accable pas, en tout cas, de plaintes et jérémiades. Pas plus qu'il ne prétend nous proposer un système du monde, un système de vie. Pas plus qu'il ne cherche dans l'obscurité, l'allusion sentencieuse, les fausses grandeurs d'un vocabulaire pédant, à nous en faire accroire sur la finalité de sa poésie. Ce n'est pas à lui que l'on pourrait appliquer la dernière partie de la citation de Platon que je faisais plus haut : « ... je m'aperçus qu'ils (les poètes) croyaient, en raison de leur talent, être les plus savants des hommes en beaucoup d'autres choses, sans l'être le moins du monde. » Stoïque, mais simple et souriant, ouvert, livré, tel est Maurice Fombeure, « humble suppôt de la beauté

du monde », mais chantre optimiste de cette beauté et de ce monde. Un monde qui se suffit, non par « suffisance », mais par totale absence d'outrecuidance et d'illusions, sinon d'ambition... Les grandes questions restent posées ; le monde le sait, mais sait aussi qu'il ne les peut résoudre ; alors il continue de tourner, de fleurir, de donner ses fruits puis de perdre ses feuilles jusqu'au printemps nouveau. La marche se prouve en marchant. De même :

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron ;
C'est en lisant qu'on devient liseron... »

Ce monde qui se suffit à lui-même, c'est à la fois l'univers terrestre et l'univers poétique que Fombeure en a fait. On se gargarise, de nos jours, d'une image d'Héraclite, en vérité fort saisissante : « Le soleil, grand comme un pied d'homme », en négligeant toutefois la part d'incertitude qui subsiste dans toute interprétation de textes millénaires, au demeurant fragmentaires et plus ou moins fidèlement traduits. Cette comparaison, qui affirme la parité de l'homme avec l'astre-roi et, dans le même temps, suggère que la hiérarchie des dimensions physiques et spirituelles est fonction de la perspective (vus de près, un pied d'homme est aussi grand que le soleil, un homme et son intelligence plus évidents que l'existence des dieux, etc.), cette comparaison, dis-je, pourrait servir d'introduction à une étude de l'imagerie fombeurienne. Ce sont les images, nous l'avons déjà souligné, qui donnent le plus souvent sa logique interne au poème de Fombeure. L'une engendrant l'autre, elles établissent entre les choses nommées des rapports qualitatifs et dimensionnels qui n'ont rien à voir avec le monde euclidien :

« Le grand-père est à la fenêtre
Assis sur les genoux du chat... »

« Des carpes sonnant la diane
Et des truites militaires
Deux par deux dans les clairières
Dans les casernes du vent... »

« Vois le chêne qui se déplace
Dans ses gros pantalons de bois... »

« Les piqueurs déverrouillés... »
« La trompette aux ailerons durs... »
« Les pistons antidérapants... »

« Chevelus, fleuris d'anguilles
Dans notre rue sont passés
Les Atrides, les Putrides
Et les crustacés,
Les Ulysses, les Thersites
Ephraïm et Manassé... »

« Il y a
La duchesse de Winterhalter
Il y a
Un oiseau qui compte sur ses doigts
Il y a
Du sommeil sur les toits de la terre
Il y a
De la neige et de l'Himalaya...
Il y a
Des marins qui bravent les tempêtes
Il y a
Des serpents qui jouent de la trompette
Et mon chagrin trop lourd et rond comme une rose... »

Mais c'est exclusivement à l'intérieur de ce monde que la poésie de Fombeure apporte une ivre et joyeuse pagaïe, laissant en l'état — un état d'irrésolution, voire de pure supposition, sur lequel tout au plus pèse une hypothèque divine — les rapports de ce monde avec le principe de son existence, de son origine et de sa destination. D'où, chez Fombeure, la proximité mutuelle des réalités qui entrent en contact pour produire l'étincelle de l'image, laquelle, selon la terminologie surréaliste, doit jaillir entre des réalités étrangères l'une à l'autre et se trouve d'autant plus belle et viable que le rapprochement de ces réalités a été plus paradoxal. Rares sont ici les rapprochements qu'un raisonnement fondé sur l'intuition affective et sensible autant que sur l'intelligence, ne parvient pas à justifier. Presque toujours, c'est entre deux pôles concrets également que s'élance l'éclair analogique, et non entre un pôle abstrait et un pôle matériel. Le grand-père et le chat assis tous deux à la fenêtre sont parfaitement analogues. Passé l'effet de surprise, on admet fort bien le renversement de leurs rapports : le grand-père « *assis sur les genoux du chat* » ; il y a si longtemps que les vieillards et leurs matous sont au repos, de conserve, à la fenêtre des campagnes, qu'ils ne font qu'*un*, à l'intérieur de qui peut, sans la moindre importance, s'accomplir un échange qui ne change rien, quantitativement, à la face du monde. La trompette a des « *ailerons durs* » pour la même raison qui nous fait comparer aux sons d'une trompette les coups de gosier d'un oiseau à ailerons durs, telle l'oie de la rivière. Les carpes argentées comme des cuirasses, les truites de bronze et d'or (casques, fusils, cimier, etc.) sont évidemment militaires. D'où la « *diane* » et les « *casernes* » ; « *diane* » amenant « *clairières* » par association bien naturelle entre le nom d'une sonnerie, le nom d'une chasseresse et le champ d'action de cette dernière. Les « *pantalons de bois* »

du chêne sont de même parfaitement justifiés (fourche des branches *égale* fourche des jambes ; écorce de chêne *égale* velours à côtes) et justifient à leur tour — anthropomorphisme exige ! — leur déplacement. Je pourrais « décrypter » d'autres images encore, mais ce serait, je pense, pure glossolalie. On voit assez qu'indépendamment de leur caractère ornemental, elles ont bien quelque chose à voir avec ce « moyen de connaissance » auquel, en fin de compte, s'identifie la poésie. Que le mot « Atrides » donne, par osmose, une promotion mythologique à un mot comme « putrides » et que celui-ci, en retour, fasse passer un peu de la pourriture qu'il contient dans le sang ténébreux et tragique de la vieille Orestie ; qu'un « *Himalaya* » « découle » d'un « *il y a* », un « *Manassé* » d'un « *crustacé* » ; que les « *soupirs* » soient le « *testament de la musique* », que les « *tonnerres* » soient « moustachus » (tonnerre de Zeus, dieu à barbe et moustache), que le tambour soit de bonne pâte :

> « ... *Il roule si mou il roule si lourd*
> *Comme un pain chaud sorti du four...* »

que du « *rebec* » à « *Rebecca* » et du « *quinton* » à la « *Quintonine* », il n'y ait qu'une syllabe à franchir, voilà bien qui ajoute aux pouvoirs du langage sur les choses, lesquelles n'ont que trop tendance à nous défier ; voilà bien qui multiplie les chemins dont l'homme dispose pour prospecter une réalité bien close sur son secret et qui lui masque du même coup le fabulateur auquel elle doit la vie. Allitération, assonance, écho, identification instinctive, incantation, confusion des espèces et des genres, le poète doit faire flèche de tout bois, fréquenter les « franges », se laisser porter par la sympathie vers une odeur ou une arabesque, aussi bien que vers un homme ou un oiseau. Des vers comme ceux que je vais citer sont moins

l'œuvre d'un homme raisonnable que celle d'un *vates* docile à la provocation insidieuse des sons. Sans acceptation de l'enchaînement allitératif que je souligne, il n'y aurait pas eu enchaînement d'idées ; il n'y aurait pas eu poème et conclusion morale :

« ... *Je dors parmi ces mains plus* faibles *que vos* fables
Je dors entre ces yeux *plus* faibles *que vos* feux,
Je songe sur ces seins *plus* sombres *que vos* sables
Diamants, diamants des mers
Une femme, fourmis *lumineuses du ciel,*
Me cache *et* m'arrache *à votre chanson...* »

*

Et, bien sûr, il ne me viendrait pas à l'idée d'assimiler Fombeure à une Pythie, à un médium, à un robot. L'observation pure et simple des choses lui fournit trop de traits ; il tient trop fort à ce rôle de Walt Disney en vers que Charles Le Quintrec lui reconnaît finement ; il a, avec trop de justesse, trouvé les couleurs qu'il faut pour donner une vie esthétique aux paysages réels et aux êtres bien vivants !

Certaines de ses définitions ne sont pas sans rappeler celles de Jules Renard par leur netteté de découpage, leur cocasserie délibérée :

« ... *Rues culottées comme pipes...* »
« ... *L'âne boit à plein clair de lune...* »
« ... *Le boulanger, poitrail de marbre...* »

« ... *Mademoiselle June July*
Vendeuse de papier carbone

Fille de basse qualité
Ventrue comme un trombone... »

Certains de ses tableaux de nature ont un cerne aussi précis que les allégories bien nourries de réalisme de Bruegel :

« ... *Automne, automne, automne, oh,*
Un maigre fagot de bois
Des paraphes infernaux
Sous le ciel glacé de droit... »

et il est, délibérément, anecdotier, caricaturiste, peintre de scènes de genre, avec, d'ailleurs, des fortunes diverses :

« *Quand nous sucerons nos bouffardes*
Sur le seuil à côté du chien
— Ah! que le temps vienne! Il me tarde
De ne plus rien désirer. Rien! — »

« ... *Mes chers auditeurs ayez la main bonne*
Ce que vous donnez, Dieu vous le rendra.
Nous? Nous le boirons après le trombone,
Après le trombone et la chasse aux rats
Dans notre garni près de la Sorbonne... »

« ... *Ah, le massif! Ah, le Guitard,*
Empereur dodu des Canettes... »

« ... *Goutte, tu me prends, tu me tiens*
Et me taraudes à l'aveuglette
Mes chaussons gros comme des chiens
Mes panards piqués d'épinglettes... »

Enfin, si son hérédité zodiacale, autant que le climat géographique et mental où il est né et a grandi, le porte à aimer le festonné, le baroque, le « *fracassé d'histoire* », le savoureux, le « cuivre qui s'éveille clairon » (1), les vieilles complaintes et les « dessus de portes » (2), il serait bien vain de nier que Fombeure a « mis du sien » dans la constitution de son matériel poétique.

Les « animaux fantastiques » qu'il a ajoutés à la faune des tapisseries et de la tradition orale ont souvent quelque chose à voir avec le chapitre « raretés » de l'histoire naturelle. Il en va de leur définition physique comme de leur appellation : le poète passe dans son laboratoire et, à partir d'une rémige, d'une nageoire, d'une corne, d'un pelage, d'une pince, d'un appendice sonore, d'un phonème à double sens, d'une voyelle interchangeable, pratique des greffes, des synthèses, des amputations. Il ne nous a jamais caché, d'ailleurs, qu'il soupèse ses mots, en démiurge rusé. Même « dirigisme » dans le choix des instruments de musique : Fombeure les aime vieux : rebecs, quintons, violes de gambe ; bucoliques : pipeaux, clarines, musettes, cornemuses ; rares et un peu ridicules, à tout le moins cocasses, par leur forme ou par leur nom : ophicléides, bugles, bassons ; militaires : clairons, tambours, trompettes ; avec cette restriction, pour la trompette, que les anges et les laitiers l'utilisent et qu'on peut s'y tromper. L'orchestre de Fombeure est orphéonesque plutôt que symphonique — et il y a bien là de quoi surprendre quand on sait combien Maurice aime la grande musique, sous le signe de laquelle est né son grand amour (3). — Si les instruments nobles y figurent par-

(1) Swedenborg.
(2) Rimbaud.
(3) « Nous nous sommes aimés à travers la musique... » (*Greniers des saisons*).

Carmen, Jacqueton, Saint-Sulpice...

En page suivante :

« Saint-Sulpice, enfin embelli... »

(*Photo Justin*).

fois, il leur est enjoint de se mettre au diapason un peu faux, cacophonique, basse-courier, de la formation ; à Toscanini, on préfère un violoneux de village, bien abreuvé de vin rouge ; Saint-Amant ne s'en offusquera pas :

> « ... *Voicy Bacchus qui nous convie*
> *A mener bien une autre vie ;*
> *Laissons-là ce fat d'Apollon,*
> *Chions dedans son violon...* »

Fombeure est si visiblement conscient de son métier, de ses ressources, qu'il ne saurait être question de prolonger l'exégèse de son œuvre. Il s'est d'ailleurs trop explicitement confessé sur les origines et les fins de son attachement aux vieilles polyphonies, aux figures et aux fleurettes de haute-lisse, aux poignantes sonneries désaccordées qui abolissent les casernes, aux kermesses suantes et à leurs flons-flons saouls — dans des poèmes délibérément intitulés : *Polyphonies*, *Le temps d'Isabeau*, *Inconcevables lansquenets*, *Variations pour une trompette de cavalerie*, *Coqs et Clairons*, *Foires*, *Poème de la caserne*, *Kermesses* — pour qu'on mette en doute l'intervention artisane, optimiste et généreuse de sa volonté dans la perpétuation, par le langage, d'un monde naïf, anachronique, forgé de couleurs pures, grouillant de métamorphoses, titubant d'espoir et d'amour, infiniment plus humain que le « monde réel » qui l'occulte. Le poète est celui qui *fait* ; il est aussi celui qui *sauve*. Nulle pesanteur ne saurait venir à bout de sa grâce.

Tels qu'en Fombeure enfin... ● Un mot encore, et touchant cette étonnante faculté que Fombeure a de se débarrasser de toute la pesanteur du monde, d'un coup d'épaule, d'un éclat de rire ou d'une chanson. Les gens qu'il côtoie, les bêtes qu'il caresse, les mots qu'il soupèse, il n'est rien qui ne révèle à ses yeux exercés la petite brèche insolite, la perspective drôle ou l'infime blessure insoupçonnée à la faveur desquelles il est possible d'entrevoir, amande blanche, cœur secret, ce vrai monde dont nous sommes exilés par la vocation du malheur. « *Clodion le chevelu* », « *Charles le chauve à tête ronde* », « *Thomas Gringoneur* » ; « *l'épicière entourée d'odeurs douces d'enfances* », le « *chien Anubis* », « *la rue des Ursins* », les « *trompettes d'involucres* », « *les seins moites des boulangères* », « *le trèfle et la mélampyre* », « *les Putrides* », « *le Bruno Walter* », « *la cloche fraîche des enclumes* » et « *les peupliers intelligents* », autant de rencontres heureuses — dans l'histoire, la mythologie, la chronique villageoise, le sixième arrondissement, les prairies de la Vienne, la botanique, le dictionnaire, la salle Gaveau, etc. — mais dont seul un Fombeure pouvait tirer le meilleur parti.

Dans *La Rivière aux Oies* et dans *Manille coinchée*, abondent les rencontres humaines déterminantes dont ne sont favorisés que ceux qui les méritent. Emouvantes, et plus souvent encore

cocasses, elles ne seraient rien, qu'une poussière impressionniste de souvenirs personnels, sans la fermeté du trait qui les découpe dans la vie quotidienne, sans la souriante sympathie qui les accouche de leur signification véritable. Cette signification n'apparaît pas du premier coup ; il faut parcourir la galerie de personnages que Fombeure a constituée à force de prendre des instantanés (il n'invente jamais rien ; il raconte sa vie...), pour se rendre compte qu'elle est peuplée d'êtres de la même famille, du même style, et en déduire que le portraitiste n'a retenu d'eux que ce qu'ils avaient de commun à lui dire. « *La baronne de Tarrambourè* », lauréate des Jeux floraux ; « *la fille de Potut, Ismérie, mariée à Arsène Beaudont, l'épicier* », et dont la lecture du feuilleton quotidien influence grandement la vie ; Tru-Tru, le guérisseur ; Roubier Austrégile, dit Gésil ; les maquignons, les braconniers, les marchands d'anguillettes grillées, le « *curé dodu* », le garde-forestier, « *le Doucelin nommé gardien des morts* », « *la bouchère qui expose un lourd édredon de plume* », et plus tard, rencontrés à la ville, les « *vieux zigues à puces* », les « *retraités de la Coloniale* »,

« ... *Les dames de Paris*
Qui n'ont pas de devantures... »

ont beau être d'origines, de métiers, d'habitudes, de mœurs et de caractères différents, ils sont tous taillés sur le même patron. Ce sont des êtres purs, tout à leur passion, à leur manie, à leur profession, à leur définition sociale, zoologique. Que Fombeure s'en amuse, ne l'empêche pas de les aimer, et très précisément parce qu'ils sont fidèles à leur situation, à leur fonction : la baronne fait des vers, le curé prie et engraisse, le boulanger boulange et les mendiants mendient. Peuplée de cette humanité ingénue, la terre peut tourner tranquille,

avec l'assentiment des saisons, du Zodiaque et de Dieu s'il existe.

Parti-pris de simplification ? Je ne crois pas. Car, enfin, tous ces « Doucelin », toutes ces « Ismérie », tous ces « Tru-Tru » existent ou ont existé ! Et leur portrait est ressemblant, vous pouvez m'en croire ; à telle enseigne que je pourrais vous dire le vrai nom de Cubizeau et vous dire dans quel livre de vers, et à quelle page, vous trouverez intégralement certain poème de la baronne de Tarramboure dont Fombeure cite deux vers dans *Manille coinchée* :

> « ... *Les poètes, les amoureux*
> *Des mortels sont les plus heureux...* »

Car, encore un coup, il n'y a rien d'inventé dans cette œuvre si apparemment éloignée pourtant du naturalisme. S'il y a parti-pris, c'est celui qui fait d'un homme le découvreur, et puis le protecteur, de ce qu'il y a de meilleur chez les autres hommes : leur candeur, leur enfance, leur adhésion à la simple et merveilleuse réalité.

Et, naturellement, le passage de Fombeure au régiment ne pouvait pas ne pas lui valoir des rencontres mémorables. Anti-militariste doux et rigoleur, le poète s'enchante d'évoluer au milieu de types à la Boubouroche et à la Hurluret tellement vrais qu'ils en deviennent invraisemblables, en particulier « *un vieux capitaine à bout de course... baptisé le sanglier de Clignancourt, qui ressemblait à une bonne caricature de Bismarck* » et « *le caporal Krabbe... dit Ivan le Terrible... une belle figure de soldat* » dont les sentences méritent de passer à la postérité : « *un mégot dans une chambrée propre, c'est un anachronisme* », « *un homme qui n'a pas les mains sales n'est pas un soldat* », « *le pas cadencé est un garde-à-vous qui se déplace* ».

L'enchantement dure peu... Fombeure est par trop irrespectueux du règlement et par trop franc sur les raisons de ses fous-rires ; le caporal Krabbe agite ses pinces et mandibules ; le sanglier de Clignancourt fonce... Maurice n'a que le temps de se garer ; il ne sera jamais officier, tout au plus caporal... et tirera de son séjour dans les emplois de Mars un des livres les plus verveux, les plus désopilants, que la vie de caserne ait jamais inspirés : *Soldat.* Le fait-il exprès ? bénéficie-t-il d'une chance exceptionnelle dans ses rencontres ? toujours est-il que tout est « du Fombeure », au régiment comme au village, y compris les motifs de punition : « *S'est livré à un acte de défécation* », « *boit seul et nuitamment* » et les paroles de l'hymne de l'infanterie coloniale :

« ... *Les belles-mères, c'est comme les z'homards :*
Quand c'est cuit, c'est rouge !
Respectez l'armée coloniale,
Que personne ne bou-ou-ouge ! »

Mobilisé en 1939, Fombeure retrouvera quelques belles occasions d'exercer sa verve ; il se mordra aussi les doigts d'avoir écrit *Soldat*, puisque cela lui vaut les arrêts de rigueur... Il nous a conté sa guerre dans *Les godillots sont lourds*, avec toute la retenue qu'il faut, aux jours graves, avec une malice ébouriffante partout ailleurs. Sa veine l'a encore servi en ce qui concerne les « rencontres », autrement dit le peuplement du monde ; voici « *Mimile... antiquaire à Paris, mais originaire de Saint-Girons* » qui « *portait sur ses épaules, et sans effort apparent, une superbe tête de Sarrazin, au teint mat, aux paupières lourdes. Un vrai soldat d'Abd-er-Aman égaré dans la marsouille...* » ; voici « *Didier Benoît, dominicain... Il était intelligent, le bougre. Et très calé en philosophie. De plus, il pintait comme un archange.* » ; voici « *le lieutenant Cunard, dit Cucu* »,

« *Boudoin-bras-de-fer* », « *un clairon surnommé Jésus-Christ... Gallois, dit Gueule d'acier, et Plisson, artiste-peintre, originaire de Montmorillon, qui perpétuait fidèlement à l'armée, tant par ses chansons que ses propos et attitudes, la tradition gauloise de l'Ecole des Beaux-Arts... le cantonnier Marius Déboulard, qui tenait à rapporter à sa chère femme sa bonne tête de pleine lune...* » Et là encore, Fombeure n'invente rien, ne fait que prendre des instantanés ; nombre de mes lecteurs connaissent certainement, comme je le connais, le camarade artiste-peintre (et céramiste) Plisson ; il leur est facile de témoigner que cette rapide silhouette de chahuteur est bien la sienne...

Saint-Amant et Colette étaient, eux aussi, des gens que Fombeure ne pouvait pas ne pas rencontrer. Il est bien dommage que le livre de Maurice sur l'ingénue rouée du Palais-Royal, restée comme lui fidèle à son accent fruité de paysanne non-repentie, n'ait pas encore vu le jour. Quel autre pourrait être plus vrai ?

★

Le tout naturel glissement vers la légende, la tapisserie, la guerre de cent ans, la « *tarabombane* », la complainte, qui s'est opéré, chez un Fombeure abasourdi de « *rainettes* », éberlué de « *truites militaires* », enchanté de récits incroyables et ivre de soleil « *fracassant* », devait, non moins naturellement, le conduire à écrire des chansons. Déjà, certains de ses poèmes appelaient une musique, à tout le moins une diction chantante, accentuée. Des strophes comme :

« *Je stipule*
Dit le roi
Que les grelots de ma mule
Seront des grelots de bois... »

« *Une vieille boîte à musique*
Sur deux notes s'épancha
A l'ombre d'un chat sur l'herbe
A l'ombre d'un chat... »

« *On dansa la ronde*
Mais le roi pleura
Il pleurait sur une
Qui n'était pas là... »

étaient, en vérité, plus proches de la comptine et de l'air à danser que du poème élaboré. Il suffit de les comparer à *Dansons la capucine*, à *A la claire fontaine*, à *Nous n'irons plus au bois*, etc. pour n'en pas douter. Ou encore à telle vieille chanson poitevine qui a bercé l'enfance de Maurice comme elle a bercé la mienne :

« ... *Au printemps, la mère ageasse*
Au printemps, la mère ageasse
Fait son nid dans les buissons,
La Pibole,
Fait son nid dans les buissons,
Pibolons. »

Je ne sais si Fombeure avait un compositeur « sous la main » quand il se mit à écrire ses *Chansons de la grande hune*. Toujours est-il que celles-ci — tout en prolongeant, sans la moindre solution de continuité, la veine poétique proprement dite de leur auteur — exigent un support mélodique et rythmique dont on se défend mal de chercher les « portées » en bas de page. Ce sont vraiment *des chansons*, populaires et légendaires bien sûr, non des poésies éventuellement « musiquables ». On ne peut

d'ailleurs les lire, ou les entendre, sans se demander s'il s'agit d'inventions ou de pures retranscriptions, tant elles sont naturelles, tant il semblerait normal d'apprendre que les gars de la marine à voile les chantaient au temps de la flibuste :

« ... *Le gars qui l'a fait, la chanson,*
C'est René-Guy Cadou, gabier de misaine,
Un joyeux garçon,
Le gars qui l'a fait, la chanson,
C'est René-Guy Cadou, gabier d'artimon. »

Les compositeurs n'ont d'ailleurs pas manqué de s'intéresser aux « paroles » de Fombeure : Francis Poulenc, Florent Schmitt, Claude Arrieu, Tony Aubin, Jacques Lacome, etc. et la diffusion — par le tour de chant, la radio, le disque — de la *Chanson de Saint-Nicolas*, des *Six chansons villageoises*, de *V'là le printemps*, de la *Chanson de la fille frivole*, n'auront pas peu contribué à faire reconnaître Fombeure pour le plus authentique « trouvère de la terre de France », comme le dit Marcel Pic. Des fantaisies radiophoniques : *Jeanne d'Arc à Domrémy* (musique de Louis Beydts), *Le colporteur* (musique de Marcel Bitsch), ou théâtrale : *Orion le tueur* (avec Jean-Pierre Grenier et Olivier Hussenot) ont également aidé le grand public à se rendre compte de l'existence, au vingtième siècle, d'un frère de Villon, de Rabelais, de Saint-Amant et de Fanfan-la-Tulipe. Pénétrant plus avant dans son œuvre, ce même grand public, dont il est faux qu'il faille désespérer sous prétexte qu'il réserve ses ovations aux mannequins publicitaires, a découvert en Fombeure un poète dont il pouvait croire l'espèce éteinte : lumineux et diapré comme l'eau vive, mais bourdonnant de la voix des siècles et fraternel comme le pain ; un poète en qui l'homme se retrouve, non pour son affliction mais pour sa con-

solation et son enchantement. Qu'on réhabilite l'enfance et le monde sera sauvé. Fombeure est une de ces rares fontaines de Jouvence qui nous promettent et nous permettent le salut.

★

Comme le temps passe ! Il y a exactement vingt ans que je publiais mon premier recueil de quelque épaisseur : *Le goût du pain*. Fombeure en avait écrit la préface, qui s'achevait ainsi : « *cette vieille cité romane, couleur de pain cuit, culottée comme une pipe, croupissant doucement sur ses habitudes, nous nous en sommes échappés bruyamment pour exploser chacun à notre tour. Hop là boum ! C'est aujourd'hui le tour de Jean Rousselot. Et le voici.* » Si je recopie ces lignes, ce n'est nullement, qu'on me comprenne bien, comme on passe la rhubarbe à qui vous tendit le séné ; on n'a que trop parlé, déjà, d'une « conspiration des gars de l'Ouest »... Ce que je veux faire entendre, et ce fut la raison qui me dicta ce livre, c'est qu'il est advenu à Fombeure ce qui n'advient qu'aux grands poètes : d'explorateur, il est devenu continent ; il y a aujourd'hui, dans le monde des idées et des faits, une île, une grande île nouvelle, et qui ne cesse de grandir, avec sa végétation, sa faune, ses mœurs et ses habitudes bien à elle ; c'est l'île Fombeure au nom de source, posée sur « *les eaux solides du langage* » comme un cor de chasse ingénu et pathétique sur un buffet de merisier luisant, comme un soleil d'espoir indélébile sur le palimpseste, toujours en chantier, de l'âme humaine.

L'Etang-la-Ville, février 1957.

« C'est là, durant ces heures de soleil et de frais,
que j'ai pris mon amour de l'eau ... »

BONNEUIL-MATOURS
vu par Jean Rousselot.

CHOIX DE TEXTES

RÉVEIL

On prit pour celle des anges
La trompette du laitier.
L'aurore roule ses oranges
Sur chaque sentier...

Ah ! cette trompette dérange
Ton petit sommeil de rentier ?
— Mais ce n'est plus trompette d'ange,
Si c'est trompette de laitier !

En France
N'est-ce pas,
On attache de l'importance
Aux choses qui n'en ont pas !

1925

JASON

A Jean Cocteau.

QUAND les douaniers l'arrêtèrent,
Il fumait une pipe en terre.

Il leur dit, le rire mauvais :
« Si l'on vous demande où je vais,
Vous direz que je suis Jason. »

— C'était l'Homme de la Toison. —

(Mais, sans carte d'identité,
Il fut tout de même arrêté).

1926

NAIF

— Je stipule,
dit le roi,
que les grelots de ma mule
seront des grelots de bois.

— Je stipule,
dit la reine,
que les grelots de ma mule
seront des grelots de frêne.

— Je stipule,
dit le dauphin,
que les grelots de ma mule
seront en cœur de sapin.

— Je stipule,
dit l'infante,
élégante,
que les grelots de ma mule
seront faits de palissandre.

— Je stipule,
dit le fou,
que les grelots de ma mule
seront des grelots de houx.

Mais, quand on appela le menuisier,
Il n'avait que du merisier.

CARICATURAL

MAFFLU, pansu, rose,
Posé sur ses bas
Malgré la cirrhose
Il est au combat.

Tel. Sur sa rapière
On lit (côté droit)
« Max-Adrien Pierre
Charcutier du Roy. »

1925

AIRS DE RONDE

On dansa la ronde,
Mais le roi pleura.
Il pleurait sur une
Qui n'était pas là.

On chanta la messe,
Mais le roi pleura.
Il pleurait pour une
Qui n'était pas là.

Au clair de la lune,
Le roi se tua,
Se tua pour une
Qui n'était pas là.

Oui, sous les fougères
J'ai vu tout cela,
Avec ma bergère
Qui n'était pas là.

JUGEMENT DERNIER

Je l'emporte avec moi de mes amours terrestres,
Seigneur, nous voici ma femme et moi devant vous
Nous nous sommes aimés ici-bas. Tout le reste
A passé près de nous comme une fête vaine
Seule votre lueur éclairait notre peine
Seule votre splendeur allumée sur nos jours.
Nous voici devant vous. Durs ancêtres gothiques
Roides comme on les voit devant les cathédrales
Etait le premier couple immortel et menteur.
Nous, nous avons suivi les barques de nos cœurs
Maintenant nous voici purs ainsi qu'au jardin
Scellés comme le ciel au ciel, comme les pierres
Soudés, comme le lierre au lierre et saignant l'un par l'autre
C'est la même résine enlaçant les deux pins.
Cœur à cœur et les doigts noués sous ta colère
Nous ne craignons plus rien de tes tristes éclairs
Seigneur, vois notre joie — pourquoi la foudroyer ?
Je l'aime plus que toi ma femme et ton image
Elle est lourde comme l'armoire de noyer
Elle est belle comme un sourire de fontaine
Et je l'aime, Seigneur, autant qu'on peut prier.
Je l'emporte avec moi de mes amours terrestres
Et nous ne craignons plus ton jugement dernier.

LEURS SOUFFRANCES

Un jour, un de nos petits chats s'était endormi sur le foin de la grange. Il ne s'était pas réveillé au retour des hommes et ils avaient déchargé la charrette sur lui, sans faire attention. On l'entendait miauler de détresse, la voix étouffée par trois mètres de foin. Alors on a fait son sauvetage. On a dégagé le long du mur et il est remonté à grand peine, tout miaulant, tout aplati. Mon petit minet ! Il m'a mordu de douleur quand j'ai voulu le retirer. Mais il en est bien revenu. Toute la maison l'aimait ce petit chat. Pensez donc, on avait perdu une demi-journée à deux hommes, en pleine saison des foins, pour le sauver !

Les chiens de chasse étaient les favoris de mon père. Le meilleur d'entre eux, Musico, mourut après une longue agonie ayant eu les reins brisés par une auto. Je le soignais moi-même et je soulevais sa pauvre tête pendante pour qu'il puisse manger. On l'avait couché dans un vieux têt à lapins, sur de la paille fraîche. Quand je lui portais à manger, il me regardait d'un air pitoyable. Il semblait me dire : « Maurice, tu sais, je suis perdu. Tu es bien bon pour moi, mais je n'en réchapperai pas. » Je l'embrassais en refoulant mes larmes et je lui disais : « Musico, mon vieux Musico, tu guériras. Si, tu guériras, va. »

Mais il souffrait de plus en plus et il hurlait toutes les nuits. Aussi mon père pendant que j'étais à l'école lui donna une boulette d'arsenic. Le lendemain matin à mon réveil ne l'entendant plus, j'y courus. Il était raide et déjà froid.

Au déjeuner mon père avait les larmes aux yeux. Il parlait d'une voix bourrue, en affectant de regarder par la fenêtre. « Pour sûr qu'il était bon. Je n'en retrouverai jamais un pareil. Il changeait de voix selon le gibier. Je savais tout de suite si c'était un lièvre, un lapin ou un chevreuil. Ah, je n'en retrouverai jamais un pareil, non ! Bah ! après tout, ce n'est jamais que du chien ! » Mais ses yeux démentaient ses paroles.

J'ai vu mourir un petit chat, dans un coin de la cour, un soir, à la tombée de la nuit. Les chevaux rentraient en traînant des chaînes. Stéphane pompait de l'eau pour les faire boire. Ma petite sœur criait dans la maison. Le chat était déjà sourd et aveugle. Il avait les pattes tendues et de temps en temps de grands frissons le secouaient. Je le caressai. Il ne sentait plus rien. Il est mort là, en quelques minutes au milieu des bruits indifférents, de la vie heureuse, du beau soir d'été. J'avais le cœur serré, serré.

Et l'agonie terrible des chevaux...

MÉNÉTRIERS

Il n'y a pas trente ans, chaque village avait son bal ; on dansait dans les granges, sur la terre battue, avec des résines au mur. Le violoneux montait sur une barrique. Il tapait la mesure du pied sur le fond de la futaille. Mon grand-père m'a raconté qu'ils avaient desserré les cercles, un soir. Le musicien tapait du pied, et tape-que-je-te-tape. Soudain, un grand fracas : l'artiste était descendu au fond de la barrique. « Il n'était pas content ! Il s'était tout dépiaulé le coude. »

Celui qui faisait danser ma grand-mère, à la Touricière, ne connaissait qu'un air qu'il jouait toujours, et pour toutes les danses, mais en changeant le rythme :

« ... Quarante sous les prunelles
Cinquante sous les plus belles. »

Et à la fin de chaque danse, il encourageait la jeunesse à bien faire :

« Embrassez vos mignonnes ! »

C'était rituel.

En ce temps-là, les garçons fréquentaient les filles le dimanche soir, à la veillée. Ma grand-mère — elle le dit, du moins — avait chaque dimanche une douzaine de prétendants. Ils lui parlaient chacun leur tour. Celui qui entretenait la demoiselle allait s'asseoir près d'elle au pied du lit. Au bout d'un moment, le suivant dans l'ordre des soupirants, impatient, rappelait son rival aux convenances : « Allons, à mon tour. »

Les ménétriers jouaient « de routine ». Ils se passaient les airs

de père en fils, sans connaître la musique. On dansait aussi à la vielle, vielle seule comme un essaim d'abeilles étouffée par les pas des danseurs. La vielle jouait :

« Mon père avait un âne
Pareil à toi, pareil à toi... »

Pour les mariages, vielles et violons enrubannés. Ils marchaient en avant, le long des fossés fleuris ou sous le vent de décembre. Le vent vous apportait des bouffées de musique. Les femmes et les enfants sortaient aux portes :

« Au printemps, la mère ageasse
Fait son nid dans les buissons
La pibole
Fait son nid dans les buissons
Pibolons. »

On avait planté des sapins tout le long du chemin. La mariée boutait le feu dessous et la noce jetait des sous sur une chaise pour les nécessiteux qui avaient planté le sapin. Le soir, on dansait la ronde autour d'un feu de joie et on tirait des coups de fusil en l'air.

Le lendemain matin, dans quelques villages, on promène le marié et la mariée dos à dos sur un âne. Toute la jeunesse suit en chantant.

Les « assemblées » perdent peu à peu leur vogue. De mon temps, tous les jeunes gens quittaient le bourg, à la tombée de la nuit, couchés sur les bicyclettes à guidon de course, une lanterne vénitienne pliée engagée dans les rayons. On rentrait vers trois heures du matin. Là-bas on dansait sous un « parquet ». La toile tremblait au vent ; les curieux, tout autour, passaient la tête sous les pans.

Une nuit j'étais en tête de la file des bicyclettes. Je me suis

endormi au vent. Nous nous sommes réveillés trois ou quatre dans un tas de fagots qui se trouvaient au bord de la route. Les rayons étaient pris dans les pédales, les guidons faussés, mais il n'y avait pas de mal.

Les gendarmes, à la sortie du bourg, nous regardaient défiler. Ils se plaçaient à trente mètres l'un de l'autre pour ne laisser échapper personne et faisaient toujours quelques procès : « ... l'avons appréhendé... »

De temps en temps aussi il y avait grand bal au bourg même. A *L'Hôtel de l'Etoile*, le soir de la fête des Laboureurs, la musique avait fait défaut : « Ils dansent la musique sourde ! » Le bal était annoncé par une inscription au cambouis sur la porte du têt à cochon en bordure de la route :

« Ce coir à neuf heures... »

car le patron avait l'orthographe indécise.

Mon grand-père m'emmenait à cette fête des Laboureurs : messe à onze heures, puis banquet. Les laboureurs avaient un insigne : un épi de blé sur une pensée de toile peinte. Ils le portaient à la boutonnière et se tenaient droits. Le soir, ma grand-mère piquait cet insigne entre les piles de draps dans le buffet. Il en reste encore.

L'odeur des dimanches matin dans mon enfance est celle du savon à barbe. Ce jour-là, mon grand-père se rasait avec soin, à la cuisine, devant une vieille glace toute piquée qu'il accrochait à la fenêtre. Il lui fallait longtemps, surtout depuis que sa vue baissait. Paillon venait quelquefois ; il regardait les joues toutes bleues et, apercevant des poils oubliés dans les bonnes rides profondes :

« Dis donc, Alphonse, tu me sembles. Tu ne mets pas tout ton bois en coupe la même année ! »

CHANGEMENTS AU LOIN

Après le déjeuner, ma grand-mère me dit, invariablement :

— Maurice, prends donc une petite goutte. Ça te fera faire l'indigestion.

De même, la mère de Barthélemy, notre domestique, que nous avions rencontrée sur la place de Jardres répondait à mon père qui lui demandait où son fils tenait garnison :

— A Dôljoura, Monsieur Fombeure.

— Comment dites-vous ?

— Dôljoura.

— Ah ! Dôle, dans le département du Jura ?

— Je ne sais pas. J'y mets comme ça. Il reçoit toujours les lettres.

Barthélemy, un grand gaillard blond, aux oreilles décollées est parti avec enthousiasme, le troisième jour de la mobilisation : « On va y couper les oreilles ! Je t'en enverrai une, Maurice ».

Il encourageait Fernand Delaveau, assis sur un brin de charrette à bœufs et pleurant toutes les larmes de son corps. C'était le soir de la mobilisation, dans notre cour. Fernand était marié à Jeanne, la servante de ma grand-mère, depuis le dix juillet. Il lui coûtait de partir. Jeanne me soutenait qu'il fallait dire « annemi » et non « ennemi ». C'est la seule chose que je me rappelle lorsque son souvenir vient m'effleurer.

Fernand Delaveau est resté là-bas. Barthélemy aussi...

Quand le tocsin a sonné, le soir de la mobilisation, j'étais assis sur les marches de l'escalier en train de dessiner une automobile sur mon cahier de dessin. Je venais d'arriver de

l'école. Mme Andrault est descendue vers le bourg, tout essoufflée. Au retour elle est entrée dans la maison, toute pâle :

— Eugénie, la guerre est déclarée !

— Mon Dieu, faut-y !

Et pour la première fois les hommes sont revenus des champs avant la nuit. Quelques instants après, le garde-champêtre est monté, venant du bourg, et il a collé une affiche sur l'un des piliers de la grille. Tous les hommes lisaient, gravement, derrière lui, pendant qu'il promenait son pinceau. Je me rappelle les deux petits drapeaux croisés par la hampe et, au-dessous :

« Armée de terre et de mer ».

J'ai reconnu qu'il s'agissait de choses très graves à ce que mon père ne m'a rien dit lorsque j'ai recommencé à mettre mon doigt dans mon nez. Et pourtant, il m'avait vu.

Puis, il est parti. Il m'envoyait des cartes postales, pour moi tout seul. Comme c'était beau !

Un jour où je faisais « mérienne » dans la grande chambre, là-haut, j'entendis en bas une voix bien connue, sourde et joyeuse. Je fermais les yeux pour retenir mes larmes de joie. Ils ont cru que je dormais. Mon père était là, à côté de grand-mère, dans l'encadrement de la porte. Je les voyais entre mes cils croisés. Mon père souriait doucement. Alors, je me suis dressé d'un coup :

— Papa ! Papa ! Tu ne t'en iras plus, dis ! La guerre est finie, dis ?

— Non, mon petit, mais ça ne durera pas longtemps. Puis, je suis tout près, à Châteauroux. Je viendrai souvent, sois tranquille.

Il était si drôle en soldat. Il paraissait très gros parce qu'il était sanglé. Et il avait de si belles bottes. Je fourrais ma petite

jambe dedans tous les matins. C'est quelques mois après qu'il a commencé à laisser pousser sa barbe. Nous étions allés le chercher à Chatellerault, avec mon oncle Georges, dans la voiture du petit cheval, Polyte. Nous l'avons demandé *Au Chêne Vert* où il déjeunait à chacune de ses permissions.

— Ah, il vient juste de sortir, nous dit Noël, le patron, vous allez le trouver tout près du Jardin Public.

Un grand soldat marchait devant nous.

« Tiens, vois-le donc », dit mon oncle. « Cours l'arrêter ». Le soldat marchait tout doucement. Je passe à côté de lui. Je le regarde. Il avait de la barbe. Je continue mon chemin...

— Hé, Maurice !

Je me retourne. C'était lui. C'est la seule fois où je sois passé près de mon père sans le reconnaître. Il est vrai que j'étais petit. Maintenant, quand j'approche d'un endroit où il se trouve, sans le savoir, il me semble que mon cœur bat plus fort. J'en ai eu longtemps comme un remords de ne l'avoir pas reconnu du premier coup. Mais je pense que c'était sa faute.

Nous allions aussi le chercher à Chauvigny avec ma tante Yvonne ou mon grand-père. Un jour, là-bas, il me prend les bras pour m'embrasser. Il les trouve tout minces dans ses fortes mains.

— Hé, qu'est-ce que tu manges, donc ? Maurice ? Des sauterelles ?

— Non, Papa. Je mange du pain.

Quelle joie au retour ! C'était lui, lui enfin qui conduisait le cheval, sans y prêter attention, avec sûreté. Il demandait des nouvelles de tout le pays. Puis des chevaux : — Ah ! la Pélagie a eu des coliques, mais ça c'est passé comme ça !

— Vous l'avez promenée au moins ?

— Oh oui, au moins une heure, jusqu'au chemin de la Yandée.

— Bon, ça va. C'est toujours ce qu'il faut faire !

En arrivant, le chien était fou. Il sautait de lui à moi, puis de moi à lui, puis dans les pattes du cheval Polyte. On entendait ma grand-mère aller et venir dans la cuisine, à grandes enjambées. Mon grand-père sortait pour aider à dételer. Du seuil, il se retournait pour crier dans la maison :

— Eugénie, dépêche-toi. Ils sont rendus.

Jours clairs. Jours heureux où nous étions tous à la joie du moment. Ces soirs-là, on veillait si tard que mon grand-père s'endormait au coin du feu. On s'arrêtait de parler. Tout le monde se tournait vers lui avec tendresse. Il avait les jambes allongées, sa casquette sur le nez. Le feu l'éclairait par secousses silencieuses. Le chat ouvrait les yeux sur lui de temps en temps, puis les refermait.

Ma grand-mère lui piquait doucement son aiguille à tricoter dans l'oreille.

— Hé ?

Tout effaré, les yeux bobes, il se retournait vers nous puis souriait en clignotant.

Depuis des mesquineries humaines, trop humaines, hélas ! ont gâté tout cela. Les hommes ne sont pas faits pour être heureux. Ils ne le peuvent pas. Et les enfants se dépêchent d'être hommes pour cesser, enfin ! d'être heureux, tout seuls et sans partage. Ah ! si tu savais tout ce que tu perds, Maurice, collégien hâtif, puis soldat, et autres choses de cette espèce. Si tu savais tout ce que tu as perdu !

C'était peut-être moins beau que tu ne le vois maintenant. Mais quand même. L'écluse sonne toujours au fond de la nuit et la maison n'a pas changé. Les lapins cognent dans les clapiers comme dans des maisons à étages et la chatte au ventre mou dort encore au soleil ; sous ses paupières à demi-fermées passent des vols d'oiseaux qu'elle voudrait bien, qu'elle voudrait bien...

ARBRES

Voici la nuit qui m'éteint, me traverse
Quand de sa tête elle touche ma clarté,
Me rend gauche comme un cheval arrêté
Tremblant comme un petit chat sous l'averse.

Tout près de moi si les maisons s'allument,
Je me sens pris dans leur grave bonté.
Les cheminées, les cheminées qui fument
Comme une alerte qu'on n'a pas écoutée.

Jusqu'à l'aurore, dans ces noires racines,
Nous souffrirons — peut-être pour mourir —
Il n'est pas trop des coqs et des clarines
Lorsque le jour viendra nous secourir.

Arbre italien, soliloque feuillage,
Que fais-tu là seul et grand peuplier,
Souffle où la terre devine son visage,
Ombre où la nuit vient tout nous embrouiller ?

Je ne sais plus. J'ai perdu mon sillage,
Le puits, le four croulant sous les figuiers.
Un peu de lune en saurait davantage :
La lune ne veut pas briller.

Maurice Fombeure

LE BONHEUR EST EN MOI...

A Carmen.

Le bonheur est en moi comme une eau si tranquille
Que le jour et la nuit n'y mêlent plus leurs eaux
Plus dur que les rochers, plus tremblant que les îles
Comme un bateau s'en va sur deux sillons de laine
Comme un lourd front d'auroch qui partage les eaux
Le bonheur est en moi comme une flûte d'aube
Qui s'allume et s'endort, ô ma rainette d'eau
Ma rainette d'eau claire sur les rives d'argile,
Ce bonheur caressé comme une harpe d'eau.
Douce tête sans nid, douce tête sans rides
Epaule du sommeil, vague au faîte des arbres
Tous les sommeils chantaient en moi comme les eaux
Pour se poser la lune écarte les roseaux
Je retrouve avec toi les printemps éternels
L'arôme des rosiers, les murmures des masques
Les oiseaux sont couchés sur la paille du ciel
Et ton cœur lentement chuchote jusqu'à moi
Doux comme une souris dans le palais des livres
Le rire silencieux de l'herbe déserte
Tout m'entraîne vers toi, tout conspire à ta perte
Ame fraîche, éblouie sous cette averse d'or.

13 Mai 1929.

BATELIER DE L'ALLIER

Batelier de la Loire,
Joli batelier, batelier d'Allier,
Il a tiré au sort,
Au sort et le premier,
Batelier de l'Allier.

L'est parti pour la gloire,
Batelier de la Loire,
Dans les chasseurs à pied,
Batelier de l'Allier.

C'est un beau régiment,
Un régiment de gloire,
Batelier de la Loire,
Un régiment qui plaît,
Batelier de l'Allier.

S'il en revient gradé,
Botté z'à l'écuyère,
Batelier de la Louère,
Sa femme sera fière

De s'aller promener
Le dimanche après dîner,
Batelier de l'Allier.

Un coup de sabre au ventre,
C'est beaucoup moins cherché,
Batelier de la Loire.
Dans la gloire on y entre
Mais n'en sort plus jamais,
Batelier de l'Allier.

Batelier de la Loire,
Y fut tué le premier ;
Mourut à la nuit noire,
Batelier de la Loire.
Tout seul dans un hallier,
Batelier de l'Allier.

Buvons à sa mémoire,
Bateliers de la Loire,
Un coup de muscadet,
Bateliers de l'Allier.

C'EST LE JOLI PRINTEMPS

C'EST le joli printemps
Qui fait sortir les filles,
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps.

J'y vais à la fontaine,
C'est le joli printemps,
Trouver celle qui m'aime,
Celle que j'aime tant.

C'est dans le mois d'avril
Qu'on promet pour longtemps,
C'est le joli printemps,
Qui fait sortir les filles.

La fille et le galant,
Pour danser le quadrille.
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps.

Aussi, profitez-en,
Jeunes gens, jeunes filles ;
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps.

Car le joli printemps,
C'est le temps d'une aiguille.
Car le joli printemps
Ne dure pas longtemps.

LE RETOUR DU SERGENT

Le sergent s'en revient de guerre,
Les pieds gonflés, sifflant du nez,
Le sergent s'en revient de guerre
Entre les buissons étonnés.

A gagné la croix de Saint-Georges,
Les pieds gonflés, sifflant du nez,
A gagné la croix de Saint-Georges,
Son pécule a sous son bonnet.

Bourre sa pipe en terre rouge,
Les pieds gonflés, sifflant du nez,
Bourre sa pipe en terre rouge
Puis soudain se met à pleurer.

Il revoit tous ses copains morts,
Les pieds gonflés, sifflant du nez.
Il revoit tous ses copains morts,
Qui sont pourris dans les guérets.

Ils ne verront plus leur village,
Les pieds gonflés, sifflant du nez.
Ils ne verront plus leur village,
Ni le calme bleu des fumées.

Les fiancées, va marche ou crève,
Les pieds gonflés, sifflant du nez,
Envolées comme dans un rêve,
Les copains s'les sont envoyées.

Et le sergent verse une larme,
Les pieds gonflés, sifflant du nez.
Et le sergent verse une larme,
Le long des buissons étonnés.

PAYSAGES INTÉRIEURS

J'ÉCOUTE dans le vent gémir un noir cyprès
D'un seul jet, long venu comme une torche d'ombre,
Je suis loin de la vie si les hommes sont près
Mais toujours leur commerce a le goût de la cendre.

Ta chaleur est en moi plus que mon sang qui coule
Et le ciel a l'humide éclat de ton regard,
J'entends toujours ta voix dans les bruits de la foule
Et ta présence vraie m'envahit quand je pars.

Rien ne peut séparer nos cœurs que l'ombre exalte
Ni l'absence éternelle, ni le plus noir tourment
Car leur félicité ne connaît plus de halte
Tant ils se sont unis l'un l'autre infiniment.

CHANSON DE LA BELLE

Sous un pêcher en fleur
La belle s'est assise,
La belle qui est triste
Qui n'a pas d'amoureux,

Qui n'a pas d'amoureux
Pour lacer sa chemise.

Sous un pêcher en fleur,
La belle entend la neige
La belle entend la neige
Qui tombe dans son cœur.

Ne pleurez pas la belle
L'amour rend malheureux.

J'aimerais mieux souffrir
A cause des amours,
J'aimerais mieux souffrir
Que d'être là seulette

A voir tomber la neige
Dans un pêcher en fleur.

LA GUERRE DES BALEINIERS

Les baleiniers s'en vont en guerre
Contre le roi des Angleterres :
Le noir va devant, le blanc va derrière,
Et les voiles vont au vent.

« Quand vous reviendrez, dit la tourterelle,
Vous m'apporterez des points de dentelle
Dentelle d'Irlande, souvenir d'amour
Et des broderies de clochers à jour. »

« Quand vous reviendrez, dit le petit mousse,
Vous m'apporterez du tabac à bouche. »
« Nous on est les hommes, on n'apporte rien
Qu'une tape au mioche, un collier au chien. »

« Nous on est les hommes, à chacun sa peine
Des filets de vent, des nuages de laine
Noroît le suroît — service du roi.
On rapportera la bonne blessure
On nous choisira
Pour garder un phare où la place est sûre
Voilà ce qu'on rapportera. »

Les baleiniers s'en vont en guerre
Contre le roi des Angleterres :
Le noir va devant, le blanc va derrière,
Et les voiles vont au vent.

PLUIE DU SOIR

Le grand-père est à la fenêtre
Assis sur les genoux du chat,
Les oies jouent de la trompette,
L'araignée compte sur ses doigts.
Les étangs de l'écho reflètent
Un vieux château couleur de feuilles
Pris dans une pluie toute neuve,
Dans l'eau qui bat sous les moulins,
Des souris bleues devant le feu
Et des rats gris dans les prés verts
S'arrêtent au bord de l'espace,
A la lucarne du grenier ;
La pluie barbouille leurs moustaches
Dans la maison du garde-chasse,
Des jours sans jeux, des jours sans dieux.
J'écoute pleuvoir dans les feuilles ;
La forêt goutte, goutte à goutte,
Lentement la forêt s'effeuille
Broutement de l'illimité...
O ciel du vent, ciel de l'eau claire,
Des soldats bleus comme du fil
Dans les casernes du zénith

Dans les casernes, du nadir.
Les bêtes des eaux vont partir
Sous leur capuchon d'étamine
Et les chandelles des rouliers
Briller au loin dans les averses.
Rentre le chat, rentre la herse,
Il pleut comme les peupliers.
Rentre les chats et le grand-père,
La pluie entoure, éteint la terre,
Efface tous les escaliers.

1930

CHANSON FAITE AVEC DE VIEUX MOTS

Bel oiseau dans l'arbre irrité
Plumes de la pluie, le vent tombe,
Bel oiseau dans l'arbre irrité,
Belle colombe de l'été.

Belle fille dans la clarté
Sois l'ardent tremblement des saules,
Belle fille dans la clarté,
Belle colombe de l'été.

Quand je te vois je sens en moi
La maladresse d'une rose,
Je te revois j'entends en moi
L'orage des grands désarrois.

Belle fille dans la clarté,
O rumeur, ô merveille heureuse,
Bel oiseau dans l'arbre irrité
Belle colombe de l'été.

Je suis vaincu par ta beauté
Ainsi que s'effeuille une rose.
Mais le sort que tu m'as jeté
Il me semble une apothéose
Et flambe en moi comme un été.

Bel oiseau dans l'arbre irrité,
Bel arbre des métamorphoses,
Bel oiseau dans l'arbre irrité,
Belle colombe de l'été.

L'EAU-DE-VIE DE SYLVAIN MASSÉ

pour André Maréchaux.

QUAND j'allais te trouver devant ton feu de braise
Qui soufflait par à-coups, rosissait doucement,
Je te disais : « Ah, qu'on est ben aise »
Et l'horloge battait dans l'ombre, fauchait de son disque luisant
Tu proposais : « Attends ! Tu vas ben prend' quéqu'chose ! »
Et moi, hypocritement : « Non, non. Je n'ai besoin de rien. »
Tu allais vers le placard du fond en t'excusant :
« Je n'ai plus de vin du Pinacle. Une petite goutte ? »
Et tu sortais l'eau-de-vie de ton ancêtre Sylvain Massé
Soldat au 4e voltigeurs de la garde impériale
Né en 1835 de Pierre et de Marie Bonneau
A la Chapelle-Moulière, département de la Vienne
Canton de Saint-Julien-l'Ars
Epoux de demoiselle Laglaine prénommée Modeste
Tu me disais : « Je me suis tuyauté là-dessus. »
« La vigne a été introduite en Gaule après l'an 900 »
« Elle accepte tous les terrains sauf les terrains acides »
Et, de la fiole qui figurait une barrique avec ses cercles et ses « douelles »

Tu versais l'eau-de-vie un peu plus pâle que l'ambre
— C'était une eau-de-vie d'avant le phylloxéra —
(Les amateurs sauront ce que cela veut dire)
O bouteille pleine de rires...
Tout d'un coup, on avait le pays dans la bouche,
Et la vigne des Hauts, ses pierres à fusil,
Ses grives percutant le silence attiédi,
A l'orée des forêts le cerf haut et farouche,
Le cerf ennuagé de mouches aux ramures de noir persil.
Tout d'un coup, on sentait la vie calme et modeste
De Sylvain Massé, vigneron, époux de Modeste
Qui lui portait, dans un vieux « port-dîner », la soupe aux [vignes
La tête d'ail qui fusille les humeurs malignes,
Le « chabichou », la miche grise et le vin blanc.
Noblesse aux mains noueuses, aristo de la pioche
Eborgneur de lèches, écraseur de loches, nous te voyons
Dresser ton dos voûté dans le fond du passé
Paisible et courageux, ô bon Sylvain Massé.
Nous réchauffions les verres d'or fin au creux de nos paumes
En silence nous bénissions l'obscur labeur des hommes
Dans notre cœur chauffait, chantait le fruit clair de ta geste
Sylvain Massé, époux de Modeste.
De cet après-midi, j'ai gardé la mémoire
De la neige tassée dans le lourd ciel d'hiver,
Du feu bleu, du soleil se couchant dans l'armoire
Et des chenets cuivrés, de la chatte gris fer
Qui frissonnait parfois sous ses reflets de moire,
De notre amitié forte, et de l'heure, et du reste,
Et de ton eau-de-vie d'avant les jours d'enfer,
O Sylvain, époux de Modeste.

PROVINCES

A Fernand Derôme.

Les dieux de bois sur les cités
Ouvrent des ailes vermoulues.
Je porte en moi de longs soirs gris
Brouillés de province et d'ennui.
Loin de la ville des luthiers
Bragards et valétudinaires,
J'erre à travers mon vieux Poitiers
Bossué comme une taupinière.
Maisons étales de sommeil
Et cathédrales englouties
Sous les vagues longues du temps.
Toute cette mélancolie
S'enfle comme un beau soir de fête,
Eclaire une rose parfaite
A l'ombre lasse d'un clocher.
Je porte aussi le lion des Flandres
Martelé de coups de soleil
Et le haut beffroi non pareil
Où tournent sans fin les corneilles.
Je porte en moi des cris d'oiseaux,
Je porte en moi des vols de cloches,
Et les perles des carillons,
Et des frairies et des ducasses,
Et des assemblées d'accueillage.
Je porte en moi de clairs villages,
D'autres aux murs poreux de lave,

Des cortèges de mariages
De longs enterrements sans fin.
Je porte en moi ma propre fin
Et mon silence, et mon courage...

Maurice Fombeure

ESPÈCE DE COMPTINE

Pour Anne-Marie Menanteau.

ANNIE Annette
Tante Briquette
Le loup-garou
Sort de son trou
S'en va t'à vêpres
A bicyclette
S'en va t'à vêpres
Avec ses poux.

La messe est dite
Dans le moutier
La vieille fille
A son chauff'pieds
La jeune fille
Son poudrier
Et son œil brille
Le loup-garou
Criquet Coquille
Le loup-garou
En est amoureux.

Va voir son père
La lui demande
« Serait mon gendre

Un loup-garou ?
J'aime mieux pendre
Ma fille au cou.

« Au cerisier
Qui fleurit rose
Au prunier qui
Fleurit si tendre
J'aime mieux pendre
Ma fille au cou ! »

Le loup-garou
Verse une larme
Qui fait un trou
Sort un gendarme
Qui tue d'un coup
Le loup-garou.

Dans sa peau taille
La cornemuse
Qui joue toujou
Quand on s'amuse
Qui joue toujou
Quand les soirs sont doux.

LE PARADIS DE L'INSTITUTEUR

PENDANT que les grenouilles mouillées joyeusement nues
Plongent sous les racines des roseaux,
L'instituteur en retraite impose au paysage
Ses bottines à bouton, son veston d'alpaga.
Il se voit régentant une classe au Paradis des enfants sages
Sous la direction d'un brave bon Dieu si bon papa
Qui possède trait pour trait, avec un peu plus de dignité et un
[peu moins de bonhomie
Le visage de son inspecteur d'Académie.
Un jour il lui accroche en bégayant et en tremblant
La rosette de l'Instruction Publique enrichie de diamants.
Il y a aussi là-bas une association de parents stupides
Et de temps en temps, sous la forme de l'âme d'un vieil acadé-
[micien à rotules et hémorroïdes.
La bêtise salonnarde se plaint de son enseignement
Au banquet de la Revue des Deux Néants.
C'est comme sur la terre, en somme, avec en plus l'odeur de
[sainteté.
Comme sur la terre il est en butte aux attaques de l'enseigne-
[ment libre,
Mais on ne peut plus lui reprocher d'être un pilier de l'école
[sans Dieu
Puis ce dernier est juste malgré qu'il reconnaisse les siens.
Une fois par éternité l'ange inspecteur primaire
Devant la porte avant d'entrer replie ses ailes de lumière.
Le soir, après sa classe, l'instituteur fume l'âme de sa petite
[pipe de plâtre
Et respire le visage de ses roses

Qui n'ont pas même gardé hélas leur parfum de la terre.
Dans les jardins irréels il marche à pas comptés
Et fait demi-tour tous les cinquante mètres comme dans la [cour de récréation.
Lui qui avait toujours enseigné la bonne morale et l'amour de [la patrie
Il s'ennuie, il s'ennuie, il s'ennuie,
Fatigué de tant de clarté, d'ailes bleues et de bonne musique...
Il regrette son chat qui n'est pas là
Le matou Titi Walpurgis, noir et blanc,
Gourmand, paillard, guetteur d'oiseaux
Et qui était son seul vrai compagnon — son ami — sur la terre
Sur l'humaine et terrestre terre
Cette vallée de misères et de damnation
Mais qui avait du bon tout de même, oui, qui avait du bon...

GRENIERS

A Marcel Arland.

Greniers de nos années,
Greniers de nos enfances,
Tout bruissants de noix vides,
De robes surannées,
De papiers en guirlandes
Et de roses fanées ;
Tapissés d'arentelles
Dans un rais de soleil.
Mystère des grands mots,
Des syllabes d'abeilles,
Sorciers des vieux décembres,
Des matins de clarté,
Je voudrais respirer
Vos odeurs de poussière,
Chers greniers de jadis
Perchés sur les campagnes,
Ouverts sur les blés hauts
Les trèfles incarnats.
Greniers, soirs d'hirondelles,

Retentissants d'oiseaux.
Une souris grignote
Toujours l'éternité
Et sous sa bourguignotte
Le vieil hôte enchanté,
Le dur soldat des guerres
Qui, trop las d'être las,
Un soir se pendit là
Ayant dit ses prières,
S'en vient encore la nuit
Vêtu de son silence,
De velours et de ruse.
Greniers, je vous regrette
De l'un à l'autre été.
Greniers, vaisseaux des songes,
Voguant sur le ciel bleu
Un enfant à la proue
Et qui, content de peu
Vaisseaux, croyait en vous !

PREUILLY-SUR-CLAISE

A James.

Allons loin de la ville lasse,
Loin du tonnerre des rouliers,
Des rues, noirs damiers de l'espace ;
Loin des carrefours lanterniers,
De cette lutte sans vainqueurs,
Loin du ciel mou, fouaillé de pluie,
Plus changeant le jour et la nuit
Qu'aux métamorphoses du cœur.

Pour voir neiger les amandiers
Dans le petit froid de l'aurore.
Réjouissez-nous de votre souffle,
Velours des blés, sommeil bruissant
Autour de l'aérien village,
Des forgerons incandescents
Battant une enclume sans âge,
Du boulanger, poitrail de marbre
Qui siffle quand la nuit descend.
Village fracassé d'histoire,
Donjon des légendes d'amour
Au fond de la plus haute tour.
Par delà l'abîme des arbres
Tourne la ronde des vautours ;
Au bas de sa rumeur heureuse,

Des prés fleuris de boutons d'or,
Une rivière enchante l'ombre
Immobile et coule sans bords.

On entend tinter goutte à goutte
La chantepleure d'un cellier ;
Le képi du garde champêtre
Passe entre les jardins mouillés.
Et puis la nuit s'étoile toute,
Efface les rides, les routes,
Apaise les cœurs lourds de doute,
Lâche les souris des greniers
Et les chats qui vont sans souliers...

Nuit vide et creuse où tout écoute
Emporte-nous sur tes voiliers.

Maurice Fombeure

REMONTRANCE AU PAYS LOINTAIN

A Madeleine Ley.

Un chat très vieux du temps des rouets
S'est endormi la Mélusine
Mais les soleils l'ont réveillé
Avec les cuivres des bassines
Et les cris des oiseaux mouillés.

Le pic-vert la toc toc hu toc
Sur l'aulne et le chêne rouvre
Frappe l'heure à son cadran :
La forêt du Bragadran.

Ma porte au vent du Nord
Le bugle des bergers
Une poignée d'étoiles
La trompette des mers
Et ses chevau-légers.

Vous me parliez un jour
De la perdrix des neiges
Elle est blanche comme elles
Et se nourrit d'airelles
— Je pense à mes amours —

Couché sur ces remparts
Quand vient le soir, je pense
A mon pays de France,

Aux lourds moulins pleins d'ombre
Bas sur les nénuphars.

Aux tilleuls bleus du mail,
A nos vieilles enseignes :
« Au gai laboureur », « Au vaillant soldat »
A ma mère qui pleure
Quand je ne suis pas là.

Pendant que je n'y suis pas
Les roses de chien fleurissent
Aux buissons de mon pays
De gros nuages en dérive
Fleurissent le ciel aussi
Pendant que je n'y suis pas
Mais le vin mélancolise
Les souffrances du soldat.

Sur ces montagnes froides
Une trompette triste
Epèle les étoiles
Qui viennent se poser
Dans le ciel vert doré
Sur les routes, les gaves
Je ne sais quand je dormirai.

Un mouton bêle longuement
C'est bien triste le régiment.

CHEVAUX DE BOIS
CHEVAUX DE MON ENFANCE

Chevaux de bois, bêtes d'apocalypse,
Sommeils d'enfants, calèches de velours,
Tournez pour nous dans les fêtes foraines,
A mi-chemin de la terre et du ciel.

Pistons crevés, hurlantes limonaires,
Cacophonie haletante d'enfer,
Kiosque braillant de cris et de lumières
Combien plus beau que le chemin de fer !

Virez, chevaux couronnés de visages,
De convoitise et de rires envieux,
Ménagerie des illusions sans âge :
Coqs et cochons, girafes, éléphants.

Nous, pour vous voir, nous venions des villages
La tête rase et les yeux grands ouverts,
Chevaux tout droits cabrés dans la fanfare
Montant, baissant comme la houle en mer.

Cœurs fracassés sous la lune des filles,
Sous le tonnerre ambroisien des tambours.
Le soir venait, lent, chaussé d'espadrilles,
La nuit s'ouvrait sur les champs de velours.

SOLITUDE

Je marche sans arrêt
Dans cette énorme ville
Où gronde le murmure
Immense de la mer,
Où l'on perçoit à peine
Le signe d'une étoile,
Le galop d'un cheval
Dans la rue, le matin,
L'agile des oiseaux
Sur les arbres de neige,
Le cri vert des bateaux
Dans les vagues de marbre.
Je marche sans arrêt
Perclus de solitude,
Dans ces déserts mortels
Tout luisants de regards.
J'entends autour de moi
Des plaintes étouffées,
Des soupirs de bonheur
Fragiles roses mortes.
Heureusement ma lampe,
Phare de mes automnes
Brille là-bas au loin
Dans le fond de mon cœur
Et m'attire, invincible,
Tout gluant de ténèbres.
Je monte un escalier

Dans cette énorme ville
Où gronde le murmure
Immense du malheur ;
O chat, lampe, famille,
Bonne humaine chaleur,
Sauvez-moi tous les soirs
Du naufrage intérieur,
De l'éternel naufrage !

LE CYCLE DES COQS OU LE JOUR D'ÉTÉ

A Blaise Briod.

Les coqs vont chanter tout l'été
Dans ce grand ciel inhabité
Mais le trèfle et le mélampyre
Fleurissent de l'autre côté.

Un orvet brisé comme verre
Frôle l'ombre amère des menthes,
Dans l'ennui vide du soleil
Qui pèse sur les eaux dormantes.

Vient la nuit pure comme l'eau
On entend, au bas, les sanglots
Des crapauds, des engoulevents,
Et les cris frileux des hulots.

De vertigineuses rainettes
Sur les remparts bleus des années
Etoilent cette paix violette
S'éteignent dans la matinée.

J'écoute les chants batraciens
Dans la chambre où le taret crisse
J'évoque des réveils anciens
— Le bonheur a plus d'une ruse —

Jusqu'au cri fracassé des coqs
Joufflus comme gardes-françaises.
Et voici la longue fournaise
La Journée tonnante d'échos.

AUTOMNE DE HAUTES LISSES

A Monique Saint-Hélier.

Innocence des campagnes
Et des grands bois dépouillés
Les piqueurs déverrouillés
Brandouillent des cors de chasse,

La meute s'essouffle, jappe
Dans les combes, les halliers.
L'arroi lent des peupliers
S'effile au fond de l'espace.

Piboles mélancoliques
Redites-nous nos amours
A l'âge des catéchismes,
Quand nous avions les doigts gourds,

A la saison des « veilleuses »
(Colchique ou flamme des prés)
Lorsque l'on brûle les fanes
En bordure des forêts.

L'odeur lourde des pressoirs
— Tant de guêpes écrasées —
Ah ! vous reverrais je un soir,
Fantôme de mes années ?

Dans la cour bleue d'une ferme
La chouette ulule sans bruit
Venez, rentrez vite. On ferme
Les lourds plumiers de la nuit.

PAYSAGES URBAINS

Au coin de la rue des Ursins
Et de la rue de la Colombe

Le vieux Paris qui se souvient
Sur la Seine ouvre ses yeux bleus.

L'accordéon me frappe au cœur,
Tonnerre allègre des souliers ;

Un bal délirant de rancœurs
Plein de louffiats et de soutiers,

Vin blanc gommé, chapeaux de cartes,
Inconséquences du sommeil.

On sent le passage d'un ange
Dessus la chope du barbier

Cependant que l'heure ivre sonne
Au pavillon des couvre-feux,

Que l'aube ouvre ses ailes mortes,
Poussiéreuse et grise déjà.

Lumineuse, manger d'étoiles
D'aigles invisibles, tambours.

Effarée d'humaines tempêtes,
D'un grondement qui vient de loin...

PAYSAGES SUBURBAINS

Caves bossues, rôtisseurs d'anguillettes.
Des faux saulniers y vivent tout le jour
Une chanson que le piston répète
Franchit le ciel odorant des faubourgs,

Ciel graillonneux, poisseux, de jeux de cartes,
Ciel de la moule et ciel du merlan frit
Tout barbouillé, lourd d'humaines fumées
Tout écorché de ruses et de cris,

Sur les canaux tristes dans les Villettes
Au fond bardé d'enseignes pots cassés
La paix du soir danse dans la poussière
Du gros vin rouge aux rires fracassés,

Pour effacer doucement tant d'opprobre
Ce ciel criard bousculé d'embellies
Il ne faudrait, un soir brouillé d'octobre
Qu'une pluie fine et la mélancolie.

CORTÈGE

Chevelus, fleuris d'anguilles,
Dans notre rue sont passés
Les Atrides, les Putrides
Et les Crustacés.

Des bassons outrepassés
Les sonneurs d'ophicléides,
Les marchands de pots cassés,
Au bas d'un ciel vert et vide
Dans notre rue sont passés.

Lourds d'un ciel éclatant d'astres
Les orgues de Barbarie
Ont pleuré sur nos désastres,
Sur nos soleils fracassés.

Aux balcons des maireries
De grands saluts compassés.
Le piétinement des foules
La plainte des sans amour
Puis la nuit ouvre et déroule
Ses trompettes d'involucres,
Ses tentures de tambours.

Enfin, à la lueur des pipes
Tout le village a dansé :

Les Ulysses, les Thersites,
Ephraïm et Manassé,
Les Atrides, les Putrides
Et les Crustacés.

AUTOMNE

Automne, automne, automne, oh,
La saison de l'ancolie
La saison où les tonneaux
Se remplissent de folie,

Saison du blaireau, du loir
Et des premiers doigts du froid,
Bords de la Loire ou du Loir
— Monte la fumée des rois —

Automne, automne, automne, oh,
Un maigre fagot de bois
Des paraphes infernaux
Sur le ciel glacé de droit,

Puis des brumes ravigotes,
Des écharpes de velours,
Des guivres, des matelotes
Des rumeurs et des tambours...

Automne, automne, automne, oh,
C'est la rentrée des écoles,
C'est la rentrée des tonneaux
Des rouliers de Picrochole.

La poix des matins des soirs,
Jeux brutaux et têtes-bêches,
Le morne ennui des dortoirs,
Les souliers et les bobèches.

Automne, automne, oh, chenu !
Mon cœur se fond d'amertume !
Les bois, les taillis sont nus
Le givre aux lampes s'allume.

Mon enfance vous évoque
Tandis qu'un soleil léger
Pâle comme œuf à la coque
S'élève sur les vergers.

SOUS L'ÉTOILE LA LICORNE

Pour Audiberti.

Ah maman maman maman
Dis que cette putain borgne
Fait de mal aux régiments
Qui traversent les Solognes
La forêt de Bragadran

Guenon, gaupe et maritorne
Ah maman maman maman
Prenez-moi dans votre dorne
Comme quand j'avais trois ans
J'étais haut comme une borne
Et frais comme un hareng blanc

Sous l'étoile la Licorne
Nagent des poissons d'argent
Dans sa trompette de corne
Le pâtre hâve et nécromant
Délire. Son chien Flagorne
Chasse les brebis du vent

La licorne est unicorne
L'âne oreillard et bruyant
Farouche, et le cerf, bramant.
La route s'en va vers l'Orne
Avec ses rouliers roulant
Le long des haies et des viornes

De l'aigle l'Alpe s'adorne
Et le marais du flamant
Le pâtis, de l'orme morne
Et le régiment du rang
Le tambour crie ran et ran
On se hausse du tricorne,
On bombe sous le fer-blanc

La mort cogne torche lorgne
Les bien vivants, les mourants
Elle emporte dans sa dorne
Les plus gros et les plus grands,
Les timides et les mornes,
Les vaincus, les conquérants

Les morts dorment sous la viorne
Aubépine ou rosier blanc
Boulés, tordus, effarants
Tout grouillants de fourmis blancs
Nus sous les vols délirants
Des corbeaux au bec de corne
— Morts lundi, pourris sam'di
Sic transit gloria mundi —

REGRETS

Le vent sourd où la nuit trempe
Ses Cyclades, ses vautours,
Décoiffe de hautes lampes
Qui ne verront pas le jour

Mon village, ô mon village
Ce soir viens à mon secours
Viens de tout ton cher visage
Qui se peignait sur le sable

Au bruit de tes cruches claires
Heurtant la pierre des puits
Mais non. Tu dors sous la lune
Tu n'entends pas mes ennuis

Tu dors gardé par tes chiens
Sur les seuils comme des ombres
Au-dessous de la grande ourse
Tu dors du sommeil des morts.

Mais demain tes quatre coqs
Vont des quatre coins du ciel
Clamer que tu vis encore
Au silence essentiel

Oh garde-moi ma présence
Là-bas près des figuiers bleus
J'y reconnais mon enfance
Mon petit sarrau de serge

Sous le regard des persiennes
Où dorment ceux que j'aimais
J'y entends des voix anciennes
Qui ne se tairont jamais.

CHANSON DE LA SOURIS EN CAMPAGNE

Souris des musettes
Pointe ton nez fin
Sous la paille à grain
Sous la paille à paille
Sous la paille à foin

Souris des solfèges
Flûtiaux suraigus
Souris bleues des neiges
Dans ces Montaigut
Tout saignants de pièges
Tout claquants d'obus

Souris cavalière
Souris fantassin
Menue familière
Du lard au larcin
Un clin de paupière
Effilée soudain.

Souris de mercure
Amie du trouffion
Qui sans bruit récure
Chaque bouthéion
Minimie paupion
Frileuse et morpion
Suivant des nations

La grande aventure
— Y trouvant pâture
Et mon affection
D'homme de la dure
Plein de compassion
— Pourvu que ça dure ! —

TROIS CHEVALIERS

A Francis Poulenc.

Trois chevaliers chaussés à la poulaine
Vois. Ils s'en vont vers l'épaisseur des bois
Jean Bedelaine Bec de Molène
Robe de Job de Gobelin Bernois

Tels sont leurs noms. La fine fleur de France
Des chevaliers qui s'en vont à cheval
Le sein des vents se gonflait en silence
La lune fuit à pas d'or vers l'aval

Où s'en vont-ils ? Chasser la darigole
Tout empennée d'oiseau comme un poisson
Bête rusée qui n'est point malivole,
Vient se poser parfois sur votre arçon

Soleil français reluira sur la plaine
Mais velouté crépuscule du soir
Les accompagne et feutre de futaine
Leurs pas trèfles semés au cœur des soirs

La grand' forêt gigogne des légendes
S'ouvre pour eux comme un cœur de lilas
Parfume ses bruyères et ses branches
Fait chuchoter ses chouettes et ses glas

Tels ils s'en vont vers la lune unicorne
Vers un sommeil qui n'aura pas de fin
Chasser la darigole ou la licorne
A pas feutrés sur ce monde défunt...

FORÊTS

Les forêts ocellées constellées et chantantes
Aux sources vertes dans le grès
Ailées d'écureuils fous fusant en flammes rousses,
Parcourues de cerfs aux ramures persillées,
De biches aux yeux vagues évasés de velours
De sangliers rugueux fouisseurs et sanguinaires,
Les forêts éclatées crépitant de tonnerres
Les forêts dénudées, vibrantes, de l'hiver,
La forêt du printemps aux bourgeons frais vert tendre
Aérée et gracile en dessin japonais.
Forêts de faux saulniers, des braconniers terribles
Marchant à pas de loup au fond des années mortes,
Forêts des révoltés des bandits et des Jacques,
Les forêts où tintaient les colliers des chevaux
Grelottant de grelots chevaux de diligence.
Et les forêts aussi des porteurs d'escopette.
Les compagnons de la grand'route
Y fumaient leur pipe de plâtre
Près de la mare rousse envahie de roseaux
Au lieu dit « Sauvez-moi ». « Les Ecuries du Roi »,
Ou « La Tombe à l'Enfant » ou « Le Chêne au Pendu ».

Forêts mugissantes, forêts du passé
Croassant de corneilles, éclairées des lumières pudiques
Adorables des primevères. O forêt
Dans ton mystère bruissant c'est là que je me sens à l'aise
Dans cette solitude mouvante vivant de bêtes délivrées
Lourde d'yeux peureux et de souffles secrets
Au son des sources délirantes au toc-toc du pic-vert léger
Au soleil glauque des clairières
Dans les sous-bois noirs épais dans cette humidité rampent les
[salamandres
A peine trouve-t-on le feu d'un bûcheron
Noir de soute et de vent, de sommeil et de poudre
Près de ses femmes aux dents blanches.
Apaise le délire ordonné des étoiles,
Des nuages ailés filant entre les cimes,
Forêt. Apaise-moi de ton silence amer
Et de tes grondements soupirs et tes rumeurs,
Forêt terrestre, maternelle,
Forêt de mes ancêtres et forêt de mes vœux
Qui ne t'auraient jamais imaginée plus belle.
Forêt de mes enfances, ô forêt batracienne
O forêt palmipède, ô forêt des plumiers,
Toi, roucoulante de ramiers,
Déchirée de drames intimes
Je te porte en mes yeux, je t'écoute en mon cœur,
Forêt inapaisée, tourment qui n'a de cesse
Mélodieux martyre éternité du vent
Forêt sacrée mourant et renaissant
Sous ses caresses déchirantes...
Bloc d'ombre et de sommeil et de mélancolie
Pèse sous un ciel lourd bousculé d'embellies.

D'UNE AUBE ÉTRANGE

A Jean Rousselot.

L'AUBE point avant que passent
Dans un froissis de velours
Les guivres et les bécasses...
Il ne fait pas encore jour

Pauvre hère à la chandelle
Téméraire et mal vêtu
Maigre comme cicindèle
Chauve à tête-que-veux-tu.

Le butor à tort se chausse
De l'aveugle boue des eaux,
Les gobelins près des fosses
Font rouler de gros cerneaux.

Cuistre triste pédagogue
Du masculin singulier
Un élève est dans les gogues
En train de t'humilier.

Alerte aux chevaux d'Espagne
Vallée sombre et lune en haut
Une aigle bat la campagne
J'entends boire les crapauds

Le vent pousse dans la brume
Des murmures de tambours,
Un vent de cris et d'enclumes
Qui fume sur les labours

Nautiluque ou nyctalope
De la faune des forêts
Cette bête hypermétrope
A le vol de l'antilope
Le teint cuivré des saurets.

Enfin s'efface le jour :
Voici la pluie, voici même
La petite pluie que j'aime,
Voilà cette pluie d'amour.

FANTASMAGORIES

Les oiseaux boulus bourrus
Dans les cages de la pluie
Le hérisson regoglu
Qui se traîne et qui s'ennuie
L'avers luisant des talus
Les ruisseaux gorgés de nuit
La cheminée s'époumone
Les fées trottent en sabots
Gobelins roulent cerneaux
Dans les ruelles des automnes
Lutins au cœur d'anémones
Fadets secouent leurs grelots
Voici passer sur la route
Corbillard et gris chapeau
Houppelandé, lourd de doute
Monsieur de Serres-Cambot
Chef d'orchestre des grenouilles
Monsieur de Serres-Cambot
Chef d'orchestre des crapauds.

FÊTE AUX VILLAGES

A Raymond Queneau.

Le matin, nous passerons
— Nous deux, le cousin Alphonse —
Nos joues à la pierre ponce
Et puis nous emprunterons
Le char-à-banc du Léonce.

A la fête nous irons
— Nous deux, le cousin Alphonse —
Pour manger des macarons
Poursuivre des laiderons
Jusqu'au cœur des haies de ronces,

Tirer à la loterie
— Nous deux, le cousin Alphonse —
Pour des vases compliqués
Pour qu'au fond un œil y rie
De nos culs alambiqués.

Le soir nous nous saoulerons
— Nous deux, le cousin Alphonse —
Dans les fossés roulerons
Au jour les jôs chanterons,
Nous n'y ferons point réponse !

L'endemain nous reprendrons
— Nous deux, le cousin Alphonse —
La charrue, ses mancherons
Et nous nous dessaoulerons
Sur la terre où l'on enfonce

Quelle vie que nous vivrons
— Nous deux, le cousin Alphonse !

LE DIT DU CLAIRON DEVENU BERGER

Pour combattre la tristesse
Qui monte le soir des champs
Je prends mon clairon de cuivre
Et je souffle un peu dedans,

Foulant les borraginées
Je sonne au cul de mes vaches,
Je sonne au fond des années
Le soir assombrit les flâches,

Lâche un carrousel d'étoiles,
Lâche un carrousel d'oiseaux ;
Mon chien suce un os à moelle,
Grogne contre les meseaux.

Mais la tristesse est plus forte
Que la voix de mon clairon,
Elle me roule et m'emporte
Je sens que mon cœur se rompt

Je souffle avec frénésie
Contre le soir et la mort,
La nuit déferle d'Asie
Je subis mon triste sort.

DEMI-SOMMEIL

A Carmen.

Mon sommeil au delà de ta forme passive
Mon sommeil turbulent cinglé de tous les vents
T'atteint au seuil secret des souvenirs anciens
De nos amours dorés longs comme des légendes.

Je rêve que j'unis mon enfance à la tienne
Bien que je t'aie connue par delà nos vingt ans
Et nous nous promenons unis comme deux lèvres
Dans de paisibles prés semés d'agneaux bêlants.

Ton regard luit dans le reflet dur des cascades
Ta voix plaint la rumeur immense des sapins
Ton pays me ravit dans toutes nos étreintes
Ta chair a la saveur des vents et des matins.

Puis soudain par la brèche éclatante des rêves
Je m'échappe et j'aborde au sommeil des vivants
Je te sens près de moi j'ouïs ton souffle charnel
J'évoque de la main tes contours apaisants,

Je te rejoins deux fois dans cette solitude
Où l'épaisse ténèbre a le goût du pardon
De l'esprit bondissant d'étoiles en aventure
Et de la chair heureuse et lasse à l'abandon.

Puis je repars heureux vers mes quêtes lointaines
Prisonnier rassuré sous la grille des cils
Du sentiment confus de ta claire présence
Comme une lampe sourde et chaude dans la nuit.

GARDIEN DES MORTS

Le Doucelin nommé « Gardien des morts »
Au cimetière où flûtent les cyprès,
Torches d'ombre, vus de loin, vus de près.
« Ils ne vont pas se plaindre. Et alors ! »
Que me dit-il. « Et je serai correct.
J'en ai encore jamais vu un qui sort ! »

Ils sont bien là, tout près de la rivière
Qui les berce dans leur sommeil profond
« Et après tout » qu'il me dit « que leur font
Nos simagrées, nos soucis, nos prières,
La Bible, l'Astre et le Belléphoron ».

« On les connaît tous les vieux du village
Dans leurs carrés que j'entends désherber,
Tués par le vin, le travail ou bien l'âge
L'un après l'autre il nous faut macchaber !
— Que la jeunesse y succombe avant l'âge,

« C'est ça surtout qui me fait de la peine !
(L'égalité n'y règne pas, mon vieux !)

Quand c'est la fille aux yeux doux qu'on amène
Le polisson sous son drap blanc, je veux
Qu'ils soient bien, là ! Alors, je me démène

« Pour en faire un jardin du Paradis.
Et toi, qu'en penses-tu ? Qu'est-ce que t'en dis ?
On n'est pas trop vernis, la race humaine ! »

SUR QUELQUE MARCHÉ

« La belle argent ! La belle argent ! »
Criait la poissonnière
« La belle, ah, la vif-argent ! »
Le marché claque, intelligent
Et gai, rit dans son entregent
« Ça vaudrait bien, dis donc gars Jean
L'école buissonnière. »

Ça Belin Mouton
Vendez-nous la laine
Vendez-nous la laine
De vos blancs moutons !
Clovis Baraton
C'est la porcelaine
Le coq sous son rouge carmail
Offre lui-même ses plumails.

Etonnés, les serpents et les autres reptiles
Qui rampaient tout le temps, de finir en souliers.
Les enfants, très déçus des étrennes utiles
S'asseyent pour bouder au bas des escaliers.

Mais quelques ferlampiers braillent dans les tavernes
Où la servante porte une bière aux seins lourds.
L'été passe déjà. Et puis l'automne hiverne,
Puis le printemps fleurit sans fifres ni tambours
Quand le marché, toujours, clame sous les lanternes
Qu'un modéré délire aide à passer les jours.

TOUTE UNE VIE...

A l'heure où les oiseaux rentrent aux bitarelles
A l'heure où les poissons chuchotent dans les blés

Conservez bien, vivants, les lunettes des morts
Car vous pourrez ainsi contempler l'en-dehors.

A l'heure où tous les freux bouchent leurs alvéoles
Dans les trous des clochers, des greniers, des écoles.

C'est dans le grouillement colorié de leurs billes
Que s'affrontent — déjà ! — les vaillants écoliers.

Plus tard, ils lanceront les boules vers les quilles,
Ils auront les poings durs et de pesants souliers.

Le pésan ? C'est celui qui pèse sur la terre
Pour arracher enfin ses secrets et ses fruits

Aux moissons de soleil, aux vignes serpentaires
Depuis le point du jour jusqu'au cœur bleu des nuits ;

Et leurs champs quadrillés sur le flanc des montagnes
Exaltent leur effort en montant vers le ciel,

A la pointe des vents, aux confins de Bretagne
On trouve trace de cet insecte essentiel :

Cette taupe obstinée de velours gris vêtue
Se soumet à l'astral et au plan cadastral,

Mais parfois sa charrue déterre la statue
D'un empereur enfoui, réduit au minéral.

ILS S'EN VONT AUX VEILLÉES

A grandes pedzouillées
En rupture de ban,
Ils s'en vont aux veillées
Lanterne sous caban.

Tout le village aboie,
Tremble dans les lueurs.
La lune a ses pâleurs,
Ses blessures de soie.

Ou bien c'est la nuit terne
Comme un gouffre séant
Où se perd la lanterne,
Espace d'océan.

Au ras des ganipotes
Ils traînent leurs sabots.
Mais ils se sentent potes
— Ça chauffe le jabot ! —

On n'a pas peur d'être hommes
Sous ce noir de velours.
Pourtant, tous que nous sommes
Nous ne pesons pas lourd.

Nous sommes un village
Dans la paume de Dieu...
J'en dirais davantage
Ça ne vaudrait pas mieux,

— Nous sommes un village ! —

PRÉFÉRENCE

Je transporte une flèche enfoncée dans mon cœur,
Une flèche de bronze d'or d'os ou de mirage.
Mais quand j'accuserais le « dur Eros vainqueur »
Cela n'apaiserait mon tourment ni sa rage.

Je caresse une femme endormie dans mon cœur,
Une femme de soie de langueur et de lune,
Une seule, et cela suffit à mon bonheur
Unanime une amie fervente el ulalune.

Je possède un village étalé dans mon cœur
Au bord d'une rivière au clair méandre lent,
Au bas d'une forêt d'où surgit le piqueur
Et que l'automne enflamme au moins une fois l'an.

Je recèle une mort enfermée dans mon cœur
Qui me suit pas à pas, me parfait, me protège
Pour effacer un jour — ah, silence ou rancœur ? —
Et la femme, et l'amour, et mes pas dans la neige.

LES ÉCOLIERS

Sur la route couleur de sable
En capuchon noir et pointu,
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont, à galoches que veux-tu
Vers leur école intarissable.

Ils ont dans leur plumier des gommes
Et des hannetons du matin,
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô précieux butin
Gagné sur d'autres petits hommes.

Ils ont la ruse et la paresse
— Mais l'innocence et la fraîcheur —
Près d'eux les filles ont des tresses
Et des yeux bleus couleur de fleur
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.

Puis, les voilà tous à s'asseoir
Dans l'école crépie de lune,
On les enferme jusqu'au soir
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume
Pour s'envoler. Après, bonsoir !

Ça vous fait des gars de charrue
Qui fument, boivent le gros vin,
Puis des ménagères bourrues

Dosant le beurre et le levain.
Billevesées, coquecigrues,
Ils vous auront connues en vain

Dans leurs enfances disparues !

BRUITS

Le cordonnier bossu s'exerce au cor de chasse
(Instrument dans lequel sa mère l'a moulé
Disent les médiseux). Il fracasse l'espace
Et le soir, et la paix, mais n'en est point troublé.

Qu'il fasse hurler les chiens et béziquer les chèvres
Ou fuser les moineaux effarés, peu lui chaut,
Des tonnerres grondants roulent entre ses lèvres
Et font jusqu'en leur cœur, frémir chaque artichaut.

Une potée de vin rafraîchira sa flamme
Quand le silence enfin redeviendra vertu.
Il vous gratte vraiment jusqu'au bel os de l'âme
Maudit cordonnier, tout bossu, contrefoutu !

C'est son chagrin qui bat de ses ailes sonores,
La douleur d'être infirme et trop souvent raillé
Par les gars de charrue et les Éléonores,
Les gars de Chauvigny, de Tercé, de Pouillé.

Sa revanche éclatante abrutit le village
Qui subit chaque soir son « Tontaine, tonton »,
Les oiseaux déroutés en perdent leur sillage,
Les chevaux hennissant saluent cet avorton !

Eh, quoi, ce n'est qu'une âme enfin qui se délivre
Par-delà les clochers, les escales du ciel,
Et tout délire est beau pourvu qu'il vous enivre.
Sonne, cor ! Et tant pis pour le circonstanciel
— Foin de ces bésicleux qui broutent dans les livres ! —

ANGOISSES

Si métaphysicien qu'on soit par devers soi
On sait bien que la mort est chose irrémédiable
Qu'on aille vers Yaveh, Mahomet ou le Diable,
On ne remettra plus ses pantalons de soie.

On ne boira plus l'hydromel ou l'ambroisie
Ni même le vin bleu, tonique du sommeil.
Adieu les mets précieux et les sauces choisies,
Le ventre plein, la goutte au chevet de l'orteil.

Adieu le bel amour aux lèvres de cerise
L'œil mouillé, les seins durs sous les cheveux épars,
Ces appels mélodieux que charriait la brise
Par les longs soirs d'été penchés sur les remparts.

Il faut poser la règle et le compas du sage,
Des livres chers quitter l'enchantement serein,
Serrer entre ses dents l'obole du passage
Et marcher vers le fleuve affreux couleur d'airain.

Mais je n'ai pas encor la colline gravie
Je suis loin du dernier reflet du dernier soir
— Nous métaphysiciens, espérons la survie ! —
En attendant je mords à pleins poings dans la vie
Fi de l'orbite creuse et foin du pourrissoir ! —

IL S'EN PASSE DES CHOSES PENDANT QUE VOUS DORMEZ...

Pendant que Dieu montre du doigt
Aux vents les routes de l'espace,
Vois le chêne qui se déplace
Dans ses gros pantalons de bois !

Arrêtez la fuite des arbres
Leurs quadrilles intermittents,
Et vite, changez-les en marbres
Alors qu'il en est encor temps !

Croyez-vous que l'orme s'endorme
Lorsque les volets sont fermés ?
Eh non. Il va voir d'autres ormes,
Tous ceux qu'il a le plus aimés.

Dans les tréfonds des nuits du monde
Immobiles sous la clarté,
Les tilleuls aussi se répondent
De tous leurs parfums exaltés.

La truffe fleure au bas des pierres
Eparse aux taillis maigriots.
La source entr'ouvre ses paupières,
Les sapins frottent leurs griots.

Les buissons dansent sous la lune
Où l'églantier se tend la main.
Des forêts, il n'en est pas une
Qui soit telle le lendemain.

Et toujours cette sarabande
Se bouscule aux quatre saisons
Que les loups désertent en bande
Noire sur l'or des lunaisons.

AVANT QUE...

Avant que d'entendre
Dicter l'Ananké
« Ton gracieux et tendre
Fredon m'eût manqué »

Précise musette
D'instruments anciens
De casseurs d'assiettes
Butors musiciens

J'aime aussi la vielle
D'essaims en fredon
Quand nous manivelle
Son gracieux bourdon

Bourdon ou fredon
C'est tout un ma belle
C'est le rigaudon
Don qui nous appelle

Quand sous les guirlandes
De Noël en Mai
L'amour se demande
Que doit-il aimer ?

« Ton gracieux et tendre
Fredon m'eût manqué... »
Il suffit d'attendre
Voici l'Ananké.

Quand le cri des grives
Nous verra courir.
Ah, que j'en écrive
Avant d'en mourir !

MA FEMME

Celle qui partage mon pain
Mon lit et mes joies et mes peines
Eloigne de mon front les haines
D'une caresse de sa main

Que je retrouve dans chaque aube
Et plus belle d'avoir vécu,
J'écoute au fond d'un jour vaincu
Le doux bruissement de sa robe.

Contre les pièges dont dispose
Le malheur, paré désormais
Elle apprête les vins, les mets
Et dans les vases bleus, les roses

« Ma femme. » Le beau possessif
Surtout si la compagne est belle
Blanche, élancée comme un if
Et qui chaque an se renouvelle.

Pour le pire et pour le meilleur
C'est, inlassable volontaire,
Pour l'ici-bas et pour l'ailleurs
Le plus beau don de cette terre

Que cet être aux mains de douceur
Epouse, amante, femme et sœur

AUBES SONORES

Lorsque la vigne en pleurs sourit à la fontaine
Et que la chantepleure goutte dans le sommeil,
Lorsque l'aurore efface une lune incertaine
Que le rude soleil glisse son bras vermeil,

Nous avons écarté les périls et les songes
Dans les coquelicots et les bleuets mouillés,
Nous avons échappé aux douces volées d'anges,
Aux sortilèges par qui nos corps sont liés ;

Passe entre nous le vent viride des matins
Tandis que nous marchons sur les ruisseaux d'argent
Foulant sous leur rosée les trèfles et les thyms
Sous un ciel de finesse et de bleus indigents.

Au village du bas bat la première enclume,
Le facteur engloutit sa prime de vin blanc,
La bouchère expose un lourd édredon de plume,
Le père Maréchaux prend sa prise en tremblant.

Mais pour nous les coteaux, la forêt, l'orée verte,
Les mares : un œil de ciel, cils de roseaux perdus,
Les nuits bruissant d'eau sur la campagne offerte
Et pour notre chevet deux anges étendus.

LE SACRE DE VÉNUS

A Carmen.

Bravant marées vents et fantômes
Ton souvenir vient jusqu'à moi
Quand tombent les feuilles d'automne
Quand s'éternise au long des mois
L'amour et la peine des hommes.

Kara Théiôn, ô ma Jocaste
« Tête chère » bardée de fer,
En bandoulière j'ai le masque
Au ceinturon balle le casque
— Je suis aux portes de l'enfer —

J'ai vu des soirs si longs, si tendres,
Une musique et des ave
Qu'on n'en finissait pas d'entendre
Et j'ai vu des chevaux crevés
Dans les fossés couleur de cendre

J'ai vu les femmes que j'aimais
Mêlées au vent de mes détresses
Mais une seule, pour jamais
En silence dénoue ses tresses
Sur mes nuits et mes désormais

Issue des flammes de la mer
O ma grande femme de nacre,
Ma Vénus, le voici ton sacre !
Il sonne dans mon cœur amer
Le dur temps de nos épousailles.

Mes astres, mes soleils, mes lampes
Tout ce que j'aimais au rebours
Sombre dans l'arroi des tambours.
Donne-moi la vertu patience :
Je voudrais revivre l'amour.

Vous mes amis, mes caramades
Ou compagnons des jours sans peur
Soutenez-moi. Portez mon cœur,
Protégez-moi de votre grâce,
De votre armure de douceur.

Olizy-sur-Chiers, 4 novembre 1939.

QUEL EST CE CŒUR ?

QUEL est ce cœur qui me parle à l'oreille
D'araignées d'eau, d'Espagnes, de tambours
D'un battement doux comme un bruit d'abeille,
Quel est ce cœur qui me parle d'amour ?

Quand la licorne à l'orée s'émerveille
A contempler l'espace des labours,
Quand la volée de la grêle appareille
Au vent vernal, assombrit l'alentour.

Quel est ce cœur de douceur et de cendre
Ou ce passé qui battait comme un cœur
Quand je veux vers l'enfance redescendre
Vers les forêts où sifflaient les piqueurs

Vers la rivière au sommeil éternel
Les peupliers de tristesse et de pluie
Terroir bourru comme un être charnel
Nuits détendues trouées d'or et de suie

Quel est ce cœur, dites ? — ce cœur qui peine
Et me cyclope à chaque battement,
Ce cœur trop gros qui cogne sur la plaine
Démesuré, pesant comme un tourment

Ce cœur fervent soufflant comme une forge
Mais c'est le tien ! Ne le savais-tu pas ?
Cet éventail qui palpite en ta gorge
Ce sablier qui s'use à chaque pas

Pour lui, pour toi, la mort a des appas,
Elle vous siffle en ce fin tuyau d'orge.

CHANSON DE LA PLUIE

A Marguerite Gisclon.

A dos de mule
A dos d'oiseau
A dos de libellule hulot
A dos de rat-mulot
A pas de campanule
A bras de mélilot
S'en va la pluie à bulles
S'en va la pluie sur l'eau

Une pluie fil à fil
Qu'habille l'horizon
Et de fil en aiguille
Va jusqu'à la maison,

« Va jusqu'à la maison
Tu trouveras ma mère
Qu'est assise au tison
Qui recoud des linceuls
Ou qui tire au rouet
Toute sa vie amère,

« Demande-lui z'à boire
Z'à boire et à manger... »
Mais la pluie perd la mémoire
A force de voyager,

A force de voyager
Sur ses pattes de gouttes rondes
Faire le tour du monde.
A dos de mule
A dos d'oiseau
A dos de libellule hulot
A dos de rat-mulot
A pas de campanule
A bras de mélilot
S'en va la pluie à bulles
S'en va la pluie sur l'eau !

1928-1957.

LES JOUEURS DE QUILLES

Les trapus, les beaux joueurs de quilles
Dont la voix sonne au bas des moulins
Tous les dimanches font danser quadrilles
Aux belles filles en bois de fusain

Ils jouent jusqu'à chandelle allumée
— Des oiseaux pleuvent au fond de leurs yeux —
L'heure où les toits filent leur fumée
Où prend le gel aux craquements bleus.

Le chant des crapauds fêle le ciel
Les chiens aboient puis la soupe fume
La boule roule — c'est là l'essentiel ! —
(S'est éteinte la dernière enclume...)

A Saint-André, le jour de la fête
Ils ont quillé jusqu'à des minuit
Eclairés d'une chandelle en fer,
Ils ont fait des charretées de bruit !

Rentre chez toi, la fontaine éteinte
— As-tu gagné, dis, as-tu perdu ? —
Il voit danser les quilles dépeintes
Au bas du ciel comme des pendus

Cornemuseux d'abatteurs de quilles
Gars des Dimanches, gars des longs midis
Les filles jalousent les quadrilles
Des belles quilles en bois de l'an dit.

MATINES

Pour André Simon.

Bien souvent le matin j'ai
Le doux plaisir de surprendre
Des belles en négligé
Un pain frais dans leurs bras tendres

Les biffins, rois de l'aurore,
Barbus comme des sapeurs
Puant le pivois qui robore,
Tue les nocturnes vapeurs

Au faîte des balcons d'aube
Roucoulent nos ramiers gras
Puis la lune se dérobe
Dans les nuages de ses draps

La ville en chaussons résonne
Des premiers pas du matin
Au ciel, il n'est plus personne,
Ni même un coq incertain

Riboulant de la prunelle
Je bâille au soleil levant
Je pousse ma ritournelle
En écartant mes auvents

Merci du jour qu'on accorde
A mon appétit vivant,
Que j'use jusqu'à la corde
— Neige, pluie, soleil ou vent —

MÉTAMORPHOSES DE LA MORT

Je n'ai jamais fait que du porte-à-porte
Me disait la mort emportant la morte

En lui soutenant tendrement le dos
De son bras fétu et de ses doigts d'os

« On m'entend monter d'étage en étage :
Ça les fait trembler un peu davantage.

« Je file en avion, dans le train, en selle,
Je joue du trombone et du violoncelle

« Ou du bombardon, du chapeau chinois
Malgré mon profil à casser des noix

« Je suis familière, je suis putain même
Ne me donnant pas toujours à qui m'aime

« Pour prendre ceux qui me fuient en hurlant
Ou glacer soudain un couple brûlant

« Je cours dans l'artère avec l'embolie
Je craque en éclair après l'embellie

« Va : galope, vole — n'échapperas pas
A ma dure étreinte, mes maigres appas

« Sois-tu outre, boufre, académicien
Empereur, clochard ou nécromancien

« Attila, César, Néron, Barberousse
Ou Scipion le Jeune ou Pline l'Ancien

« Couche-toi sous moi sans roidir ta frousse
— Il faut que chacun y mette du sien ! —

INSTANTANÉ CÉLESTE

Un train d'étoiles déraille
Sur ses parallaxes d'or

Et les étoiles s'égaillent
Dans le ciel où vont les morts :

L'une tombe, l'autre blesse
Les chevaux de Diomède.

Il n'y a que la Grande Ourse
Qui bougonne dans son coin.

Le train se fige en sa course
Et le ciel est plein de foin !

LE RÊVE DE L'AVENTURIER

Que ce soit l'hiver ou l'été,
Qu'il soleille, qu'il pleuve ou qu'il neige,
Dans le village ou la cité
Je n'ai jamais pu rattraper
Le cheval de bois qui trottait
Devant le mien, sur le manège,
Et je l'ai toujours regretté...

Qu'elle soit brune, qu'elle soit blonde,
Non je n'ai jamais rencontré
Dans mon voyage autour du monde
La fille qui m'aurait ancré
Dans une baie vaste et profonde
Sous un toit de brassé carré
Auprès d'un jardin de curé.

Qu'importe au lieu de mon tombeau
Le cyprès l'if ou la colombe
L'outremer ou le bleu barbeau
D'un ciel éclaté comme bombe,
Ou gésir entre algue et turbot
Au fond de la mer errabonde,

A moins qu'une sirène verte
M'accueille en ses bras entr'ouverts
Et me prodigue pour ma perte
L'ombre d'étranges univers
D'étoiles de mers fleurs offertes
Dans ses palais aux volets verts.

NOCTURNE

CHEVAL échappé de la clé des songes
Heurtant du sabot l'horloge à minuit :
Les plus lourds dormeurs sortent de leurs plonges
Emergent dans le silence et l'ennui

La chouette ulule au faîte des granges
La lune s'étale sur ses moissons bleues
On entend tinter des cloches étranges
Craquer les grillons sous les cendres feues

C'est l'heure où chassent le brochet, la loutre
Et le maraudeur et le braconnier,
Le contrebandier saigne sur ses outres,
Il pleut quelque plomb sur le faux saunier.

La terre est semée de villages morts
Où grognent des chiens, où des rats galopent
Se crispent des mains sur de vieux remords
Où sur les seins lourds des maries-salopes

Mais l'aurore aiguise au loin ses couteaux
Dans son huile d'or baigne ses flammèches
Pour ressusciter, ouvrant leurs vantaux
Tous ces doux champions du vieux casque-à-mèche

Le jeune et le vieux le gars et la belle
Dans les bras l'un de l'autre alors surpris,
Et dans les vergers lourds de mirabelles
Les merles espiègles et les mulots gris
Les rondes d'enfants tournant à grands cris
A la ri, à la ribe, ribambelle !

LA FIN DE TOUT

AYANT fendu de ton dur front d'auroch
Ta destinée, de l'un à l'autre été,
Tête tombée, bien plus bas que les coqs
Sans cris, dans un déclic d'éternité

Comme la mer sonne en son coquillage
Une ombre d'âme, un tardif coup de feu,
Comme la pluie se prend en son sillage,
Comme la cloche épèle le ciel bleu...

Promise aux plus pures métamorphoses
Tu renaîtras scarabées ou bien fleurs
Toi qui riais au cœur de tes joues roses,
Toi qui fus tant enveloppée de pleurs

Tête pétrée désormais comme marbre,
Sourde au bruit frais des éternelles eaux,
Sourde aux abeilles, aux murmures de l'arbre,
Froide aux baisers, te restitues aux os

Soleil étoile ou planète en dérive
Multiple épi d'implacables métives
Vagues du suaire y déroulant ses plis,
Roulée comme galets aux noires rives
Où tout s'efface, et les pas, et l'oubli...

AUBE

Quels Séraphins tissent la soie des songes
Ou le Kéroub affreux du cauchemar ?

Sors de la nuit comme l'on sort d'un plonge
Quand le matin frappe à son Jacquemart,

Que la rosée fait plier la luzerne,
Que le coq crie de tous ses durs ressorts,

Quand l'étoile a pâli, puis la lanterne...
— L'aube a soufflé la lanterne des morts —

Quand la fumée s'envole vers les dieux
Fil pâle et lent, issu des maisons grises,

Qu'hameaux et villages vérécondieux
Salués d'oiseaux qui sifflent dans les brises

Commencent à revivre pour rebattre
Cloches enclumes et tapis et tambours.

Rose fermière tu tends la clé au pâtre,
Puis le patron tangue vers les labours

Enfin, la belle entr'ouvre ses fenêtres
Pour se mirer au rire du soleil

Un jour est là. Son histoire va naître,
Un jour tout neuf, aveugle et sans pareil

Pour batraciens, solipèdes, anguilles,
Pour tout ce qui grouille sur l'univers,

Jour comme oiseau s'envolant d'un vol vert

Plus fragile à la pointe des aiguilles,
Plus ténu que la trame de ces vers.

MARINE

A Jacques Chardonne.

J'ai vu par trois fois la mer violette
A Messine, à Taormina, Monastir
La mer ardoisée, battante et replète
Ulysse — ah, claquant l'envie de partir !

Mer amoureuse, ah, lécheuse de vagues
L'horizon se gonfle à hauteur d'oubli.
Belles naufragées, perdrez-vous vos bagues
Et vos lourds cheveux noyés sous leur pli ?

Nous descendrons jusqu'au plancher des ondes
Pour les remonter au ciel de l'été,
Nous filerons jusqu'au bout de nos sondes
Pour sauver, au creux des mains, la beauté

— Mais les trésors de toutes les Golcondes
S'effritent, heurtant ton rire enchanté ! —

Il reste, rongées des marées, des crabes
Râclées jusqu'au cœur au morfil des mers
Quelques Amphitrites — c'est du rab de rabes —
On a trop sucé d'ossements amers,

Trop fouillé le ciel et la terre et l'onde
Qu'il ne reste plus que le ciboulot
Pour imaginer la fin de ce monde
Et l'apothéose du dernier ballot.

ET VOILA LA VIE !...

Longues dents de la mort aux ânes,
Longues dents de la mort aux gens,
Larguez remèdes et tisanes
Si la mort prend le mors aux dents,

Si la Parque accélère au fil
Si le vieux faucheur se promène,
Eprouve son ardent morfil
Sur le doux de la chair humaine.

Ne vous laissez pas aller, filles,
Ah croyez-moi ! dans le Casson :
Que j'en ai vu, des plus gentilles
Y perdre l'air et la chanson.

Souventes, au cœur de l'été,
Quand le merle siffle sa romance
En casse-assiettes. L'alacrité
Des garçons pousse à la démence ;

Les barques glissent sur les fleuves
Pleines de chants et de sifflets,
Ivres, au lait les mouches pleuvent,
Les mouches ponctuent sur le lait.

Laissez donc tourner les quadrilles
De la vie. Vous mordrez dedans
Un peu plus tard, ô tristes drilles,
Squelettes qui montrez les dents,
Souriants comme des étrilles

DU MÊME PRÉFACIER AUX MÊMES ÉDITIONS :

Poésie :

LE SANG DU CIEL (épuisé)
LE CŒUR BRONZÉ (épuisé)
POÈMES CHOISIS 34-48
IL N'Y A PAS D'EXIL
AGRÉGATION DU TEMPS

Critique :

O. V. DE L. MILOSZ
TRISTAN CORBIÈRE
EDGAR POE
PIERRE REVERDY (*en coll. avec* MICHEL MANOLL)
PANORAMA CRITIQUE DES NOUVEAUX POÈTES FRANÇAIS
ATTILA JOZSEF (*en préparation*)
WILLIAM BLAKE (*en préparation*)

BIBLIOGRAPHIE

Silences sur le toit. Editions Saint-Michel. 1930
La Rivière aux oies. Editions Rieder. 1932
Soldat. Editions Gallimard. 1935
Images de la nuit. Editions Sagesse. 1935
Les Moulins de la Parole. Editions La Hune, Lille. 1936
Bruits de la terre. Editions Debresse. 1937
Maléfices des fontaines. Editions de l'Ilôt, Rodez. 1937
A pas de souris. Editions de l'Oiseau-mouche, Preuilly-sur-Claise. 1937
A dos d'oiseau. Editions Gallimard. 1942
Greniers des saisons. Editions Seghers. 1942
D'Amour et d'Aventure. Editions Debresse. 1942
Arentelles. Editions Gallimard. 1943
Ceux des pays d'ouest. Editions des Horizons de France. 1943
Aux créneaux de la pluie. Editions Gallimard. 1946
La vie aventureuse de M. de Saint-Amant. Editions Férenczi. 1947
Orion-le-tueur. Editions Bordas. 1947. Editions Billandeau. 1952.
Sortilèges vus de près. Editions Denoël. 1947
J'apprivoise par jeu. Editions Robert Cayla. 1947
Manille Coinchée. Editions Fenêtre ouverte. 1948
Les godillots sont lourds. Editions Gallimard. 1948
Mystère de Poitiers. Editions de l'oiseau de feu, Preuilly-sur-Claise. 1948
Poussière du silence. Editions Seghers. 1950
Les Etoiles brûlées. Editions Gallimard. 1950
Dès Potron-minet. Editions Seghers. 1952
Le vin de la Haumuche. Editions Bellenand. 1952
Pendant que vous dormez. Editions Gallimard. 1953
Une forêt de charme. Editions Gallimard. 1955

Variétés radiophoniques

Jeanne d'Arc à Domrémy (musique de Louis Beydts)
Le Colporteur (musique de Marcel Bitsch)
Demoiselles du temps passé (musique de Tony Aubin)
Les Chevaliers du soleil (musique de Jacques Lacome)

Poèmes mis en musique

Divers, sur des compositions de Florent Schmitt, Francis Poulenc, Claude Arrieu, Jacques Chailley, Louis Berthier, Louis Joint, Jacques Lacome, Yves Beuré, Louis Beydts, Pierre-Max Dubois...

Chansons enregistrées

Pierre Bernac : *Six chansons villageoises* (musique de Francis Poulenc)
Germaine Montero : *Mouvement de valse* (Musique de Jacques Lacome)
Catherine Sauvage : *Variations pour une trompette de cavalerie* (musique de Jacques Lacome)
Marc et André : *Complainte des Gueux au paradis* (musique de Claude Arrieu)
Les Quatre Barbus : *Chanson de Saint-Nicolas* (musique de Claude Arrieu)
Les Faux-Frères : *V'là l' Printemps* (musique des Faux-Frères)
— : *La Guerre des Baleiniers* (musique des Faux-Frères)

Collaborations

Revues françaises :

La ligne de cœur, *La Normalienne*, *Jeunesse*, *Signaux*, *Transit*, *L'Arc-en-ciel*, *Le Dernier carré*, *les Cahiers du Fleuve*, *Le Mercure de France*, *Hommes et Mondes*, *La Nouvelle revue française*, *La Table ronde*, *Commune*, *La Hune*, *Les Cahiers de l'Ecole de Rochefort*, *Les Cahiers* 1930, *Les Cahiers du Sud*, *La bouteille à la mer*, *Chantiers*, *Europe*, *Le Pont Mirabeau*, *Le Diable dans le Beffroi*, *Scapin*, *Le Mail*, *Caliban*, *Les Primaires*, *Poésie* 42, *Les Cahiers de l'Ouest*, *La Nef*, *La Gastronomie*, *Revue des tabacs*, *Journal de Saint-Cyr*, *Plaisir de France*, *Ambiance*, *Le rouge et le noir*, *Confluences*, *L'information artistique*, *Les lettres*, *Espaces*, *Vent debout*, *Inframonde*, etc.

Revues étrangères :

Der Junge Kreis (Berlin), *Aujourd'hui* (Lausanne), *Le Journal des Poètes* (Bruxelles), *Les Cahiers du nord* (Charleroi), *Unimuse* (Tournai), *Parenthèses* (Liège)

Journaux :

Les Nouvelles Littéraires, Le Figaro littéraire, Comedia, Gavroche, Le Parisien libéré, Front Populaire de la Vienne, Mon village, La Nouvelle République, La Vie bordelaise, Les Gueules noires, La Tribune de Saint-Etienne, Jean-Jacques, La Gazette du palais, Carrefour, Aux Ecoutes, Le messager du massif central, Journal du Pas-de-Calais, La vie poitevine, etc.

Panoramas et anthologies :

Anthologie des Poètes Poitevins (Poitiers 1928), *Anthologie du Fleuve* (Lyon, 1929), *Anthologie Comedia Charpentier* « *La Jeune Poésie* » (1944), *Les Poèmes de l'année* 1955-1956 (Seghers), *Poésie vivante, tome I* (Les lettres), *Les Poètes de la N. R. F.* (Gallimard), *Panorama critique des nouveaux poètes français*, par Jean Rousselot (Seghers), *Poètes Contemporains*, par Léon-Gabriel Gros (Cahiers du sud), *Poesia francesca contemporanea*, par Edvige Pesce Gorini (Rome), *Pin pon d'or*, par Armand Got (Bourrelier), *Comptines et poésies*, par André Bay (Stock), *Anthologie der Französischen Dichtung von Nerval bis zur Gegenwart*, par Flora Klee-Palyi (Wuppertal), *Quarante poèmes* choisis par Jean Lazare, introduction par Jean Rousselot (Ed. Jeanne Saintier).

ÉTUDES SUR MAURICE FOMBEURE

Michel Collier : *Aux fontaines de la poésie : L'œuvre de Maurice Fombeure* (Existences, 1943)

Marcel Pic : *Maurice Fombeure, trouvère de la terre de France* (La pipe en écume, 1950)

Henri Clouard : *Histoire de la littérature française* (tome II, Editions Albin Michel)

Charles-A. Dubois : *La Poésie de Maurice Fombeure* (Les Feuillets littéraires et poétiques, 1937)

Armand Lanoux : *Poète en godillots* (Caliban, 1951)

TABLE

Pages

Présentation, par *Jean Rousselot* 9

CHOIX DE TEXTES

SILENCES SUR LE TOIT.

Réveil 93
Jason 94
Naïf 95
Caricatural 96
Airs de Ronde 97
Jugement dernier 98

LA RIVIÈRE AUX OIES.

Leurs souffrances 99
Ménétriers 101
Changements au loin 104

LES MOULINS DE LA PAROLE.

Arbres 108
Le bonheur est en moi 109

CHANSONS DE LA GRANDE HUNE.

Batelier de l'Allier 110
C'est le joli Printemps 112
Le retour du Sergent 114

D'AMOUR ET D'AVENTURE.

Paysages intérieurs 116
Chanson de la Belle 117

Pages

La Guerre des Baleiniers 118
Pluie du Soir 119
Chanson faite avec de vieux mots 121

ARENTELLES.

L'eau-de-vue de Sylvain Massé 123
Provinces 125
Espèce de Comptine 127
Le Paradis de l'Instituteur 129

GRENIERS DES SAISONS.

Greniers 131
Prueilly-sur-Claise 133
Remontrance au pays lointain 135
Chevaux de Bois, Chevaux de mon enfance 137
Solitude 138
Le Cycle des Coqs ou le Jour d'Eté 140
Automne de Hautes Lisses 142
Paysages urbains 144
Paysages suburbains 146
Cortège 147

SORTILÈGES VUS DE PRÈS.

Automne 149

SOUS L'ÉTOILE LA LICORNE.

Sous l'Etoile la Licorne 151
Regrets 153
Chanson de la Souris en Campagne 155

AUX CRÉNEAUX DE LA PLUIE.

Trois Chevaliers 157

LES ÉTOILES BRULÉES.

Forêts 159
D'une aube étrange 161

Pages

Fantasmagories 163
Fête aux Villages 164
Le Dit du Clairon devenu Berger 166
Demi-Sommeil 167

PENDANT QUE VOUS DORMEZ.

Gardien des Morts 169
Sur quelque marché 171
Toute une vie 172
Ils s'en vont aux veillées 174
Préférence 176
Les Ecoliers 177
Bruits 179
Angoisses 181
Il s'en passe des choses 182
Avant que 184
Ma Femme 186
Aubes sonores 187

UNE FORÊT DE CHARME.

Le Sacre de Vénus 188
Quel est ce cœur ? 190

POÈMES INÉDITS.

Chanson de la Pluie 192
Les Joueurs de Quilles 194
Mâtines 196
Métamorphoses de la Mort 198
Instantané céleste 200
Le Rêve de l'Aventurier 201
Nocturne 203
La Fin de Tout 205
Aube 206
Marine 208
Et voilà la vie ! 210

BIBLIOGRAPHIE 213

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Couverture : Maurice FOMBEURE (*Photo Cambazard*).

Poème manuscrit..... 6

Maurice à 2 ans..... 33

Cinq ans..... 33

Quatorze ans..... 48

A quinze ans, le footballeur Maurice FOMBEURE..... 48

A la caserne, en 1931..... 48

Portrait, par Suzanne VATTIER..... 48

Maurice FOMBEURE (*Photo Delbo*)..... 64

Caporal à Pamiers, 1939..... 64

En bateau sur la Vienne..... 64

Au Lipp, un mercredi..... 64

Carmen, Jacqueton, Saint-Sulpice..... 80

Saint-Sulpice enfin embelli (*Photo Justin*)..... 80

Bonneuil-Matours, vu par Jean ROUSSELOT..... 90

Achevé d'imprimer
en juin 1957
sur les presses de
l'imprimerie « La Semeuse »
à Etampes
N° Editeur : 688

dans la même collection :

1. PAUL ELUARD
2. ARAGON
3. MAX JACOB
4. JEAN COCTEAU
5. HENRI MICHAUX
6. LAUTRÉAMONT
7. F. G. LORCA
8. APOLLINAIRE
9. WALT WHITMAN
10. PAUL CLAUDEL
11. BLAISE CENDRARS
12. ARTHUR RIMBAUD
13. FRANCIS CARCO
14. R. M. RILKE
15. SUPERVIELLE
16. ROBERT DESNOS
17. O. V. DE L. MILOSZ
18. ANDRÉ BRETON
19. LÉON-PAUL FARGUE
20. FRANCIS JAMMES
21. GÉRARD DE NERVAL
22. RENÉ CHAR
23. TRISTAN CORBIÈRE
24. ALFRED JARRY
25. PIERRE REVERDY
26. PIERRE MAC ORLAN
27. VICTOR HUGO
28. SAINT-POL-ROUX
29. LEWIS CARROLL
30. JULES LAFORGUE
31. CHARLES BAUDELAIRE
32. TRISTAN TZARA
33. JULES ROMAINS
34. VERHAEREN
35. SAINT-JOHN PERSE
36. HÖLDERLIN
37. ANDRÉ FRÉNAUD
38. PAUL VERLAINE
39. EDGAR POE
40. PABLO NERUDA
41. RENÉ GUY CADOU
42. P.-J. TOULET
43. BERTOLT BRECHT
44. GUILLEVIC
45. MAX ELSKAMP
46. DESBORDES-VALMORE
47. CHARLES CROS
48. PIERRE JEAN JOUVE
49. JEAN FOLLAIN
50. YVAN GOLL
51. PAUL VALÉRY
52. NORGE
53. ANDRÉ SALMON
54. POUCHKINE
55. EMILY DICKINSON
56. ALFRED DE MUSSET

MAIAKOVSKI
D. A. F. DE SADE

★

à paraître :

PHILIPPE SOUPAULT
ATTILA JOZSEF
NIETZCHE
CHARLES PÉGUY